

844.8

A51

1922

v. 2

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001008058656

CC

TIQUE

HENRI FRÉDÉRIC AMIEL

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

ÉDITION NOUVELLE CONFORME AU TEXTE ORIGINAL

AUGMENTÉE DE FRAGMENTS INÉDITS

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

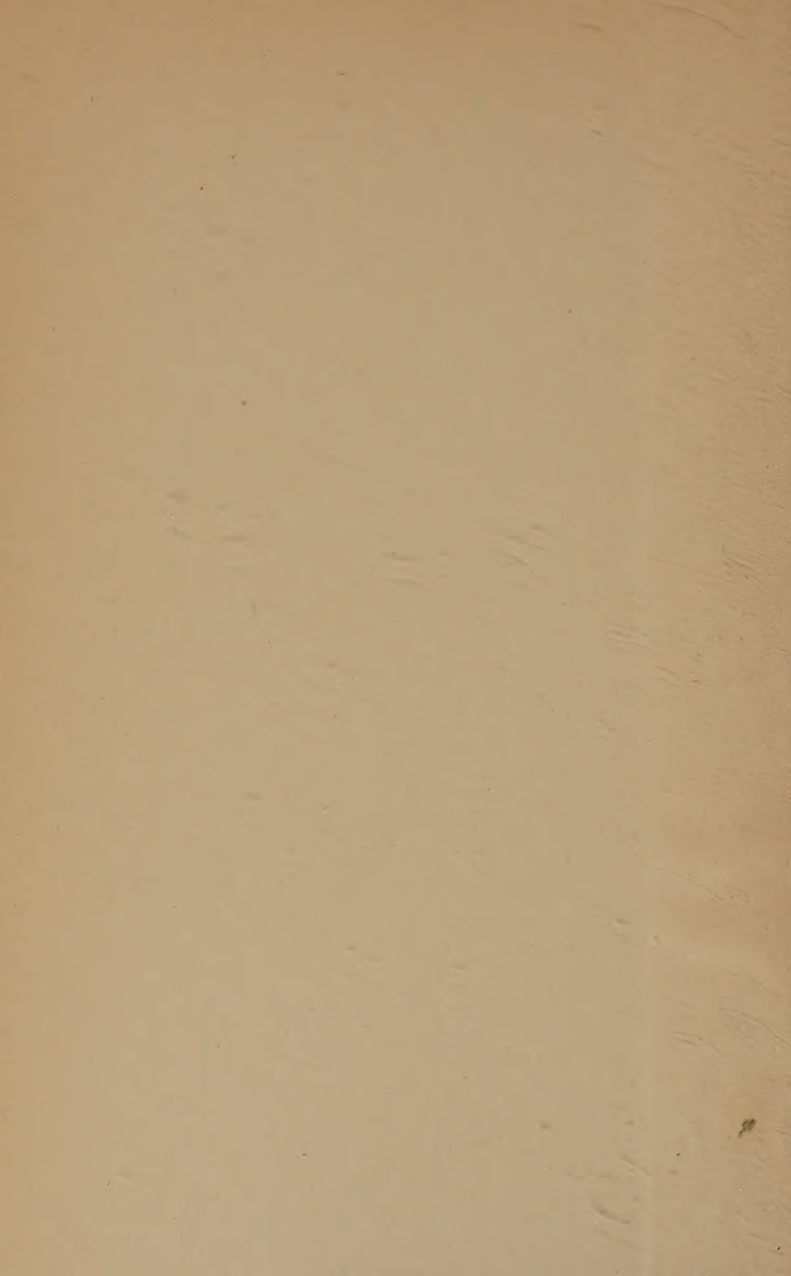
BERNARD BOUVIER

FRONTISPICES GRAVÉS SUR BOIS PAR P.-E. VIBERT



ÉDITIONS GEORG ET C^{ie}, A GENÈVE

ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}, A PARIS



FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME



[ad. pr. Cour St Pierre, No 99. - Genève]

pay. $\frac{3500}{3600}$

Journal intime

13 ^{ème} année	41 ^{ème} cahier
-------------------------	--------------------------

HFA

(Variant) ^{est} ~~Pendant~~ ^{car} je suis ^{de tout} ~~dans~~ ^{un grand} ~~la~~ ^{avec} ~~le~~ ^{une} ~~plus~~ ^{signifiant}

~~Il~~ Elle ne nous a pas produits,
un anneau plus, mais à bon
un ouvrage plus mortel. (J. H. H.)

Take a piece of
 white paper and
 drawing (the sketch)
 2. (the paper)
 3. (the paper)
 4. (the paper)
 5. (the paper)
 6. (the paper)
 7. (the paper)
 8. (the paper)
 9. (the paper)
 10. (the paper)

Hoc potes quicquam bene facere
 qui sic tantum intueatur
 aliter non oportet si vis tibi vivere
 (Sordani)

[illegible]

$\left\{ \begin{array}{l} \text{du 12 Mars 1862} \\ \text{au 28 Mai 1860.} \end{array} \right\} 2\frac{1}{2} \text{ mois.}$

($\frac{\text{Morgan on 288 pages per an}}{\text{sat 3600 pages on 12 1/2 an.}}$)

Tout va bien pour le moment
je suis à l'école. On va mieux
on se porte bien (surtout)
(surtout)

HENRI FRÉDÉRIC AMIEL

—

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

ÉDITION NOUVELLE CONFORME AU TEXTE ORIGINAL

AUGMENTÉE DE FRAGMENTS INÉDITS

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

BERNARD BOUVIER

FRONTISPICES GRAVÉS SUR BOIS PAR P.-E. VIBERT

—

TOME II



COLLECTION HELVÉTIQUE

ÉDITIONS GEORG ET C^{ie}, A GENÈVE

ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}, A PARIS



7 janvier 1866. — Notre vie n'est qu'une bulle de savon suspendue à un roseau : elle naît, s'étend, se revêt des plus belles couleurs du prisme, elle échappe même par instants à la loi de la pesanteur; mais bientôt le point noir s'y montre, et le globe d'or et d'émeraude s'évanouit dans l'espace et se résout en une simple gouttelette d'un liquide impur. Tous les poètes ont fait cette comparaison; elle est frappante de vérité. Apparaître, luire, disparaître; naître, souffrir, mourir; n'est-ce pas toujours le résumé de la vie pour l'éphémère, pour une nation, pour un corps céleste?

Le temps n'est que la mesure de la difficulté d'une conception; la pensée pure n'a presque plus besoin de temps, parce qu'elle aperçoit les deux bouts d'une idée presque à la fois. La nature n'achève que laborieusement la pensée d'une planète, mais l'intelligence suprême la résume en un point. Le temps est donc la dispersion successive de l'être, comme la parole est l'analyse successive d'une intuition ou d'une

volonté. En soi, il est relatif et négatif, et s'évanouit dans l'être absolu. Dieu est en dehors du temps, parce qu'il pense à la fois toute pensée; la nature est dans le temps, parce qu'elle n'est que la parole, le déroulement discursif de chaque pensée contenue dans la pensée infinie. Mais la nature s'épuise à cette tâche impossible, car l'analyse de l'infini est une contradiction. Avec la durée sans limites, l'espace sans bornes et le nombre sans terme, la nature fait du moins ce qu'elle peut pour traduire la richesse de la formule créatrice. Aux abîmes qu'elle ouvre pour contenir la pensée sans y réussir, on peut mesurer la grandeur de l'esprit divin. Dès que celui-ci sort de lui-même et veut s'expliquer, la harangue entasse les univers sur les univers pendant des milliards de siècles et ne peut arriver à bien exprimer son sujet, de sorte que le discours doit continuer sans fin.

L'Orient préfère l'immobilité pour forme de l'infini, l'Occident préfère le mouvement. C'est que celui-ci a la passion du détail et la vanité de la valeur individuelle. Comme un enfant à qui l'on donnerait cent mille francs, il croit multiplier sa fortune en la comptant par pièces de vingt sous ou de cinq centimes. Possédant deux lieues carrées de domaine, il se croit plus grand propriétaire parce qu'il dénombre cette surface

en pouces plutôt qu'en toises. Sa passion du progrès tient en grande partie à une infatuation, qui consiste à oublier le but et à s'absorber dans la gloriole des petits pas faits les uns devant les autres; au besoin même, cet enfant confond changement avec amélioration, recommencement avec perfectionnement.

Au fond, l'homme moderne a un immense besoin de s'étourdir, il a une secrète horreur pour tout ce qui le diminue; c'est pourquoi l'éternel, l'infini, la perfection lui sont un épouvantail. Il veut s'approuver, s'admirer, se féliciter, et par conséquent détourne ses yeux de tous les abîmes qui lui rappelleraient son néant. C'est là ce qui fait la petitesse réelle de tant de nos puissants esprits, le manque de dignité personnelle de nos étourneaux civilisés comparés avec l'Arabe du désert, la frivolité croissante de nos multitudes toujours plus instruites, il est vrai, mais toujours plus superficielles dans leur notion du bonheur.

C'est aussi le service que nous rend le christianisme, cet élément oriental de notre culture. Il fait contrepoids à nos tendances vers le fini, vers le passager, vers le changeant, en rassemblant l'esprit par la contemplation des choses éternelles; en platonisant un peu nos affections, constamment détournées du monde idéal; en

nous ramenant de la dispersion à la concentration, de la mondanité au recueillement; en remettant du calme, de la gravité, de la noblesse dans nos âmes enfiévrées de mille mesquins désirs. De même que le sommeil est le bain de rajeunissement pour notre vie d'action, la religion est le bain rafraîchissant de notre être immortel. Le sacré a une vertu purifiante. L'émotion religieuse entoure le front d'une auréole et fait connaître au cœur un épanouissement de joie ineffable.

Je crois donc que les adversaires de la religion en elle-même se trompent sur les besoins de l'homme occidental, et que le monde moderne perdrait son équilibre dès qu'il appartiendrait purement à la doctrine mal mûrie du progrès. Nous avons toujours besoin d'infini, d'éternel, d'absolu, et puisque la science se contente du relatif, elle laisse un vide qu'il est bon de remplir par la contemplation, par le culte et l'adoration. « La religion est l'aromate, disait Bacon, qui doit empêcher la vie de se corrompre, » et spécialement aujourd'hui la religion dans le sens platonicien et oriental. Le recueillement profond est, en effet, la condition de la belle activité.

Le retour au sérieux, au divin, au sacré est de plus en plus difficile, avec l'inquiétude critique introduite dans l'église elle-même, avec la mon-

danité de la prédication, avec l'agitation universelle, mais ce retour est de plus en plus nécessaire. Sans lui, point de vie intérieure. Et la vie intérieure est le moyen de résister utilement à son milieu. Si le marin ne portait pas en lui sa température, il ne pourrait pas aller du pôle à l'équateur et rester malgré tout lui-même; l'homme qui n'a pas d'asile en soi, qui vit, pour ainsi dire, dans sa devanture, dans le tourbillon extérieur des choses, des affaires, des opinions, n'est pas proprement une personnalité distincte, libre, originale, une cause, en un mot quelqu'un. C'est l'aliquote d'une foule, un contribuable, un électeur, un anonyme, ce n'est pas un homme. Il fait masse, nombre parmi les consommateurs ou les producteurs à forme humaine, mais il n'intéresse que l'économiste et le statisticien, qui prennent les tas de sable sans s'occuper des grains, chose uniforme et indifférente. Ces πολλοί, tourbe, cohue, multitude, ne comptent que comme force massive et élémentaire. Pourquoi? parce que les parties constitutives en sont insignifiantes isolément, parce qu'elles se ressemblent toutes, et qu'on les additionne comme les molécules d'eau d'un fleuve, en les jugeant à la toise et non en les appréciant comme individus. Ces hommes-là sont donc estimés et pesés à la manière des corps, parce qu'ils ne sont pas indivi-

dualisés par la conscience, à la manière des âmes.

Qui flotte avec le courant, qui ne se dirige pas d'après des principes supérieurs, qui n'a pas d'idéal, pas de conviction, celui-là n'est qu'une parcelle du mobilier terrestre, un objet mû, non un sujet moteur, un pantin non une créature raisonnable, un écho non une voix. Qui n'a pas de vie intérieure est l'esclave de son milieu, comme le baromètre est l'obéissant valet de l'air immobile, et la girouette l'humble servante de l'air agité.

12 janvier 1866. — Passé quelques heures dans la compagnie de Maurice de Guérin ; lu son Journal intime (trois ans, de 1832 à 1835), ses vers, les notices de G. Sand, Sainte-Beuve, Trebutien, du Breil et Eugénie de Guérin sur ce talent enlevé dans sa fleur, en sa vingt-neuvième année, et les deux fragments étranges intitulés le *Centaure* et la *Bacchante*. Que faut-il penser de l'écrivain et de l'homme ? Je suspendrai mon jugement jusqu'après la lecture de la correspondance. Quant au *Journal*, il contient des paysages délicieux, mais, ceci mis à part, il ne donne nulle idée précise de la culture, des études, des idées et de la portée de l'homme qui l'a écrit. Ne parlant qu'en termes très généraux des mouvements de la vie intérieure, il ne dessine pas une

individualité distincte et n'en marque surtout pas les vraies proportions, la vraie nature. J'avais déjà le même reproche à faire au *Journal* de Lavater. Le Journal ainsi entendu n'est qu'un confessionnal presque impersonnel, ne caractérisant pas plus un pécheur qu'un autre, sans précision biographique ou historique, trompeur par conséquent, puisqu'il ne sert pas à reconstruire un homme dans sa différence spécifique des hommes de son genre. Impossible, par exemple, de voir dans ce Journal ce que faisait Maurice, qui il voyait, quelles étaient ses occupations, etc. On n'y pourrait deviner qu'il pratiquait quatre ou cinq littératures, on ne peut même conjecturer la formation de son talent. Tel est mon premier grief. — Quant au talent proprement dit, en rapprochant la *Bacchante* du *Centaure*, on se demande si une effrayante monotonie n'eût pas été la limite de cette originalité? et si la perception visionnaire de la vie de la nature, qui est la force de Maurice comme poète, peut alimenter plus d'une œuvre, sans ennui pour le lecteur, surtout pour le lecteur français. L'intérêt de cette étude me paraît plutôt psychologique qu'artistique. Il est curieux de trouver le sens hindou et brahmanique dans un jeune écrivain français. Mais c'est pourtant exagérer la valeur de la nouveauté, que de lui faire un piédestal pareil à celui

qu'on a taillé pour ce jeune homme. Je trouve qu'entre ses trois amis, Du Breil, Trebutien et Kertonguy, ce dernier a mieux conservé les nuances, les proportions et le bon sens, et pour m'exprimer un peu crûment, qu'on a notablement surfait le frère d'Eugénie. — Cette réserve faite, j'éprouve beaucoup de sympathie pour Maurice, organisation exquise, sensitive littéraire, intelligence intuitive et rêveuse, caractère effarouché par la vie réelle, timide, irrésolu, bref individualité où je retrouve plus d'une parenté avec la mienne, du moins par les côtés faibles, tels qu'incertitude sur sa propre vocation, la difficulté et la peur de vouloir, l'esprit de défiance excessive et cette espèce de passion (relevée par un ami) qui pousse perpétuellement à dénigrer et torturer ses propres facultés en les soumettant au supplice sans fin d'une sorte d'autopsie morale. *Me, me, adsum qui feci.* — Pour être juste, je dois aussi avouer que si j'admire la finesse et la multitude des impressions de Maurice, impressions poétiques, esthétiques, morales qui ont leur prix, je souffre aussi d'un certain manque d'idées proprement dites, de vues, de vérités, qui après tout constituent la vraie richesse d'un esprit. L'auteur me paraît plutôt un sensitif, un rêveur, un musicien, qu'un penseur. Ce qu'il apporte, c'est un mode particulier du sentiment

de la nature, l'intimité avec la force mystérieuse d'Isis, l'enthousiasme panthéistique. Qu'à sa mort, il ait été chrétien et catholique, et que sa famille ait tenu à le dire et à le redire, son talent a eu une inspiration tout autre, et aucun des bons juges ne s'y est trompé.

21 janvier 1866. — Ce soir, après souper, je ne savais où promener ma solitude; j'avais soif de conversation, d'échange, de société. L'idée m'est venue de monter chez les R^{***}, la famille modèle. On était à souper. Puis on est passé au salon; la mère et la fille se sont mises au piano et ont chanté un duo de Boïeldieu. Les touches d'ivoire de ce vieux piano à queue, où la mère jouait déjà avant son mariage, et qui pendant vingt-cinq années a suivi et traduit en musique les destinées de la famille, ces touches clappaient et fauchaient un peu; mais la poésie du passé chantait dans ce fidèle serviteur, confident des peines, compagnon des veillées, écho de toute une vie de devoir, d'affection, de piété, de vertu. J'étais plus ému que je ne puis dire. Il me semblait lire un roman de Dickens. Dans cet attendrissement esthétique il y avait à peine un retour sur moi-même, quoique ces vingt-cinq ans aient aussi passé sur ma tête, et que j'aie assisté au mariage de A. R^{***}. C'était un attendris-

sement pur, sans égoïsme et sans mélancolie.

Tout cela me semble un rêve pour ce qui me concerne, et je n'en crois pas mes yeux à ce témoignage des lustres écoulés. Quelle chose étrange que d'avoir vécu et de se sentir si loin d'un temps qui vous est si présent ! On ne sait si l'on veille ou si l'on dort. Le temps n'est que l'espace entre nos souvenirs. Dès que nous cessons d'apercevoir cet espace, le temps est disparu. Toute la vie d'un vieillard peut lui paraître longue d'une heure, de moins encore. Or, dès que le temps se réduit pour nous à un point, nous sommes entrés en éternité. La vie n'est que le rêve d'une ombre : je l'ai senti de nouveau ce soir avec intensité. Je ne m'aperçois moi-même que comme une apparence fugitive, comme l'impalpable arc-en-ciel qui flotte un instant sur la bruine, dans cette formidable cascade de l'être qui tombe sans relâche dans l'abîme des jours. Tout me paraît donc chimère, vapeur, fantôme et néant, y compris mon propre individu. Je me retrouve en pleine phénoménologie. Bizarre ! bizarre !...

Il n'est pas besoin de me répéter que la figure de ce monde passe, tout me paraît fuir avec les ailes de l'aigle, et ma propre existence n'être qu'un tourbillon qui va se disperser. — Est-ce que je vais mourir ? Est-ce que je suis vieux ? Est-ce que je deviens philosophe ? Toujours est-il

que le gouffre des choses éternelles me paraît proche, si proche, que l'amour des choses temporelles et passagères me paraît ridicule. A quoi bon s'attacher à qui va finir? Je sens déjà le souffle de l'éternité qui passe dans mes cheveux et il me semble que je regarde d'outre-tombe le monde des vivants. (*Minuit.*)

23 janvier 1866. — Je trouve toujours curieuses les organisations purement critiques, qui n'ont aucun sentiment de responsabilité, qui ne sont aucunement gênées par le sort des masses humaines, des femmes, des enfants, des infortunés, et qui rient de tout. Si leur influence domine jamais, la société se dissoudra, parce qu'elles représentent seulement l'élément négatif, corrosif, destructeur de la pensée, et qu'elle poussent à l'égoïsme aristocratique de l'esprit. Pour eux, l'enthousiasme, la charité, la patrie, l'Église, sont des phénomènes qui ne les concernent point; ils se détachent et se désintéressent de tout. Tous les devoirs sont l'affaire d'autrui. Le cœur qui nous enchaîne à autrui, et la conscience morale qui nous enchaîne à un devoir semblent deux choses étrangères à cette catégorie d'hommes. Leur erreur est de surfaire la valeur de la critique. L'être prime encore la conscience de l'être; la substance vaut au moins son moule, la réalité

est sans doute préférable à son image ; l'affirmation est supérieure à la négation ; l'invention, la création, l'action, sont plus que l'analyse d'elles-mêmes ; car la critique laissée seule s'anéantit et son objet subsiste sans elle. On a beau faire, un aliment est encore plus nécessaire que la description de cet aliment, et un grand homme est mieux que son ombre. Méphistophélès est un fin critique ; mais sans la création et le créateur que serait-il ? Rien. Qu'est-ce que démolir, au prix de fonder ?

Je conclus. Un peu de critique nous affranchit ; trop de critique nous dessèche. Un être purement critique n'est qu'un demi-homme, et encore n'est-il pas la meilleure moitié. Il fait plus de mal que de bien, car il favorise toutes les désagréations, morales et sociales.

29 janvier 1866 (neuf heures du matin). — Un joli lombago intercostal m'a pincé hier et me tient encore aujourd'hui ; c'est une sorte de torticolis à la ceinture, que je ressens pour la première fois... Le rideau grisâtre du brouillard s'est de nouveau étendu sur la ville ; il fait terne et triste. Les cloches sonnent au loin pour je ne sais quelle fête. Du reste calme et silence ; sauf le pétilllement de mon feu, aucun bruit ne trouble ma solitude, l'asile de mes rêveries et de mon travail. Penché sur mon vieux pupitre noir, une

écharpe de laine autour des reins, comme un Arabe au repos, vêtu de ma chaude redingote brune, je griffonne ces lignes entre ma fenêtre haute et ma petite cheminée, les pieds dans un renard fourré. Sur ma tête s'incline la paroi bleue de ma mansarde. Quelques dictionnaires et autres livres étalés sur deux pliants à ma portée, sur une table rustique et sur un dressoir vieillot, sont, avec quelques chaises dépareillées, tout le mobilier de ce grenier modeste où l'homme mûr continue sans verve sa vie d'étudiant, et le professeur sédentaire ses habitudes de voyageur.

Qu'est-ce qui fait le charme de cette existence en apparence si dénudée et si vide? La liberté. Que m'importent toutes ces laideurs à demi indigentes, cette absence de confort et tout ce manque dans mon logis? Ces choses sont pour moi indifférentes. Je trouve sous cette toiture lumière, tranquillité, abri. Je suis à proximité d'une sœur et de ses enfants que j'aime. Ma vie matérielle est assurée. C'est assez pour un célibataire. D'ailleurs, quelques bons cœurs ont visité ma mansarde. Des enfants y ont joué. J'y ai des souvenirs. Elle n'est donc point inhabitable, et peut-être la quitterai-je moins froidement qu'il ne me semble. Ne suis-je pas d'ailleurs un animal d'habitude plus attaché aux ennuis connus qu'aux douceurs inconnues?

— Je suis donc libre sans être mal. Donc je suis bien ici, et je serais un ingrat de me plaindre. Aussi ne le fais-je pas, et je souhaite à quatre-vingt-quinze personnes sur cent d'être aussi bien partagées que ne l'est ma paresse. — C'est plutôt mon cœur qui soupire et qui voudrait plus et mieux. Mais le cœur est un glouton insatiable, on le sait; et d'ailleurs, qui ne soupire pas? C'est notre destinée ici-bas. Seulement, les uns se tourmentent pour se satisfaire, sans y réussir; les autres anticipent sur le résultat et se résignent en faisant l'économie d'efforts stériles et infructueux. Puisqu'on ne peut être heureux, pourquoi se donner tant de peine? Il faut se borner au strict nécessaire, vivre de régime et d'abstinence, se contenter de peu et ne mettre de prix qu'à la paix de la conscience, au sentiment du devoir accompli.

Il est vrai que ce n'est pas là une mince ambition et qu'on retombe dans une autre impossibilité. Non, le plus simple est de se soumettre purement et simplement à Dieu.

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos.

Tout le reste, comme le dit l'Ecclésiaste, n'est que vanité et que rongement d'esprit.

Voici bien longtemps que je sais cela, que je sens ainsi, et que ce renoncement religieux m'est

doux et familier. Ce sont les agitations extérieures, les exemples du monde et l'entraînement inévitable par le courant des choses qui me font oublier la sagesse acquise et les principes adoptés. C'est pourquoi il est si fatigant de vivre. Cet éternel recommencement est fastidieux jusqu'au dégoût. Il serait si bon de s'endormir quand on a cueilli le fruit de l'expérience, quand on ne résiste plus à la volonté suprême, quand on s'est détaché de son moi, qu'on est en paix avec tous les hommes ! Tandis qu'il faut recommencer le circuit des tentations, des disputes, des ennuis, des oublis, retomber dans la prose, dans le terre-à-terre, dans la vulgarité ! Que c'est triste et que c'est humiliant ! Aussi les poètes retirent plus vite leurs héros de la lutte et ne les traînent pas, après la victoire, dans l'ornière des jours ingrats. Ceux qu'aiment les dieux meurent jeunes, disait la sentence antique.

Oui, mais cette faveur flatte notre instinct secret ; c'est là notre désir et non la volonté de Dieu. Nous devons être abaissés, exercés, harcelés, tentés jusqu'à la fin. C'est notre patience qui est la pierre de touche de notre vertu. Supporter la vie, même sans illusions et sans espérance, accepter ce train de guerre perpétuel même en n'aimant que la paix, ne pas sortir du monde même quand il nous répugne comme

une mauvaise compagnie et comme l'arène des vilaines passions, rester fidèle à son culte sans rompre avec les sectateurs des faux dieux, ne pas s'évader de l'hôpital humain, malgré l'aversion de notre odorat et notre horreur des cohues malsaines, patienter comme Job sur son fumier, c'est le devoir. Quand la vie cesse d'être une promesse, elle ne cesse pas d'être une tâche; et même son vrai nom est épreuve.

(Onze heures du matin). — Une interruption détruit le sortilège de la pensée, et brise aussi le charme d'une émotion : ainsi je suis descendu quelques minutes, j'ai causé avec deux ou trois personnes, et me voici dans une tout autre région d'idées. Il semble qu'un rêve soit dissipé, qu'une captivité magique arrive à son terme, que le chant du coq fasse évaporer les fantômes dont nous entouraient la solitude et le crépuscule. Le milieu du jour nous plonge dans la réalité et nous arrache à la contemplation. Cela est bon aussi à son heure. « Travaille pendant qu'il fait jour. »

5 mars 1866. — Tout le ciel pleut, aussi loin que s'étend la vue de mon haut observatoire. Un couvercle de plomb recouvre la vallée. Aspect d'une tristesse silencieuse. Il fait gris, du Salève

au Jura et du pavé jusqu'aux nuages. Les yeux, la bouche, tout l'être, ne voit, ne boit, ne touche que du gris. La couleur, la gaité, la vie sont mortes. Chacun se blottit dans sa coquille. — Que font donc les oiseaux en pareilles circonstances? Nous qui avons le vivre et le couvert, feu au foyer, livres autour de nous, casiers de gravures dans l'armoire, nichée de rêves dans le cœur et tourbillon de pensées au fond de l'encrier, nous trouvons la nature enlaidie et détournons les yeux; mais vous, pauvres moineaux, que pouvez-vous faire? patienter, espérer, apprendre. En somme et après tout, n'est-ce pas là notre rôle à tous?

Tu patientes, ou pour mieux dire, tu ajournes, tu diffères, tu retardes, quoi? la grande décision. Tu espères, quoi? je n'en sais rien. Tu attends, quoi? d'être plus jeune, plus vaillant, plus entreprenant? Folie!

Mornex, 2 avril 1866. — La neige redevient fondante et le brouillard humide revêt toute la contrée. *Jupiter pluvius* caresse de près Cybèle; il n'y a plus même d'espace entre leurs amours qu'abrite le discret manteau des nuées, dont les plis traînent sur le sol. La galerie asphaltée qui borde le salon n'est plus qu'une nappe d'eau frémissante qu'étoilent sans relâche les gouttes

pressées qui tombent du ciel. Un tronçon grisâtre de l'Arve remue seul comme un serpent au fond de la vapeur. L'horizon se touche à la main, et les trois lieues cubes de pluie qui se voyaient hier se sont converties en un rideau opaque, ou mieux en une caverne flottante, dont mon observatoire occupe le centre, mais dont le regard ne peut percer ni la voûte, ni les murs grisâtres.

Cette captivité me transporte aux Shetland, au Spitzberg, en Norwège, dans les pays ossianiques du brouillard, où l'homme, refoulé sur lui-même, sent davantage battre son cœur et méditer sa pensée, quand le froid ne les congèle pas. Le brouillard a certainement sa poésie, sa grâce intime, son charme rêveur. Il fait pour le jour ce que la lampe fait pour la nuit; il pousse l'esprit au recueillement, il replie l'âme sur elle-même. Le soleil nous répand dans la nature, nous disperse et nous dissipe; la brume nous rassemble et nous concentre, elle est donc cordiale, domestique, attendrissante. La poésie du soleil tient de l'épopée; celle du brouillard tient de l'hymne élégiaque ou du chant religieux. Le panthéisme est fils de la lumière; le brouillard engendre la foi aux protecteurs prochains. Quand le monde universel se ferme, la maison devient le petit univers. Dans l'éternelle vapeur on s'aime

mieux, car la seule réalité alors c'est la famille, et dans la famille, le cœur. — L'action du brouillard est donc analogue à l'effet de la cécité, et l'action du soleil à l'effet de la surdité : car l'homme de l'oreille est plus tendre et plus sympathique ; l'homme de l'œil est plus sec et plus dur. Pourquoi ? parce que l'un vit surtout de la vie humaine et intérieure, l'autre surtout de la vie naturelle et extérieure. Or, les plus grandes pensées viennent du cœur, dit le moraliste.

Mornex, 3 avril 1866 (huit heures du matin).
— *Juchhe! gloria!* La neige et l'arc-en-ciel d'hier ont tenu leur promesse, et les oiseaux avaient raison. Ce matin, le soleil n'a pas trouvé un nuage au ciel, et ses rayons inondaient ma fenêtre et la vallée blanchie quand j'ai ouvert les yeux. — Fraîcheur matinale, limpidité de l'air, netteté mordante des horizons, clarté des détails infinis d'un vaste paysage, dessiné, coloré, caressé par une lumière délicieuse, allégresse de l'être en nous et hors de nous, telle est la compensation de deux mauvais jours..... J'ai aussi multiplié ma jouissance par l'emploi des jumelles d'opéra. C'est une délectation du regard que d'apercevoir clairement les lointains. Les myopes seuls connaissent le contraste prodigieux qu'il y a entre la vision confuse et la vision nette. Les vues

excellentes se doutent à peine du bonheur que donne aux premiers une lunette, et du battement de cœur qu'on ressent à découvrir les détails de l'immensité. C'est comme une révélation. Une seconde nature plus vivante, plus riche, plus jeune surgit sous la première. On renaît soi-même, et l'on voit avec l'ivresse des yeux de quinze ans.

6 avril 1866. — Lu le premier volume de *Gentleman*¹, par Miss Mulock, livre plus hardi qu'il ne semble, car il reprend à la manière anglaise le problème social de l'égalité. Et la solution est que chacun peut devenir gentleman quoique né dans le ruisseau. A sa façon, ce récit proteste contre les supériorités conventionnelles et montre que la vraie noblesse est dans le caractère, dans le mérite personnel, dans la distinction morale, dans l'élévation des sentiments et du langage, dans la dignité de la vie et le respect de soi-même. Ceci est mieux que du jacobinisme et l'inverse de l'égalitarisme brutal. Au lieu de rabaisser tout le monde, c'est le droit à monter que proclame l'auteur. On naît riche, noble, mais on ne naît pas gentleman. Ce mot-là est le schibboleth de l'Angleterre. Il divise l'univers en deux moitiés, la société civilisée en deux castes. Entregentlemen, courtoisie, égalité, convenance;

1. *John Halifax, gentleman*, qui a paru en 1841.

au-dessous, mépris, dédain, froideur, indifférence. C'est toujours la séparation antique entre les *ingenui* et les autres, entre les ἐλεύθεροι et les βάνανσοι. C'est la continuation féodale de la gentilhommerie et de la roture.

Qu'est-ce donc qu'un gentleman? c'est un homme libre et bien élevé, existant par lui-même et sachant se faire respecter. C'est autre chose que l'homme de bonne compagnie, l'homme comme il faut, même l'homme d'honneur : les manières, le langage, l'honnêteté ne suffisent pas. Il y faut de plus l'indépendance et la dignité. Tout vasselage, toute servilité, toute familiarité même, à plus forte raison un acte déshonorant, un mensonge, une improbité, font perdre le titre de gentleman. — Bref le gentleman est le type anglais de l'homme accompli, et on peut dire du roi lui-même qu'il est plus ou moins gentleman... La domesticité, sous toutes ses formes, supprime de deux manières le sentiment de l'égalité : parce que la dépendance et la vulgarité ne peuvent se confondre avec l'indépendance et l'éducation. — L'égalité reste une possibilité et un droit; mais l'inégalité est un fait. La France insiste sur le premier point, l'Angleterre sur le second. La conciliation, c'est de dire avec Miss Mulock : Devient qui veut gentleman; la distinction personnelle est la fleur de la vertu, et comme celle-

ci, elle est une récompense et une conquête.

Le gentleman rappelle le sage des stoïciens, le type de ce qu'il faut être. Il vaut mieux qu'il soit rentier et bien né, mais ce n'est pas à toute rigueur indispensable : il est difficile mais non impossible qu'il soit commerçant ou industriel. S'il doit gagner sa vie, il faut qu'il se maintienne fier, réservé, supérieur à la fortune et aux circonstances, et ne présente ses notes que comme un artiste ou un médecin, avec une sorte de pudeur altière, qui compte sur la délicatesse du prochain et n'avoue ni ses souffrances, ni ses besoins, ni ses inquiétudes, ni rien qui la constitue inférieure à ceux dont elle réclame l'estime et repousse la commisération. Le vrai gentleman est ou doit paraître au-dessus de toute contrainte ; il n'a point de maître et n'agit que par condescendance ou par devoir. Aucun homme n'a rien à lui commander, et quand il obéit, c'est à la loi impersonnelle, ou à une parole donnée, ou à un contrat accepté, bref à lui-même qu'il obéit, à ce qu'il reconnaît juste, équitable, et non à un despotisme quelconque. — « Dieu et mon droit, » voilà sa devise. Le gentleman, c'est décidément l'homme libre, l'homme plus fort que les choses, et sentant que la personnalité prime tous les attributs accessoires de fortune, de santé, de rang, de pouvoir, etc., et fait l'essentiel, la valeur intrinsèque

et réelle de l'individu. Dis-moi ce que tu es, et je te dirai ce que tu vaux. Cet idéal-là lutte heureusement contre le grossier idéal, également anglais, du capital, dont la formule est : combien cet homme vaut-il ? — Dans le pays où la pauvreté est un crime, il est bon qu'on puisse dire qu'un nabab n'est pas de soi-même un gentleman. — L'idéal mercantile et l'idéal chevaleresque se contrebalancent, et si l'un fait la laideur de la société anglaise et son côté brutal, l'autre lui sert de compensation.

7 avril 1866. — En m'éveillant, l'idée du gentleman me revenait encore. — Le gentleman est l'homme maître de lui-même, qui se respecte et se fait respecter. Son essence est donc la souveraineté intérieure. C'est un caractère qui se possède, une force qui se gouverne, une liberté qui s'affirme et se montre et se règle sur le type de la dignité. Cet idéal est donc très voisin du type romain de l'*ingenuus consciens et compos sui*, et de la *dignitas cum auctoritate*. Cet idéal est plus moral qu'intellectuel. Il convient à l'Angleterre, qui est surtout une volonté. Mais du respect de soi-même dérivent mille choses, comme le soin de sa personne, de son langage, de ses manières, la vigilance sur son corps et sur son âme, la domination de ses instincts et de ses

passions, le besoin de se suffire à soi-même, la fierté qui n'implore pas et ne veut aucune faveur, le soin de ne s'exposer à aucune humiliation, à aucune mortification, en ne se mettant sous la dépendance d'aucun caprice humain, la préservation constante de son honneur et de son amour-propre : tout à fait le type du sage à l'anglaise. Cette souveraineté, n'étant facile qu'à l'homme bien né, bien élevé et riche, a d'abord été identifiée avec la naissance, le rang et surtout la propriété. L'idée du gentleman dérive donc de la féodalité; c'est l'adoucissement de la seigneurie.

Pour ne pas subir de reproche, il se maintiendra irréprochable; pour être traité avec considération, il sera toujours attentif à conserver les distances, à nuancer les égards, à observer toutes les gradations de la politesse conventionnelle, suivant le rang, l'âge, la situation des personnes. Et par là même, il sera imperturbablement boutonné et circonspect en présence d'un inconnu, dont il ne sait pas le nom et la valeur, et auquel il serait exposé à témoigner trop ou trop peu de courtoisie. Il l'ignore et l'évite; s'il est abordé, il se détourne; si on lui adresse la parole, il coupe court avec hauteur. Sa politesse est donc non pas humaine et générale, mais tout individuelle et appropriée aux personnes. C'est pourquoi chaque Anglais en contient deux : celui qui

est tourné vers le monde, et l'autre. Le premier, l'homme extérieur, est un hérisson, une citadelle, un mur anguleux et froid ; l'autre, l'homme intérieur, est un être sensible, affectueux, cordial, aimant. Ce type s'est formé dans un climat moral plein de glaçons : le monde ennemi, le foyer seul hospitalier ; la cuirasse impénétrable sur un cœur tendre ; la peau de chagrin tournée au dehors, et le velours rentré en dedans.

L'analyse du type national de l'homme accompli peut donc nous faire découvrir la nature et l'histoire d'une nation, comme le fruit nous révèle l'arbre. — L'inverse est encore plus commode : avec l'histoire et le climat, on construit le type. Mais la première recherche est une découverte, la seconde n'est qu'une observation. — La psychologie doit employer les deux méthodes, et contrôler l'une par l'autre ; commençant tantôt par la graine pour connaître la plante, tantôt par la plante pour connaître la graine.

(Plus tard.) — Si la philosophie est l'art de comprendre, il est clair qu'elle doit commencer par se saturer de faits et de réalités, et que l'abstraction préserve la vue, comme l'abus du jeûne tue le corps à l'âge de la croissance. On ne comprend d'ailleurs que ce qu'on trouve en soi. Et comprendre, c'est posséder par la sympathie,

puis par l'intelligence, la chose comprise. Loin donc de démembrer et de désarticuler immédiatement l'objet à concevoir, il faut avant tout le saisir dans son ensemble, puis dans sa formation, et seulement après dans ses parties. Le procédé est le même pour l'étude d'une montre ou d'une plante, d'une œuvre d'art ou d'un caractère. Il faut contempler, respecter, interroger et non massacrer ce qu'on veut connaître. Il faut s'assimiler aux choses, se donner à elles, s'ouvrir docilement à leur influence, s'imprégner de leur originalité et de leur forme distinctive, avant de les brutaliser en les anatomisant.

14 avril 1866. — Panique, débâcle, sauve-qui-peut de la Bourse à Paris. Mes pauvres fonds restants baissent, baissent ! Cette solidarité des intérêts contre-balance l'atomisme des affections, pensais-je. A notre époque d'individualisme et du « chacun pour soi, Dieu pour tous, » les trépidations des fonds publics représentent les palpitations du cœur. C'est la sympathie obligatoire rappelant un peu le patriotisme de l'impôt forcé ; on est contraint de s'occuper des sottises prussiennes ou américaines, on se sent engagé, compromis dans toutes les affaires du monde, et il faut bien s'intéresser malgré soi à la terrible machine dont les rouages peuvent à chaque ins-

tant nous broyer. Le crédit enfante une société inquiète, que sa base tremblante et de construction artificielle menace perpétuellement dans sa sécurité. Elle oublie parfois qu'elle danse sur un volcan. Mais le moindre bruit de guerre le lui rappelle sans pitié. La ruine est facile pour les châteaux de cartes. — Ce souci est insupportable pour les humbles petits rentiers comme moi, qui en renonçant à poursuivre la richesse, auraient au moins voulu pouvoir vaquer en paix à leurs modestes travaux. Mais non; le monde est là, et, en vrai tyran brutal, il nous crie : Paix, paix, il n'y a point de paix, je veux que vous souffriez, riez et sautiez avec moi ! Et quand on pense que cinq ou six marauds couronnés, ou seulement galonnés, tiennent dans leurs mains la tranquillité universelle, et peuvent martyriser à leur caprice la destinée de plusieurs millions de leurs semblables, cela donne une certaine irritation. — Accepter l'humanité comme la nature, et se résigner devant l'arbitraire individuel comme devant le destin, n'est pas chose facile. On admet la domination de Dieu, mais on exécra le despote, si on ne peut le fusiller. Nul n'aime à partager le naufrage d'un navire où il a été embarqué par violence, et qui a navigué contre son vœu et son opinion. — Et pourtant, c'est continuellement le cas dans la vie. Nous payons tous pour

la faute de quelques-uns. Même, selon l'orthodoxie, une faute unique d'un seul homme est expiée par l'humanité jusqu'à la fin des temps. La disproportion de la culpabilité et de la punition est entrée dans nos habitudes d'esprit, bien qu'elle révolte l'instinct de justice.

La solidarité humaine est un fait plus évident et plus certain que la responsabilité personnelle et même que la liberté individuelle. Notre dépendance l'emporte sur notre indépendance, car nous ne sommes indépendants que dans notre désir, tandis que nous dépendons de notre santé, de la nature, de la société, bref de tout en nous et hors de nous. Le cercle de notre liberté n'est qu'un point. Ce point est celui où nous protestons contre toutes ces puissances oppressives et fatales, où nous disons : Écrasez-moi, vous n'obtiendrez pas mon consentement ! Nous pouvons, par la volonté, nous mettre en travers de la nécessité et lui refuser l'hommage et l'obéissance ; c'est là notre liberté morale. Mais sauf cela nous appartenons corps et biens au monde, nous sommes ses jouets, comme la poussière l'est du vent, comme la feuille morte l'est des flots. Dieu respecte au moins notre dignité ; mais le monde nous roule avec mépris et fureur dans ses vagues, pour constater que nous sommes sa chose.

Les théories de la nullité de l'individu, les conceptions panthéistes et matérialistes, enfoncent maintenant une porte ouverte et abattent un homme abattu. Dès qu'on cesse de glorifier ce point imperceptible de la conscience et d'en célébrer la valeur, l'individu redevient naturellement un atome de la masse humaine, laquelle n'est qu'un atome de la masse planétaire, qui n'est rien dans le ciel; l'individu n'est donc qu'un néant à la troisième puissance, avec la capacité de mesurer ce néant. La pensée aboutit à la résignation. Le doute de soi conduit à la passivité et la passivité à la servitude.

Pour sortir de là, il faut la soumission volontaire, la dépendance religieusement consentie, c'est-à-dire la revendication de nous-mêmes comme êtres libres, ne nous inclinant que devant le devoir. Le devoir devient principe d'action, source d'énergie, certitude de notre indépendance partielle du monde, condition de notre dignité, signe de notre noblesse. Le monde ne peut ni me faire vouloir, ni me faire vouloir mon devoir; ici, je suis mon maître et mon seul maître, je traite avec lui de souverain à souverain. Il tient mon corps dans ses griffes, mais mon âme lui échappe et le brave. Ma pensée et mon amour, ma foi et mon espérance sont hors de ses prises. Mon être véritable, l'essence de ma personne,

mon moi demeurent inviolés et inaccessibles à ses outrages et à ses colères. En ceci, nous sommes plus grands que l'univers, qui a la masse et non la volonté; nous redevenons indépendants, même devant la masse humaine qui, elle aussi, ne peut qu'anéantir notre bonheur, comme la première masse ne peut anéantir que notre corps. — La soumission n'est donc pas de l'abattement; au contraire, elle est une force.

28 avril 1866. — Lu le procès-verbal des *Conférences pastorales* du 15 et du 16 avril à Paris. La discorde est au camp d'Agramant. La question du surnaturel a brisé l'Église protestante de France en deux. Les libéraux insistent sur le droit individuel; les orthodoxes sur la notion d'Église. Il est vrai qu'une Église est une affirmation, et qu'elle subsiste par un élément positif, une croyance définie; l'élément critique tout pur la dissout. — Le protestantisme est une combinaison de deux facteurs : l'autorité des Écritures et le libre examen; dès qu'un des facteurs est menacé ou disparaît, le protestantisme disparaît, *Troja fuit*. — Une nouvelle forme du christianisme lui succède, et par exemple, l'Église des Frères du Saint-Esprit, ou celle du Théisme chrétien. Pour moi, je ne vois à ce résultat nul inconvénient; mais je crois les amis de l'Église

protestante logiques dans leur refus d'abandonner le Symbole des apôtres, et les individualistes illogiques en croyant conserver le protestantisme sans l'autorité.

La question de méthode sépare les deux camps. Je me sépare de tous deux par le fond. A mon sens, le christianisme est avant tout religieux, et la religion n'est point une méthode; elle est une vie, une vie supérieure et surnaturelle, mystique par sa racine et pratique par ses fruits, une communion avec Dieu, un enthousiasme profond et calme, un amour qui rayonne, une force qui agit, une félicité qui s'épanche; bref la religion est un état de l'âme. Ces querelles de méthode ont leur valeur, mais cette valeur est secondaire; elles ne consoleront pas un cœur, et n'édifieront pas une conscience. C'est pourquoi je ne me sens pas intéressé et pris par ces querelles ecclésiastiques. Que les uns ou les autres aient la majorité et la victoire, l'essentiel n'y fait aucun profit, car la dogmatique, la critique, l'Église, ne sont pas la religion, et c'est la religion, le sentiment divin de la vie qui importe. — « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront accordées par-dessus. » Le plus chrétien c'est le plus saint, ce critérium est toujours le moins trompeur : « A ceci vous reconnaîtrez mes disciples

s'ils ont de l'amour les uns pour les autres. »

Tant vaut l'individu, tant vaut sa religion. L'instinct populaire et la raison philosophique coïncident dans ce critérium. Si la religion est essentiellement un état d'âme, et si le fait subjectif, intérieur, mystique est le but, la raison d'être de tout le reste en religion, on peut dire à un individu : montre-moi ce que tu es, et je saurai ce que vaut ta croyance, ou plutôt le prix que je dois attacher à tes formules et tes dogmes. La méthode est quelque chose, mais l'objet est autre chose ; et s'il faut opter, c'est l'objet qui doit être le premier choisi et garanti. Soyez pieux et bon, héroïque et patient, fidèle et dévoué, humble et charitable : le catéchisme où vous aurez appris cela est absous. Le salut est supérieur au moyen du salut, et l'œuvre accomplie au projet en esquisse. Par la religion on vit en Dieu, et par toutes ces querelles, on ne vit qu'avec les hommes et avec les fracs noirs. Il n'y a donc pas équivalence.

La perfection pour but, un exemple pour soutien, le divin prouvé par sa seule excellence : tout le christianisme n'est-il pas là en résumé ? Dieu tout en tous, n'est-il pas sa consommation ?

20 septembre 1866. — Mes amis, les vieux de la vieille, sont, je le crains, mécontents de moi. Ils trouvent que je ne fais rien, que je

trompe leur attente et leurs espérances.... Moi aussi, je suis mécontent.... Ce qui intérieurement me rendrait fier, me paraît inaccessible, impossible, et je me rabats sur les niaiseries, les badinages et les distractions. J'ai toujours aussi peu d'espérance, d'énergie, de foi et de détermination. Seulement j'oscille entre la mélancolie désolée et le quiétisme débonnaire. Et pourtant je lis, je parle, j'enseigne, j'écris. N'importe, c'est en somnambule. Le penchant bouddhique émousse la faculté de libre disposition de soi-même, dissout la puissance d'action; la défiance de soi tue le désir, et c'est toujours au scepticisme intérieur que je reviens. Je n'aime que le sérieux et je ne puis prendre au sérieux mes circonstances ni moi-même; je dénigre et raille ma personne, mes aptitudes et mes aspirations. Je me prends perpétuellement en pitié au nom de ce qui est beau et admirable. En un mot, je porte en moi un détracteur perpétuel de moi-même; c'est ce qui m'ôte tout élan. — Passé la soirée avec Charles Heim, qui, dans sa sincérité, ne m'a jamais fait un compliment littéraire. Comme je l'aime et l'estime, il est pardonné. Je n'y mets pas d'amour-propre et pourtant il me serait doux d'être considéré par un ami incorruptible. Il est chagrinant de se sentir silencieusement désaprouvé.... Je veux essayer de le satisfaire et de

penser à un livre qui puisse lui faire plaisir, à lui et à Scherer.

6 octobre 1866. — Recueilli dans l'escalier un tout petit chat jaunâtre, fort laid et lamentable. Maintenant roulé en rond sur une chaise à mes côtés, il paraît entièrement heureux et ne demande plus rien. Loin d'être sauvage, il n'a pas consenti à s'amuser hors de ma présence et m'a suivi de pièce en pièce tandis que j'allais et venais. Je n'ai quoi que ce soit de mangeable à la maison, mais ce que j'ai, je le lui donne, savoir, un regard et des caresses, et cela lui suffit, au moins pour l'heure. Petits animaux, petits enfants, jeunes vies, cela est tout un quant au besoin de protection et de douceur. — P*** me disait que tous les êtres faibles se sentent si bien près de moi. Cela tient à mes instincts de nourrice. P*** a raison et j'ai eu mille preuves de cette influence particulière, sorte de magnétisme calmant et bienfaisant. — Les bêtes viennent volontiers dormir sur mes genoux; pour peu, les oiseaux nicheraient dans ma barbe comme dans la toque des saints de cathédrale.

Au fond, c'est l'état naturel et le rapport vrai de l'homme avec les créatures inférieures. Si l'homme était vraiment bon et conforme à son type, il serait de bon cœur adoré par les animaux,

dont il n'est que le tyran capricieux et sanguinaire. La légende de saint François d'Assise n'est pas tellement légendaire qu'on le pense, et il n'est pas bien sûr que les animaux féroces aient attaqué l'homme les premiers. — Mais n'exagérons rien et laissons de côté les bêtes de proie, les carnassiers et les rapaces. Combien d'autres espèces, par milliers et dizaines de milliers, qui ne demandent que la paix et avec qui nous ne voulons que la guerre brutale. C'est notre race qui de beaucoup est la plus destructive, la plus malfaisante, la plus redoutable des espèces de la planète; elle a même inventé à son usage le droit du plus fort, un droit divin qui lui met la conscience en repos avec les vaincus et les écrasés; elle a mis hors du droit tout ce qui a vie, sauf elle-même. Révoltant et manifeste abus, insigne et indigne atteinte à la justice, acte de mauvaise foi et d'hypocrisie que renouvellent en petit tous les usurpateurs heureux. On fait toujours Dieu complice, afin de légaliser par là ses propres iniquités. Les *Te Deum* sont le baptême de tous les carnages réussis et les clergés ont eu des bénédictions pour tous les scandales victorieux. Cela s'applique de peuple à peuple et d'homme à homme, parce que cela a commencé de l'homme à l'animal.

Il y a là une expiation, non remarquée, mais très

juste. Tout crime se paie, et l'esclavage recommence parmi l'humanité les souffrances imposées brutalement par l'homme aux autres êtres vivants. La théorie porte ses fruits. — Le droit de l'homme sur la bête me semble cesser avec le besoin, l'impérieux besoin de défense et de subsistance. Ainsi le [meurtre et la torture non nécessaires sont des lâchetés et même des crimes. Un service d'utilité imposé à l'animal impose à l'homme une redevance de protection et de bonté. En un mot, l'animal a des droits sur l'homme et l'homme a des devoirs envers l'animal. — Le bouddhisme exagère sans doute cette vérité, mais les Occidentaux la méconnaissent. Et un jour viendra où la vertu d'humanité sera plus exigeante qu'aujourd'hui. *Homo homini lupus*, a dit Hobbes. Une fois l'homme sera humain pour le loup, *homo lupo homo*.

12 novembre 1866. — Quel singulier cahier que celui-ci. Je viens de le relire. Il m'était devenu étranger. Tandis que mon ami J. H***, nature confiante et compacte, se retrouve toujours tout entier sous sa main, moi être diffluent, ondoyant, dispersé, j'ai une peine infinie à rassembler mes molécules, je m'échappe continuellement à moi-même, en dépit de mes méditations quotidiennes et de mon journal intime. La force de cohésion

de l'individualité, c'est la volonté et surtout la continuité du vouloir; ne me continuant jamais moi-même, il est clair que je suis plusieurs et non pas un. Mon nom est Légion, Protée, Anarchie. Ce qui me manque, c'est une force déterminée et constante, un caractère. Vivant au jour le jour, ne comptant sur rien, ne voulant rien, comme la plume au vent je palpite et frissonne à tous les souffles changeants de l'atmosphère. Mes lectures et mes travaux, mes projets et mes goûts sont sans suite et sans portée, parce que je n'y mets aucune passion et aucun intérêt persistant. Je n'existe qu'au provisoire et je ne me suis pas pris au grand sérieux. Le désillusionnement de soi-même et le désabusement de la vie coupent à l'homme le tendon d'Achille. Ambition nulle, paresse complète. On n'aime plus que la paix et la rêverie, ornées de tendresse.

Quand le bonheur n'est plus rien qu'un mensonge,
On veut dormir la vie, et prolonger le songe.

L'apathie bienveillante, le détachement du vieillard, semblent alors le point de vue de la sagesse. Il est si doux de sortir du tourbillon orageux de l'existence vulgaire, et de regarder les folies de l'illusion du haut de sa tour paisible. Cette ironie sereine et indulgente, est, selon Cicéron, la récompense de la vieillesse.

Elle est l'état d'âme accordé aux habitants des Champs-Élysées, et poursuivi par les religieux, anachorètes, yoghis, soufis de toutes les époques et de toutes les nations. — L'inconvénient grave de cette paix-là, c'est d'être une friandise et une tentation. A-t-on droit à la récompense avant l'effort, et à la couronne des victorieux sans avoir combattu? Peut-on se séparer ainsi de son espèce, et le cœur, la conscience, la pitié ne nous rejettent-ils pas bientôt dans le groupe des hommes, c'est-à-dire des agités et des souffrants, quand notre âme convoitait et possédait presque le repos des bienheureux? — Non, il faut distinguer dans ton bonheur actuel deux choses : l'une excellente, c'est le détachement des faux biens et des désirs trompeurs; l'autre, moins bonne, c'est la défiance exagérée de la vie et des femmes. — Il faut donner le meilleur exemple possible. Eh bien! pour cela, tu as deux devoirs à remplir : comme homme, tu dois faire plus d'heureux; comme homme spécial, tu dois mieux faire valoir ton talent. — Tu n'approuves ni le célibat [ni l'improductivité; donc tu ne dois pas t'y résigner aussi aisément. Ton ennemi c'est la timidité, qui engendre l'indolence. Ton besoin, c'est le courage, la foi, la persévérance, l'action. Il faut savoir violenter sa nature, quand elle a tort d'être trop douce. — Brûle tes vaisseaux,

oblige-toi à l'énergie, fais le saut périlleux, lie-toi toi-même : c'est le grand progrès qui te reste à accomplir. Se mettre dans la dépendance, c'est condescendre à devenir homme, c'est s'abaisser volontairement, c'est faire un sacrifice, c'est s'ennoblir soi-même, car l'héroïsme seul ennoblit et il est héroïque de sacrifier librement son repos, ses aises, sa sécurité, ses goûts à l'idée d'un devoir.

La raison dit : Sois prudent ; la conscience : Sois téméraire ! — La raison prêche bien, mais la conscience ne se tient pas pour battue ; elle incline à toutes les belles folies ; l'impossible est sa convoitise secrète.

13 décembre 1866. — Soupé chez J. H^{***}, avec deux Français et quatre Genevois, dont deux professeurs et deux régents, plus deux dames, la femme et la sœur de l'amphitryon. J'oubliais un Anglais, M. H^{***}, que j'ai ramené sous mon parapluie, il y a un instant, et dont les oreilles anglicanes ont dû souffrir ce soir, car tout ce monde là est aussi rationaliste et anti-chrétien que possible... La conversation a été des plus vives et des plus nourries. Mon impression est toutefois que le déniaisement excessif des individus fait l'affaire de la tyrannie, et que cette manière d'entendre la liberté la sape fatalement. Je songeais à la Re-

naissance, aux Ptolémées, au règne de Louis XV, où l'anarchie joyeuse de l'esprit avait pour corrélatif le despotisme du pouvoir, et inversement à l'Angleterre, à la Hollande, aux États-Unis, où la liberté politique s'achète par des partis-pris et des préjugés nécessaires.

Pour que la société ne croule pas, il faut un principe de cohésion, par conséquent une croyance commune, des principes admis et indiscutés, une série d'axiomes pratiques et d'institutions que ne bouleverse pas chaque caprice de l'opinion du jour. En mettant tout en question, on compromet tout. Le doute est le complice de la tyrannie. « Si un peuple ne veut pas croire, il faut qu'il serve, » disait Tocqueville. Toute liberté implique une dépendance et a ses conditions. C'est ce qu'oublient les esprits frondeurs, critiques, négatifs. Ils croient souffler sur la religion ; ils ne savent pas qu'on ne détruit pas la religion et que la question est seulement de savoir laquelle on aura. Voltaire fait la force de Loyola et réciproquement. Entre eux point de paix, et pour la société entrée dans ce dilemme pas davantage. La solution est dans une religion libre, de libre choix et de libre adhésion.

11 janvier 1867.

Eheu fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni.....

J'entends distinctement tomber les gouttes de ma vie dans le gouffre dévorant de l'éternité. Je sens fuir mes jours au-devant de la mort. Tout ce qui me reste de semaines, de mois ou d'années à boire la lumière du soleil ne me paraît guère qu'une nuit, une nuit d'été, qui ne compte pas, car elle va finir. Il y a de la poésie dans ce point de vue; mais elle doit tourner en énergie laborieuse, non en mélancolie inféconde.

Avant d'aller dormir sous l'herbe,
Fais ton monument ou ta gerbe.

La mort! le silence! l'abîme! — Effrayants mystères pour l'être qui aspire à l'immortalité, au bonheur, à la perfection! Mon Dieu, où serai-je demain, dans peu de temps, quand je ne respirerai plus? quand une main étrangère écrira sous ma dernière ligne

Fin du journal de H. F. A.
mort le...
à.....

où seront ceux que j'aime? où allons-nous? que sommes-nous? Les éternels problèmes se dressent toujours devant nous, dans leur implacable solennité. Mystères de toutes parts! La foi pour toute étoile dans ces ténèbres de l'incertitude, où résonne lugubrement le *que sais-je* des trépassés!

N'importe ! il n'est pas nécessaire que *nous* vivions, pourvu que le monde soit l'œuvre du Bien et que la conscience du devoir ne nous ait pas trompés. — En tout cas, même dans la disparition de Dieu, nous nous devons à autre chose qu'à nous-même ; nous pouvons nous consacrer à notre race et nous immoler pour le prochain. Donner du bonheur et faire du bien, voilà notre loi, notre ancre de salut, notre raison d'être, notre phare. Toutes les religions peuvent s'écrouler ; tant que celle-là subsiste, nous avons encore un idéal et il vaut la peine de vivre.

La religion de l'amour, du désintéressement, du dévouement dignifiera l'homme tant que ses autels ne seront pas désertés, et nul ne peut les détruire pour toi tant que tu te sens capable d'aimer.

11 avril 1867. — ... Réveille-toi, toi qui dors et relève-toi d'entre les morts !

Ce qu'il te faut continuellement rafraîchir et renouveler c'est ta provision de courage. Tu arrives par ta pente naturelle au dégoût de la vie, à la désespérance, au pessimisme.

« L'homme heureux, l'heureux du siècle, » selon Madame ^{***}, est au contraire un *Weltmüde*¹, qui

1. « Fatigué du monde. »

fait seulement bonne figure devant le monde, et qui se distrait comme il peut de sa pensée secrète, pensée triste jusqu'à la mort, la pensée de l'irréparable. Sa paix n'est qu'une désolation bien portée ; sa gaieté n'est que l'insouciance d'un cœur désabusé et que l'ajournement indéfini et désillusionné du bonheur. Sa sagesse est l'acclimatation dans le renoncement ; sa douceur n'est que la privation patiente plutôt que résignée. En un mot, il subit son existence sans joie, et ne peut se dissimuler que tous les avantages dont elle est semée ne remplissent pas son âme jusqu'au fond. La soif d'infini n'est pas étanchée. Dieu est absent. Le vide est au-dessous de mes richesses de surface.

Pour éprouver la vraie paix, il faut se sentir dirigé, pardonné, soutenu par la puissance suprême, il faut se sentir dans sa voie, au point où Dieu nous veut, dans l'ordre. Cette foi donne de la force et du calme. Tu ne l'as pas. Ce qui est te paraît arbitraire, fortuit, pouvant être ou ne pas être. Rien, dans tes circonstances, ne te paraît providentiel, tout te semble laissé à ta responsabilité, et c'est cette idée même qui te dégoûte du gouvernement de ta vie. Tu avais besoin de te donner à quelque grand amour, à quelque noble but ; tu aurais voulu vivre et mourir pour l'idéal, c'est-à-dire pour une sainte cause

digne de ton dévouement; et cet emploi de toi-même t'a manqué. Une fois cette impossibilité démontrée, tu n'as repris cœur sérieusement à rien et tu n'as plus fait que badiner avec une destinée dont tu n'étais plus dupe, *nada*¹! Dès qu'on l'a déchiffrée, l'énigme du sphinx nous ôte le courage.

Le long effeuillement de nos illusions...

Quelle ironie!

Sybarite, rêveur, paresseux, iras-tu donc ainsi jusqu'à la fin, ballotté entre le devoir et le bonheur, sans prendre résolument parti? La vie n'est-elle pas une épreuve de notre force morale, et toutes ces vacillations intérieures ne sont-elles pas les tentations de l'âme? On peut avoir manqué le coche : mais à quoi bon les regrets et les gémissements? Il faut jouer avec les cartes de son jeu. Est providentiel tout ce qui est donné, tout ce qui est irréparable, imposé, fatal, par exemple ton âge, ton sexe, ton nom, tes antécédents, ta situation actuelle, tes obligations présentes. La question est simplement celle-ci : dans tes circonstances qu'as-tu de mieux à faire? — Il est interdit de jeter le manche après la cognée, de désertre et d'abdiquer. Donc, il faut

1. « Rien » en espagnol.

se résigner à la condition humaine d'abord et à ta condition individuelle ensuite.

15 avril 1867 (sept heures du matin). — Bourrasque pluvieuse cette nuit. Ma vieille femme de ménage dit que les coups de vent semblaient des coups de canon. Caprices d'avril! — Il fait gris et morne à la fenêtre et les toits sont lustrés d'eau. — *Gleba putris* et cervelle molle. Le printemps fait son œuvre, et l'âge implacable nous pousse vers notre fosse. Enfin, chacun son tour.

Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Mélancolie. Langueur. Lassitude. — Le goût du grand sommeil m'envahit, combattu pourtant par le besoin d'un sacrifice soutenu, par l'appétit héroïque. Ne sont-ce pas les deux manières d'échapper à soi-même? Dormir ou se donner, pour mourir à son moi : c'est le vœu du cœur. — Pauvre cœur!

Weissenstein¹, 6 septembre 1867 (dix heures du matin). — Vue merveilleuse, aveuglante de beauté! Au-dessus d'une mer de lait, inondée de lumière matinale, et dont les vagues houleuses

1. Sommité du Jura, au-dessus de Soleure.

viennent battre au pied des escarpements boisés du Weissenstein, plane à des hauteurs sublimes la ronde infinie des Alpes. Le côté oriental de l'horizon est noyé dans les splendeurs des brumes remontantes, mais à partir du Tödi toute la chaîne flotte, pure et claire, entre la plaine neigeuse et le ciel d'un bleu pâle. L'assemblée des géants tient son concile au-dessus des vallées et des lacs que submergent les vapeurs. Les Clarides, les Spannörter, le Titlis, le Sustenhorn, puis les colosses bernois, des Wetterhörner aux Diablerets, (savoir les Schreckhörner ardens, le Finsterarhorn acéré, le trio de l'Eiger, du Mönch et de la Jungfrau, le Bietschhorn étincelant et la Blümlisalp semblable à une toiture, le Doldenhorn, le couple pyramidal du Balmhorn et de l'Altels, suivi du Wildstrubel et du Wildhorn), puis les sommités vaudoises (grand Muveran, Mosseron, Chamossaire, Tour d'Aï, Naye), valaisannes (Dent du Midi), fribourgeoises (le Moléson) et chablaisiennes (les Cornettes), et au delà de ces hautes chaînes les deux rois de la chaîne italienne : le Mont-Blanc d'un rose suave et même la pointe bleuâtre du Mont-Rose, germant dans une entaille du Doldenhorn : telle est la composition de l'assemblée assise en amphithéâtre. Le profil de l'horizon affecte toutes les formes :

aiguilles, faîtes, créneaux, pyramides, obélisques, dents, crocs, pinces, cornes, coupoles; la dentelure s'infléchit, se redresse, se tord, s'aiguise de mille façons, mais dans le style angulaire des sierras. Les massifs inférieurs et secondaires présentent seuls des croupes arrondies, des lignes fuyantes et courbes. Les Alpes sont plus qu'un soulèvement, elles sont un déchirement de la surface terrestre. Le granit mord le ciel et ne le caresse pas. Le Jura au contraire fait comme le gros dos sous le dôme bleu.

(Onze heures.) — L'océan de vapeur est monté à l'assaut des montagnes qui le dominaient comme des écueils hautains. Il a écumé longtemps en vain sur le flanc des Alpes, mais, revenant sur lui-même, il a mieux réussi avec le Jura. Nous voilà enveloppés par ses ondes voyageuses. La mer de lait est devenue un vaste nuage, qui engloutit la plaine et les monts, l'observatoire et le spectateur. Dans ce nuage, tintent les clochettes des troupeaux et circulent les rayons du soleil. Le coup d'œil est fantastique!

Départ du *Musikdirector*. Départ d'une famille de Colmar arrivée seulement cette nuit (quatre personnes). La jeune fille et son frère, vrais peupliers pour la taille. La jeune personne, très

jolie, dans le genre fin et d'une piquante élégance, mais ne touchant à rien que du bout des doigts et du bout des dents : une gazelle, une hermine ; incurieuse, ne sachant pas admirer, et pensant à soi plus qu'à toute autre chose. C'est un peu l'inconvénient d'une beauté et d'une stature qui attirent les regards. D'ailleurs citadine jusqu'aux moelles et dépaycée dans la grande nature qu'on trouverait volontiers mal élevée. Aussi ne se dérange-t-on pas pour elle, et l'on parade sur la montagne avec sa petite ioque et son imperceptible ombrelle, comme sur un boulevard. C'est un des genres de touristes si comiquement croqués par Töpffer. Caractère, l'infatuation naïve. Patrie, la France. Point d'appui, la mode. De l'esprit, mais il manque l'esprit des choses, l'intelligence de la nature, le sentiment des diversités extérieures du monde et des droits de la vie à être ce qu'elle est, à sa manière et non à la nôtre.

Ce ridicule tient au même préjugé national qui fait de la France l'empire du Milieu et fait négliger aux Français la géographie et les langues. Le vulgaire citadin français est d'une badauderie délicate, malgré tout son esprit naturel, parce qu'il ne comprend que lui-même. Comme certains moines de l'Athos, il vit dans la contemplation de son nombril. Son pôle, son

axe, son centre, son tout, c'est Paris; moins que cela, le ton parisien, le goût du jour, la mode. Grâce à ce fétichisme, bien organisé, on a des millions de copies d'un seul patron original et tout un peuple manœuvrant comme les bobines d'une même manufacture, ou comme les jambes d'un même corps d'armée. C'est admirable et fastidieux, admirable comme puissance matérielle, fastidieux pour le psychologue. Cent mille moutons ne sont pas plus instructifs qu'un mouton, mais ils fournissent cent mille fois plus de laine, de viande et d'engrais. C'est tout ce qu'il faut au berger, c'est-à-dire au maître. Oui, mais on ne fait avec cela que des métairies et des monarchies. La république demande des hommes et réclame des individualités.

(Midi.) — Ravissant coup d'œil. Un grand troupeau de vaches traverse en courant l'alpage, sous ma fenêtre qu'éclaire furtivement un rayon de soleil. Le tableau est frais comme une apparition; il fait une trouée dans la vapeur qui se referme sur lui, comme la planchette d'une lanterne magique. Quel dommage de m'en aller d'ici quand tout est si riant autour de moi, et quand la vie est d'une légèreté élyséenne!

10 janvier 1868 (onze heures du soir). —

Réunion philosophique chez Édouard Claparède¹.
Question à l'ordre du jour : de la nature de la sensation. Claparède conclut au subjectivisme absolu de toute *empirie*, en d'autres termes à l'idéalisme pur. C'est joli chez un naturaliste. Le moi seul existe, et l'univers n'est qu'une projection du moi, une fantasmagorie que nous créons sans nous en douter, en nous croyant contemplateurs. C'est notre noumène qui s'objective en phénomène. Le moi serait une force irradiante qui, modifiée sans connaître le modifiant, l'imagine en vertu du principe de causalité, c'est-à-dire enfante la grande illusion du monde objectif pour s'expliquer lui-même. La veille ne serait qu'un rêve mieux lié. Le moi serait ainsi une inconnue qui enfante une infinité d'inconnues par une fatalité de sa nature. La science se résume dans la conscience que rien n'est sauf la conscience. En d'autres termes l'intelligent sort de l'inintelligible pour y rentrer, ou bien le moi s'explique à lui-même par l'hypothèse du non-moi; mais il n'est au fond qu'un rêve qui se rêve. On pourrait, avec Scarron, dire de lui :

Et je vis l'ombre d'un esprit
Qui traçait l'ombre d'un système
Avec l'ombre de l'ombre même.

1. Zoologue genevois, né en 1832, mort en 1871.

Cette abolition de la nature par le naturalisme est conséquente et c'est le point de départ de Schelling. Au point de vue de la physiologie, la nature n'est qu'une illusion forcée, une hallucination constitutionnelle. On n'échappe à cet ensorcellement que par l'activité morale du moi, qui se sent cause, cause libre, et qui par la responsabilité rompt le prestige et sort du cercle enchanté de Maïa¹.

Maïa! serait-ce la vraie déesse? La sagesse hindoue a déjà fait du monde le rêve de Brahma. Faut-il avec Fichte en faire le rêve solitaire de chaque moi? Le moindre imbécile serait donc un poète cosmogonique, projetant le feu d'artifice de l'univers sous la coupole de l'infini. — Mais pourquoi nous donnons-nous gratuitement tant de peine pour apprendre quelque chose? Au moins dans nos rêves, sauf dans le cauchemar, nous accordons-nous l'ubiquité, l'omniscience et la liberté complète. Éveillés, serions-nous donc moins ingénieux qu'endormis?

16 janvier 1868 (six heures du soir). — Bénie soit l'enfance qui met un peu de ciel entre les rudesses terrestres, et qui sert à rapprocher

1. « Maïa, » dans le brahmanisme, est la diversité par opposition à l'unité, l'apparence et l'illusion par opposition à la réalité, à l'être.

parfois les âmes sur un terrain neutre. Je l'ai dit quelque part, les naissances sont le rajeunissement moral de l'humanité, en même temps que le moyen de sa survivance. Ce qu'il se fait de bons sentiments autour des berceaux et de l'enfance est un des secrets de la Providence générale; supprimez cette rosée rafraîchissante, et la mêlée des passions égoïstes desséchera comme le feu la société humaine. Les adultes se rassassient inévitablement les uns des autres et finiraient par être chacun en agacement contre tous, comme les passagers d'un navire au long cours, si la mort ne renouvelait pas les vis-à-vis, et surtout si des passagers nouveaux, innocentes et frêles créatures, contre lesquelles nul n'a de grief personnel, ne détendaient pas la situation, en ramenant l'attendrissement au milieu de l'hostilité aride, et le désintéressement au milieu des égoïsmes en arrêt.

Bénie soit l'enfance pour le bien qu'elle fait et pour le bien qu'elle occasionne, sans le savoir et sans le vouloir, en se faisant aimer, en se laissant aimer. Le peu de paradis que nous apercevons encore sur la terre est dû à sa présence. Sans la paternité, sans la maternité, je crois que l'amour lui-même ne suffirait pas à empêcher des hommes éternels de s'entre-dévorer, des hommes, entendons-nous, tels que les ont faits

nos passions. Les anges n'ont pas besoin de la naissance et de la mort pour supporter la vie, parce que leur vie est céleste. Notre vie au contraire est un train de guerre perpétuel, et le plus cher souci de l'homme, après le soin de son intérêt personnel, est, trop souvent, l'art de donner du désagrément à ses semblables. « Cha n'est pas que cha m'amuse, mais cha vexé mon voisin, et ch'est toujours cha ! » est la formule de cette gracieuse tendance.

Gardons-nous de prendre en grippe notre milieu et notre espèce, car où aller pour échapper à notre malaise ? Et ce qui est pis, c'est de se prendre en grippe soi-même, car comment sauter hors de son ombre ? Puisqu'on ne peut changer les choses, le plus simple est de changer la manière dont on les regarde. Bouleverser le monde est incommode et inutile, mieux vaut renouveler son être, et muer son âpreté. Le mécontentement empoisonne la vie ; l'acceptation peut lui rendre sa poésie et une sévère beauté. L'idée religieuse d'épreuve et de mission, de tâche et de devoir, est nécessaire pour vaincre ces irritations morbides du sentiment qui tiennent en échec la raison. Tous les chemins mènent à Rome et à la folie. Il y en a très peu qui mènent au bien, peut-être un seul ; et on ne trouve le commencement de ce chemin qu'en sortant de soi.

25 janvier 1868. — J'ai la bouche dans un état piteux. La langue, la gencive et les dents me font mal à la fois. Depuis que le dentiste y a mis la main, deux molaires qui n'avaient jamais bronché sont devenues sensibles, et le tout semble en capilotade. Menaçante innovation ! Me voilà entré dans le troupeau des *dysodontés*, des malheureux qui sont, par leur mâchoire, à la merci des intempéries et des gens de l'art. J'ignorais cette dépendance et cette tristesse. Cela favorise le dégoût de la vie, en nous remémorant à chaque repos le mot de la Trappe : Frère, il faut mourir ! Frère, tu te démolis, tu redeviens graduellement poussière, et tu penches graduellement vers le tombeau. Cet avertissement morose n'a rien de gai.

Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère. C'est ici qu'il est capital de croire à l'immortalité de son être, et de penser avec l'apôtre que si l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. — Et pour ceux qui en doutent et qui ne l'espèrent pas ? Le reste de leur carrière n'est alors que le démembrement forcé de leur petit empire, le démantèlement successif de leur être par l'inexorable destin. Il est dur d'assister à cette longue mort, dont les étapes sont lugubres et la fin inévitable. On comprend que le stoïcisme

ait maintenu le droit du suicide. — Quelle est ta foi actuelle? Le doute universel, ou du moins assez général de la science, ne t'a-t-il pas envahi à ton tour? Tu as défendu la cause de l'immortalité de l'âme devant les sceptiques, et néanmoins, après les avoir réduits au silence, tu ne sais pas bien si tu n'es pas au fond de leur avis. Tu voudrais te passer d'espérance, et il est possible que tu n'en aies guère plus la force, et qu'il te faille, comme un autre, être soutenu et consolé par une croyance, et par la croyance au pardon et à l'immortalité, c'est-à-dire par la croyance religieuse de forme chrétienne. La raison et la pensée se lassent comme les muscles et comme les nerfs. Il leur faut du sommeil. Et ce sommeil, c'est la rechute dans la tradition enfantine, dans l'espérance commune. Il est si fatigant de se maintenir dans un point de vue exceptionnel qu'on retombe dans le préjugé par pur affaissement, ainsi que l'homme debout finit toujours par se laisser couler sur le sol et par reprendre l'horizontale. Nous ne sommes donc à notre hauteur que par instants. Le milieu nous enchaîne et nous remet au niveau général, dès que notre vigueur diminue et que le feu de l'âge s'amortit en nous. — Et c'est grâce à cette loi que le catholicisme recaptive au lit de mort la majorité des ouailles qui lui avaient échappé pendant leurs

belles années. De là aussi le proverbe : Devenu vieux, le diable se fait ermite.

Que devenir, quand tout nous quitte, santé, joie, affections, fraîcheur des sens, mémoire, capacité de travail ; quand le soleil nous semble se refroidir et la vie se dépouiller de tous ses charmes ? Que devenir, si l'on n'a aucune espérance ? Faut-il s'étourdir ou se pétrifier ? — La réponse est toujours la même : s'attacher au devoir.

Vis pour autrui, sois juste et bon,
Fais ton monument ou ta gerbe,
Et du ciel obtiens le pardon
Avant d'aller dormir sous l'herbe.

N'importe l'avenir, si l'on possède la paix de la conscience, si l'on se sent réconcilié et dans l'ordre. Sois ce que tu dois être, le reste regarde Dieu. C'est à lui à savoir ce qui vaut le mieux, à soigner sa gloire, à faire le bonheur de ce qui dépend de lui, que ce soit par la survivance ou par l'anéantissement. Et même il n'y aurait point de Dieu saint et bon, il n'y aurait que le grand être universel, loi du tout, idéal sans hypostase ni réalité, que le devoir serait encore le mot de l'énigme et l'étoile polaire de l'humanité en marche.

16 février 1868. — J'achève *Mainfroy* d'About (premier des *Mariages de province*). Que d'es-

prit, de verve, d'aplomb et de finesse ! About est un vrai petit-fils de Voltaire, il a le trait, la malice et les ailes, l'aisance cavalière sur un fond de subtile ironie, et une liberté intérieure qui lui permet de se jouer de tout, de se moquer des autres et de lui-même, tout en s'amusant de ses idées et même de ses fictions. C'est bien là la marque authentique, la signature de l'esprit.

Malignité incoercible, élasticité infatigable, moquerie lumineuse, joie dans le décochement perpétuel de flèches sans nombre et qui n'épuisent jamais le carquois, le rire inextinguible d'un petit démon élémentaire, l'intarissable gaieté, l'épigramme rayonnante : il y a de tout cela dans les vrais hommes d'esprit. *Stulti sunt innumera-biles*, disait Érasme, le patron latin de ces fins railleurs. Les sots, les vaniteux, les fats, les niais, les gourmés, les cuistres, les grimauds, les pédants de tout pelage, de tout rang et de toute forme ; tout ce qui pose, perche, piaffe, se rengorge, se grime, se farde, se pavane, s'écoute, s'impose, tout cela c'est le gibier du satirique ; autant de cibles fournies à ses dards, autant de proies offertes à ses coups. Et l'on sait si le monde en est avare. C'est une vraie bénédiction ! Un festin de cocagne est servi à perpétuité à l'esprit sarcastique ; le spectacle de la société

lui fait une noce de Gamache sans fin. Aussi comme il fourrage à cœur joie dans ses domaines ! quels abatis et quelles jonchées tout autour de ce grand chasseur ! La meurtrissure universelle fait sa santé à lui. Ses balles sont enchantées et il est invulnérable. Sa main est infailible comme son regard, et il brave riposte et représailles, parce qu'il est l'éclair et le vide, parce qu'il est sans corps, parce qu'il est fée.

Les hommes d'esprit ne reconnaissent et ne souffrent que l'esprit ; toute autorité les fait rire, toute superstition les amuse, tout le convenu les excite à la contradiction. Ils ne font grâce qu'à la force et ne tolèrent que le parfait naturel. Pourtant dix hommes d'esprit ne valent pas un homme de talent, ni dix hommes de talent un homme de génie. Et dans l'individu le cœur est plus que l'esprit, la raison vaut le cœur et la conscience l'emporte sur la raison. Si donc l'homme d'esprit n'est pas *moquable*, il peut du moins n'être ni aimé, ni considéré, ni estimé. Il peut se faire craindre, il est vrai, et faire respecter son indépendance ; mais cet avantage négatif, résultat d'une supériorité négative, ne donne pas le bonheur. L'esprit ne suffit donc à rendre heureux ni celui qui le possède ni ses alentours.

L'esprit sert bien à tout, mais ne remplace rien.
Soyez donc gens d'esprit, mais surtout gens de bien.

8 mars 1868. — Madame *** me retient à prendre le thé avec trois jeunes personnes de ses amies, trois sœurs, je crois. Les deux cadettes sont extrêmement jolies : la brune autant que la blonde. Placé entre ces deux charmantes filles, je me suis caressé les yeux à ces frais visages, où riait la jeunesse en fleur. Que cette électrisation esthétique est bienfaisante pour l'homme de lettres ! elle le restaure positivement, par une sorte de courant d'induction. Sensitif, impressionnable, absorbant comme je le suis, le voisinage de la santé, de la beauté, de l'esprit, de la vertu, exerce une puissante influence sur tout mon être, et réciproquement je m'affecte et m'infecte aussi aisément en présence des vies troublées et des âmes malades. — Miss C*** H*** disait à quelqu'un de moi que je devais être « superlativement féminin » dans mes perceptions. Cette sensibilité sympathique en est la cause. Pour peu que je l'eusse voulu, j'aurais eu la clairvoyance magique d'une somnambule, et pu répéter sur moi une quantité de phénomènes étranges. Je le sais, mais je m'en suis gardé, soit par insouciance, soit par raison. Quand je pense aux intuitions de toute sorte et de sorte opposée que j'ai eues depuis mon adolescence, il me semble que j'ai vécu bien des douzaines et presque des centaines de vies. Toute individua-

lité caractérisée se moule idéalement en moi ou plutôt me forme momentanément à son image, et je n'ai qu'à me regarder vivre à ce moment pour comprendre cette nouvelle manière d'être de la nature humaine. C'est ainsi que j'ai été mère, enfant, jeune fille, mathématicien, musicien, érudit, moine, etc. Dans ces états de sympathie universelle, j'ai même été animal et plante, tel animal donné, tel arbre présent. Cette faculté de métamorphose ascendante et descendante, de *déplication* et de *réimplication*, a stupéfié parfois mes amis, même les plus subtils (Edm. Scherer). Elle tient sans doute à mon extrême facilité d'objectivation impersonnelle, qui produit à son tour ma peine à m'individualiser pour mon compte, à n'être qu'un homme particulier, ayant son numéro et son étiquette. Rentrer dans ma peau m'a toujours paru curieux, chose arbitraire et de convention. Je me suis apparu comme boîte à phénomènes, comme lieu de vision et de perception, comme personne impersonnelle, comme sujet sans individualité déterminée, comme déterminabilité et formabilité pures, et par conséquent ne me résignant qu'avec effort à jouer le rôle tout arbitraire d'un particulier inscrit dans l'état civil d'une certaine ville, d'un certain pays. C'est dans l'action que je me sens entreposé; mon vrai milieu c'est la contemplation. Toute

ambition, recherche et poursuite m'est une corvée, un amoindrissement, une concession faite à l'usage, par débonnairété. Je ne respire à l'aise qu'en déposant ce rôle d'emprunt et en rentrant dans l'aptitude aux métamorphoses. La virtualité pure, l'équilibre parfait est mon refuge de prédilection. Là je me sens libre, désintéressé, souverain. Est-ce un appel, est-ce une tentation?

C'est l'oscillation entre les deux génies, grec et romain, oriental et occidental, antique et chrétien. C'est la lutte entre deux idéaux, celui de la liberté et celui de la sainteté. La liberté nous divinise, la sainteté nous prosterne. L'action nous limite, la contemplation nous dilate. La volonté nous localise, la pensée nous universalise. Mon âme balance entre deux, quatre, six conceptions générales et antinomiques, parce qu'elle obéit à tous les grands instincts de la nature humaine, et qu'elle aspire à l'absolu, irréalisable autrement que par la succession des contraires. Il m'a fallu du temps pour me comprendre, et parfois il m'arrive de recommencer l'étude de ce problème résolu, tant il nous est difficile de maintenir en nous un point immobile. J'aime tout, et je ne déteste qu'une chose, savoir l'emprisonnement irrémédiable de mon être dans une forme arbitraire, même choisie par moi. La liberté intérieure serait donc la plus tenace de mes passions

et peut-être ma seule passion. Cette passion est-elle permise? Je l'ai cru avec intermittence, et je n'en suis pas parfaitement sûr.

17 mars 1868. — La femme veut être aimée sans raison, sans pourquoi; non parce qu'elle est jolie, ou bonne, ou bien élevée, ou gracieuse, ou spirituelle, mais parce qu'elle est. Toute analyse lui paraît un amoindrissement et une subordination de sa personnalité à quelque chose qui la domine et la mesure. Elle s'y refuse donc, et son instinct est juste. Dès qu'on peut dire un *parce que*, on n'est plus sous le prestige, on apprécie, on pèse, on est libre au moins en principe. Or l'amour doit rester une diablerie, une fascination, un ensorcellement, pour que l'empire de la femme subsiste. Mystère disparu, puissance évanouie. Il faut que l'amour paraisse indivisible, irrésoluble, supérieur à toute analyse, pour conserver cette apparence d'infini, de surnaturel, de miraculeux, qui en fait la beauté. La majorité des êtres méprisent ce qu'ils comprennent et ne s'inclinent que devant l'inexplicable. Le triomphe féminin est de prendre en flagrant délit d'obscurité l'intelligence virile qui prétend à la lumière. Et quand les femmes inspirent l'amour, elles ont précisément la joie orgueilleuse de ce triomphe. — J'avoue que cette

vanité est fondée. Toutefois l'amour profond me paraît une lumière et un calme, une religion et une révélation, qui méprise à son tour ces victoires inférieures de la vanité. — Les grandes âmes ne veulent rien que de grand. Tous les artifices paraissent honteusement puérils à qui flotte dans l'infini.

19 mars 1868 (neuf heures du matin). — Bise et froidure; néanmoins la tête reste molle, et j'éprouve comme des tiraillements cérébraux. Je ne suis pas en fonds de vigueur; la cause? je ne la devine pas, à moins d'une déperdition inaperçue, d'une *fuite* nerveuse qui ne m'a pas fait signe au passage. C'est singulier et désagréable.

Faire attendre un tout petit service, est plus maladroit qu'en refuser poliment un gros; car pour le refus, il peut y avoir des raisons sérieuses; pour le retard, il semble n'y avoir que peu de bonne volonté. L'empressement est d'autant plus de mise dans les bagatelles, qu'il dispense de concessions dans les choses importantes. C'est ce qu'une femme surtout ne devrait jamais oublier. Mais la négligence fait faire mille sottises, qu'elle ne laisse pas plus réparer qu'elle n'a su les prévenir. Soyons attentifs avec les autres, et maintenons en éveil notre présence d'esprit.

C'est un soin fastidieux mais nécessaire. — Ce qu'on nomme les petites choses, c'est la cause des grandes, car c'en est le commencement, l'ovule, l'embryon; et le point de départ des existences décide ordinairement de tout leur avenir. Un point noir est le début d'une gangrène, d'un ouragan, d'une révolution, un point sans plus. D'une mésintelligence imperceptible peut sortir finalement une haine et un divorce. Quelle est cette impératrice carlovingienne qui perdit le trône pour une dispute dont un raccourcissement de chevelure était l'origine? Une avalanche énorme commence par le détachement d'un atome; l'embrasement d'une ville, par la chute d'une allumette. Presque tout provient de presque rien, semble-t-il. Les cent premiers francs d'une fortune coûtent plus à gagner que parfois des millions plus tard. Mahomet a eu plus de peine à créer les six premiers croyants dans sa religion que ses successeurs à conquérir six royaumes. Seule la première cristallisation est affaire de génie; l'agrégation ultérieure est affaire de masse, d'attraction, de vitesse acquise, d'accélération mécanique. L'histoire, comme la nature, nous montre l'application de la loi d'inertie et d'agglomération, qui se formule facétieusement ainsi : Rien ne réussit comme le succès. Trouvez le joint, frappez juste, commencez

bien : tout est là. Ou plus simplement : ayez de la chance, car le hasard joue un rôle immense dans les affaires humaines. Ceux qui ont le plus réussi en ce monde, l'avouent; le calcul n'est pas inutile, mais le hasard se moque effrontément du calcul (Napoléon, Bismarck, Machiavel), et le résultat d'une combinaison n'est nullement proportionnel à son mérite. Du point de vue supranaturel on dit : ce hasard prétendu, c'est la part de la Providence; l'homme s'agite, mais Dieu le mène (Fénelon). Le malheur, c'est que l'intervention présumée fait échouer le zèle, la vertu, le dévouement, et réussir le crime, la bêtise, l'égoïsme, aussi souvent et même plus souvent que le contraire. Rude épreuve pour la foi, qui s'en tire avec ce mot : Mystère! c'est-à-dire qui reconnaît après coup que son explication n'explique pas, et n'est conséquemment qu'un verbiage honnête, une logomachie pieuse. — C'est dans les origines qu'est le principal secret du destin. Ce qui n'empêche pas la suite soubresautée des événements de nous réserver aussi des surprises. Ainsi à première vue, l'histoire n'est que désordre et hasard; à seconde vue, elle paraît logique et nécessaire; à troisième vue, elle paraît un mélange de nécessité et de liberté; au quatrième examen, on ne sait plus ce qu'il en faut penser, car, si la force est l'origine du droit

et le hasard l'origine de la force, nous revenons à la première explication, mais avec la gaieté de moins.

Démocrite aurait-il raison? Le fond de tout serait-il le hasard, toutes les lois n'étant que des imaginations de notre raison, laquelle, née d'un hasard, a cette propriété de se faire illusion sur elle-même et de proclamer des lois qu'elle croit réelles et objectives, à peu près comme un homme qui rêve un repas croit manger tandis qu'il n'y a en vérité ni table, ni aliments, ni convive, ni nutrition? Tout se passe comme s'il y avait de l'ordre, de la raison, de la logique dans le monde, tandis que tout est fortuit, accidentel, apparent. L'univers n'est que le kaléidoscope qui tourne dans l'esprit de l'être dit pensant, lequel est lui-même une curiosité sans cause, un hasard qui a conscience de tout le grand hasard et qui s'en amuse pendant que le phénomène de sa vision dure encore. La science est une folie lucide, qui se rend compte de ces hallucinations forcées. Le philosophe rit, parce qu'il n'est dupe de rien et que l'illusion des autres persiste. Il est pareil au malin spectateur d'un bal qui aurait adroitement enlevé aux violons toutes leurs cordes et qui verrait néanmoins se démener musiciens et danseurs, comme s'il y avait musique. L'expérience le réjouirait en démontrant que l'univer-

selle danse de Saint-Guy est pourtant une aberration du sens intérieur, et qu'un sage a raison contre l'universelle crédulité. Ne suffit-il pas déjà de se boucher les oreilles dans une salle de danse, pour se croire dans une maison de fous?

Pour celui qui a détruit en lui-même l'idée religieuse, l'ensemble des cultes sur la terre doit produire un effet tout semblable. Mais il est dangereux de se mettre hors la loi du genre humain et d'avoir raison contre tout le monde.

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Nous crions tous : A bas les fous !

Rarement les rieurs se dévouent. Pourquoi le feraient-ils ? Le dévouement est sérieux et c'est sortir de son rôle que de cesser de rire. Pour se dévouer, il faut aimer ; pour aimer, il faut croire à la réalité de ce qu'on aime ; il faut savoir souffrir, s'oublier, se donner, en un mot devenir sérieux. Le rire éternel c'est l'isolement absolu, c'est la proclamation de l'égoïsme parfait. Pour faire du bien aux hommes, il faut les plaindre et non les mépriser ; et dire d'eux, non pas : les imbéciles ! mais : les malheureux ! Les dériseurs sont impatientants, parce que l'esprit tue en eux le cœur, et qu'ils se désintéressent de l'humanité. Le sceptique pessimiste et nihiliste paraît moins

glacial que l'athée goguenard. Or, que dit le sombre Ahasvérus ?

Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge !

Mieux vaut se perdre que de se sauver tout seul et c'est faire tort à son espèce que de vouloir avoir raison sans faire partager sa raison. C'est d'ailleurs une illusion que d'imaginer la possibilité d'un tel privilège, quand tout prouve la solidarité complète des individus et quand aucun ne peut penser que par la pensée générale, affinée par des siècles de culture et d'expérience. L'individualisme absolu est une niaiserie. On peut être isolé dans son milieu particulier et temporaire, mais chacune de nos pensées et chacun de nos sentiments trouve, a trouvé et trouvera son écho dans l'humanité. L'écho est immense, retentissant pour certains hommes représentatifs que de grandes fractions de l'humanité adoptent comme guides, révélateurs, réformateurs ; mais il n'est nul pour personne. Toute manifestation sincère de l'âme, tout témoignage rendu à une conviction personnelle sert à quelqu'un et à quelque chose, lors même qu'on ne le sait pas, et qu'une main se pose sur votre bouche ou qu'un nœud coulant vous prend à la gorge. Une parole

dite à quelqu'un conserve un effet indestructible, comme un mouvement quelconque se métamorphose sans s'anéantir. — Voilà donc une raison pour ne pas rire, pour ne pas se taire, pour s'affirmer et pour agir; c'est que nous sommes tous membres les uns des autres, et qu'aucun effet n'est totalement perdu.

Conclusion : il faut avoir foi en la vérité, et se faire un devoir de montrer cette foi par l'action. Il faut chercher le vrai et le répandre. Il faut aimer les hommes et les servir, sans espoir de gratitude. — Au lieu d'ἐπέχου καὶ ἀπέχου, il convient de dire : ouvre-toi et donne-toi.

Mornex sous Salève, 8 avril 1868 (cinq heures du soir). — Donné ce matin une leçon sur l'École stoïcienne, avec un vrai dégoût pour la majorité de mon auditoire. Pris congé de mon petit monde ordinaire, fait les arrangements et préparatifs nécessaires, quitté la ville par un grand coup de vent qui soulevait toutes les poussières de la banlieue, et deux heures plus tard me voici installé à l'hôtel Bellevue, dans ma chambre de l'année dernière. Le temps s'est mis à l'orage. Sous le ciel voilé de lourdes nuées, le vent du sud souffle par rafales et remplit de brume grisâtre la vaste étendue. L'hémicycle lointain des montagnes qui se déroule devant ma fenêtre ne

s'aperçoit plus que vaguement à travers l'atmosphère vaporeuse. Le paysage est terne, presque menaçant; et néanmoins, j'éprouve déjà un certain bien-être et je me félicite d'avoir quitté la ville. Respiration plus libre, tête plus légère; j'écris près de ma fenêtre ouverte, et je sens que l'accommodation se fait déjà. Le sentiment de l'étrangeté, ou plutôt de l'*étrangèreté*, qui donne toujours un certain malaise, disparaît depuis que j'ai ouvert mon journal intime, et fait place au sentiment du chez soi.

Je compte rester ma semaine ici, et j'ai fait mes dispositions en conséquence. Comme toujours, au dernier moment, les obstacles se sont quasi coalisés et il semblait vraiment que mes connaissances s'étaient échelonnées sur mon chemin pour m'arrêter et me faire manquer l'heure. Tenir ferme son programme, même en petit, est difficile et méritoire... Brr! un éclair! Tonnerre, hurlement de la bourrasque, immenses ondées spasmodiques, déchirure du voile des nuées dans la direction du Mont-Blanc, qui apparaît dans une sorte de gloire blafarde. Ma maison comme une tour déchire l'air, et de ma chambre située au sommet, comme un observatoire, j'ai les sensations d'un gabier perché dans les agrès d'un navire!... Trois coups de tonnerre, du Môle aux Voirons, tout se noie dans la vapeur tourbillon-

nante; mes volets grincent et le vent qui s'engouffre dans ma chambre m'oblige à tout fermer... Lumière renaissante, mais étrange comme la lueur d'une éclipse qui finit. Les arbres, affolés, se plient et se renversent en tout sens... Je rouvre. Le paysage a beaucoup gagné par le coloris. Il est fait de vert tendre, de brun profond et d'un gris très doux. Les terres et les roches mouillées donnent des tons chauds, qui caressent l'œil... Nouveau spasme météorologique : coups de vent furieux, vagues frissonnantes de la pluie dans un espace cube de seize lieues, trombe livide entraînée avec la vitesse de la flèche. Voir presque du haut en bas ce spectacle singulier, être dans ce phénomène grandiose sans en être atteint, est un vif plaisir. Douceur éthérée de la contemplation. C'est ainsi que le sage regarde la vie et que le grand poète domine les passions de ses personnages... Instant de répit. Puis nouvelles fureurs. Les colères de la nature comme celles des hommes sont intermittentes. Leurs accès se suivent mais se rythment. Profitons de la lanterne magique offerte à ma curiosité. Depuis des mois je n'avais pas eu de communication avec la nature. L'occasion est bonne pour rentrer dans sa familiarité.

9 avril 1868.— Passé trois heures avec le gros

volume de Lotze (*Geschichte der Aesthetik in Deutschland*¹). L'attrait initial a été décroissant et a fini par l'ennui. Pourquoi ? parce que le bruit du moulin endort et que ces pages sans alinéas, ces chapitres interminables et ce ronron dialectique incessant me font l'effet d'un moulin à paroles. Je finis par bâiller comme un simple mortel devant ces épaisses et lourdes compositions de l'Allemagne. L'érudition et même la pensée ne sont pas tout. Un peu d'esprit, de trait, de vivacité, d'imagination, de grâce, ne gâterait rien. Vous reste-t-il dans la mémoire une image, une formule, un fait frappant ou neuf, quand on pose ces livres pédantesques ? Non, il vous reste de la fatigue et du brouillard. L'affreux mot : « Mangeurs de saucisses, idéalistes » (Taine), vous revient comme une vengeance. O la clarté, la netteté, la brièveté ! Diderot, Voltaire et même Galiani ! Un petit article de Sainte-Beuve, de Scherer, de Renan, de Victor Cherbuliez fait plus jouir, rêver et réfléchir que mille de ces pages allemandes bourrées jusqu'à la marge et où l'on voit le travail moins son résultat. Les Allemands entassent les fagots du bûcher, les Français apportent des étincelles. Épargnez-moi les élucubrations ; servez-moi des faits ou des

1. Hermann Lotze (1817-1881), auteur d'un grand nombre d'ouvrages philosophiques.

idées. Gardez votre marc, vos cuves et votre moût; je désire du vin fait, qui pétille dans le verre et stimule mes esprits au lieu de les appesantir.

Mornex, 11 avril 1868. — Un gros nuage vient encore de secouer de la neige sur nous. Les flocons tombaient en plein soleil. Lutte de l'hiver et de l'été. J'y assiste fenêtrée ouverte, mais roulé dans mon châle. Les rumeurs de vie, abois lointains, coups de marteau confus, voix de femmes à la fontaine, chants d'oiseaux dans les vergers inférieurs se fondent en harmonie vague. Des fumées s'élèvent des nuages à distance, mais il n'y a pas de traces de vapeurs; les glèbes ne sont point assez amollies ni le soleil assez chaud. Le printemps prélude à ses bienveillances, mais il est encore sévère. Il s'était trop avancé la semaine dernière, et reprend une attitude moins affable. Le tapis vert de la plaine se tigre et se damasse d'ombres passagères et remuantes qu'y promènent les nues. On est assiégé de sensations.

Mornex, 12 avril 1868. (Jour de Pâques, huit heures du matin). — Impression solennelle et religieuse. Sonnerie de toute la vallée. Les champs même ont l'air d'exhaler un cantique. — Il faut

à l'humanité un culte; le culte chrétien n'est-il pas, à tout prendre, le meilleur parmi ceux qui ont existé en grand? La religion du péché, du repentir et de la réconciliation, la religion de la renaissance et de la vie éternelle n'est pas une religion dont on doive rougir. Malgré toutes les aberrations du fanatisme étroit, toutes les superstitions du formalisme bête, toutes les laideurs additionnelles de l'hypocrisie, toutes les puérités fantastiques de la théologie, l'Évangile a consolé la terre et modifié le monde. L'humanité chrétienne n'est pas beaucoup meilleure que l'humanité païenne, mais elle serait bien pire sans une religion et sans sa religion. Toute religion propose un idéal et un modèle; or l'idéal chrétien est sublime et le modèle est d'une beauté divine. On peut détester toutes les églises et s'incliner devant Jésus. On peut mettre en suspicion les clergés et à l'interdit les cathéchismes, et aimer le Saint et le Juste qui est venu sauver et non maudire. Jésus servira toujours à la critique du christianisme, et quand le christianisme sera mort, la religion de Jésus pourra survivre. Après le Jésus-Dieu reparaitra la foi au Dieu de Jésus.

(Cinq heures du soir.) — Grande promenade à deux par Cézargues, Eseri et le bois d'Yves; retour par le pont du Loup. Temps aigre et gri-

sâtre..... Une grosse joie populaire, blousée de bleu, avec fifre et tambour, vient de faire escale une heure durant sous ma fenêtre. Cette troupe exclusivement mâle a chanté une multitude de choses, chants bachiques, refrains, romances, tous avec lourdeur et laideur. La Muse n'a pas touché la race de nos pays, et quand cette race est en gaieté elle n'en a pas plus de grâce. On dirait des ours en goguette. Sa poésie relative est d'une triste vulgarité, d'une affreuse platitude. Nous sommes pourtant, grâce à l'art, au-dessus de l'ignoble, mais nous en restons à la trivialité. Pourquoi? D'abord parce qu'en dépit de l'affectation de notre démocratisme, les classes courbées vers la glèbe du travail sont esthétiquement inférieures aux autres; ensuite parce que la poésie rustique, paysanesque est morte, et qu'en prenant part à la musique et à la poésie des classes cultivées, le paysan n'en donne plus que la caricature et non la copie. La démocratie, en n'admettant plus qu'une série entre les hommes, a donc fait tort à tout ce qui n'est pas de premier choix. Comme on ne peut plus sans outrage juger les hommes dans leur ordre, on ne les compare qu'aux sommités et ils paraissent plus médiocres, plus laids, plus avortés qu'auparavant. Si l'égalitarisme élève virtuellement la moyenne, il dégrade réellement les dix-neuf vingtièmes des

individus au-dessous de leur situation antérieure. Progrès juridique, recul esthétique. Aussi les artistes voient-ils se multiplier leur bête noire : le bourgeois, le philistin, le singe de l'homme de goût, l'ignare présomptueux, le cuistre qui fait l'entendu, l'imbécile qui s'estime l'égal de l'intelligent.

« La vulgarité prévaudra, » comme le disait de Candolle des graminées. L'ère égalitaire est le triomphe des médiocrités. C'est fâcheux, mais c'est inévitable et c'est une revanche du passé. L'humanité, après s'être organisée sur la base des dissemblances individuelles, s'organise maintenant sur la base des ressemblances; et ce principe exclusif est aussi vrai que l'autre. L'art y perdra, mais la justice y gagnera. Le nivellement universel n'est-il pas la loi de la nature, et quand tout est de niveau tout n'est-il pas fini? Le monde tend donc de toute sa force à la destruction de ce qu'il a enfanté. La vie est la poursuite aveugle de sa propre négation; comme il a été dit du méchant seul, elle aussi fait une œuvre qui la trompe, elle travaille à ce qu'elle déteste, elle file son suaire et empile les pierres de son tombeau. Il est bien naturel que Dieu nous pardonne, car « nous ne savons pas ce que nous faisons. »

De même que la somme de la force est toujours

identique dans l'univers matériel et en présente non une diminution ou une augmentation, mais des métamorphoses, il n'est pas impossible que la somme du bien soit en réalité toujours la même et que par conséquent tout progrès sur un point se compense en sens inverse sur un autre point. Dans ce cas, il ne faudrait jamais dire qu'un temps et un peuple l'emportent du tout au tout sur un autre temps et un autre peuple, mais en quoi particulièrement il y a supériorité. — La grosse différence, d'homme à homme, serait alors dans l'art de soutirer de soi-même le plus de force mentale disponible pour la vie supérieure, autrement dit de transformer sa vitalité en spiritualité et sa puissance latente en énergie utile. Cette même différence existerait de peuple à peuple. L'extraction du maximum d'humanité d'un même fond d'animalité formerait l'objet de la concurrence simultanée ou successive dans l'histoire. L'orthobiotique, l'éducation, la morale et la politique ne seraient que des variantes du même art : l'art de vivre. Et cet art, application de la chimie et de la distillerie cosmétique aux choses de l'âme, n'est que l'art de dégager la pure forme et la plus subtile essence de notre être individuel.

26 avril 1868 (dimanche à midi). — Triste

matinée. Mauvaise nuit; faiblesse. Reçu de Berlin une lettre peu gaie. Perdu mon temps à des balivernes... Langueur, mécontentement, même un certain ennui, du vide, de l'abattement. — Perspectives mélancoliques de tous les côtés. Senti fuir le sable dans la clepsydre de ma vie et s'écouler mes forces sans résultat ni utilité. Dégout de moi-même.

(*Dix heures du soir.*) — Visites... Veillé seul. Il pleut depuis plusieurs heures. Les choses m'ont donné une série de leçons de sagesse. J'ai vu les buissons épineux se couvrir de fleurs et toute la vallée renaître sous le souffle du printemps. J'ai assisté aux fautes de conduite des vieillards qui ne veulent pas vieillir et qui se révoltent dans leur cœur contre la loi naturelle. J'ai vu à l'œuvre les mariages frivoles et les prédications babilardes. J'ai vu des tristesses vaines et des isolements à plaindre. J'ai entendu des conversations badines sur la folie et les chansonnettes folâtres des oiseaux. Et tout cela m'a dit la même chose : Remets-toi en harmonie avec la loi universelle, accepte la volonté de Dieu, use religieusement de ta vie, travaille pendant qu'il fait jour, sois sérieux et joyeux à la fois. Sache répéter avec l'apôtre : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. »

17 mai 1868 (onze heures du matin). — Pourquoi mon pauvre cœur éprouve-t-il une sorte de frémissement? pourquoi les larmes montent-elles à mes yeux? qu'est-ce qui m'émeut et m'opprime de la sorte? Ah! je le sais bien et je le sens bien; mais je ne puis ni le dire ni l'écrire. — Il me semble aussi que mes destinées se décident, et cette décision est une crise, une angoisse, une mort intérieure..... Est-ce bien possible? J'ai pleuré, largement pleuré. J'en ai la vue et l'âme troublées. Que faire, mon Dieu? Incertitude, confusion, chaos. Je n'ose regarder la vie en face; je ne sais plus où est le devoir, ce que prescrit la sagesse, ce que conseille la raison. Lest et boussole, ancre et voile, tout semble me manquer à la fois. Agitation, perplexité, obscurité, combats. Attendrissement, étouffement. Je veux et je ne veux pas. Les témérités folles me tentent et m'effraient. Bourrasque, tournoiement, typhon.

Que je trouve heureux les pinsons et les enfants que j'entends chanter par ma fenêtre ouverte! Ils n'ont pas à prononcer sur leur sort, à prendre ces résolutions fatales et irrévocables qui engagent irrémédiablement l'avenir et qu'on peut déplorer jusqu'au tombeau et par delà. Ils ne risquent d'affliger mortellement personne. Ils sont d'accord avec eux-mêmes.

Tu es faible de cœur comme une femme; il te

faut des imprudences pour conserver ton estime, et cependant tu as peur de toute exaltation, parce que tu crains en toi les réactions anti-héroïques. Tu as des élans et pas de confiance dans tes élans. Tu ne peux supporter l'idée de faire souffrir ce qui t'aime, ni la pensée d'une humiliation, ni la perspective d'un regret, d'un remords ou d'un repentir. Tu n'as pas le courage de vouloir, parce que ta conscience, ta raison et ton cœur ne veulent céder ni l'un ni l'autre, et que tu répugnes à toute détermination arbitraire. L'homme partagé attire la foudre et les malheurs, et comme il le pressent, il se détourne des aventures et n'aime pas à quitter le port.

(*Trois heures après-midi*). — Eblouissement de la vue. Accès de tendresse. Horreur du désert. Tout me paraît vain, vide, inutile, excepté l'amour. Et d'autre part, l'amour sans la paix de la conscience, n'est qu'un étourdissement ou un rongement d'esprit. Il faut se sentir dans l'ordre, dans la règle, dans le devoir pour pouvoir mourir et même pour pouvoir vivre. Malheureux, tu n'as plus d'énergie, de volonté, d'héroïsme. Tu ne cherches que ce qui caresse tes instincts trop féminins de sympathie et d'affection. La malaria de l'indifférence a stérilisé ton intelligence et ta part de talent. Et à cela, pas de remède, car tu chéris

ton mal, et tu ne crois pas à la guérison. Toutes les ambitions viriles sont éteintes chez toi. Le goût de la lutte, l'illusion des succès, la passion de la victoire, le besoin de pouvoir et d'influence, la soif de la richesse, le désir de la réputation, la curiosité de l'esprit ne sont plus des réactifs capables de mordre sur ton indolence. La paix intérieure est ton seul vœu. Donner du bonheur autour de toi et réduire le plus possible ton existence, telle est l'unique aspiration de ton instinct. Il n'y a plus en toi l'étoffe que d'un pauvre petit père de famille; et encore la vie conjugale et paternelle te paraît-elle trop compliquée et trop difficile pour ton âge et tes aptitudes. Pour n'encourir aucune destitution et aucune humiliation, tu voudrais renoncer à tout d'avance et de bonne grâce. Incrédulité, timidité, paresse, découragement. — C'est mal. Il faut faire plaisir à ceux qui nous aiment, qui nous estiment, qui ont foi en nous. Cette raison suffit et ce stimulant n'a pas perdu son efficace.

21 mai 1868. — Après souper, pèlerinage à la Prairie. Violent orage. Énormes ondées, effroyables éclairs, furieux tonnerres... Pourquoi l'amour, me demandais-je, fait-il toujours penser à la mort? c'est qu'il est lui-même une mort, la mort à nous-mêmes, l'anéantissement

du sombre despote dont parle le poète persan, l'extinction de l'égoïsme, de la vie personnelle et solitaire. Et cette mort est une nouvelle vie; mais cette vie est bien une mort. — Pourquoi la femme, être nerveux, débile, timide, ne craint-elle plus aucun danger quand elle est avec ce qu'elle aime? C'est que mourir sur le cœur aimé est son rêve secret. Le paradis pour elle est d'être *ensemble*; que ce soit dans la souffrance, la joie, les délices, le trépas, ceci est chose secondaire. N'être plus deux, ne faire qu'un, à tout prix, partout, toujours : voilà son aspiration, son vœu, son cri, son instinct. La femme n'a qu'une religion, l'amour; l'amour n'a qu'un souci, l'identification extatique, la combustion des êtres isolés et leur union dans une même flamme. Et il y a des gens pour railler et nier le mysticisme, quand la moitié de notre espèce n'a pas d'autre culte, pas d'autre foi, pas d'autre idéal, quand l'état suprême entrevu par la tendresse, par la haute piété et par la grande poésie est un témoignage de cette réalité morale! La mysticité, qui indispose la raison, est la patrie naturelle de l'âme. Sa méthode plus sommaire aboutit au même résultat que la spéculation; elle ramène à l'Unité, à l'Absolu. Elle brise les barrières temporaires et fictives de l'individualité. Elle fait éclater dans le sein du fini le

sentiment débordant de l'infini. Elle est une émancipation, une métamorphose, une transfiguration de notre pauvre petit Moi.

26 août 1868 (sept heures et demie du matin.) — Beau temps clair et frais. Le réveil est décidément plus favorable à la raison qu'au sentiment, au travail qu'à la rêverie, et par conséquent à l'indépendance personnelle qu'à l'assujettissement volontaire. La lucidité n'est pas aussi propice à la tendresse que le trouble. Quand on voit à travers son émotion, on ne voit peut-être pas tout à fait juste...

(Neuf heures du matin.) — Littré me conduit au *Roman de la Rose*, et la longue polissonnerie allégorique du dernier chant me fait mal. — Ainsi l'imagination est toujours plus vulnérable que les sens, et le rêve plus dangereux que la réalité. C'est pourquoi les séminaristes sont exposés à la satyriasis et les cloîtres à la nymphomanie. Les poètes érotiques font plus de désastres que les filles légères. C'est le mystère qui est l'irritant; c'est l'inconnu qui est le poison. Le mariage est le tombeau de l'amour physique, et c'est un grand bien. Il désobsède des illusions charnelles, et dégage la liberté de l'esprit. Le stimulus générateur est une impulsion puissante

mais troublante; c'est comme un nuage chargé d'électricité, un orage capable de féconder. Mais au-dessus du nuage il y a le ciel bleu, l'espace libre, l'éther; au-dessus du désir, il y a la pensée; au-dessus des illusions, il y a la vérité; au-dessus de la passion et de ses orages, il y a la sérénité spirituelle. — Est-ce qu'après toutes ces tempêtes du cœur et ces agitations de la vie organique qui m'ont tellement particularisé, localisé, emprisonné dans l'existence individuelle, je pourrai enfin remonter dans mon ancien empyrée, dans la région de la pure intelligence, dans la vie désintéressée et impersonnelle, dans l'indifférence olympienne pour les misères de la subjectivité, dans l'état d'âme purement scientifique et contemplatif? Est-ce que je pourrai enfin oublier tous les besoins qui me rattachent à la terre et à l'humanité? Est-ce que je pourrai devenir un pur esprit? — Hélas! je ne puis le croire même un seul instant. Je vois devant moi les infirmités prochaines, je sens que je ne puis me passer d'affection, je sais que je n'ai pas d'ambition et que mes facultés sont en baisse. Je me rappelle que j'ai quarante-six ans, que mes dents et mes cheveux me quittent, que ma vue et ma mémoire sont affaiblies, et que tout le cortège de mes juvéniles espérances s'est envolé. Donc, je ne puis m'abuser sur le sort

qui m'attend : l'isolement croissant, la mortification intérieure, les longs regrets, l'inconsolable et inavouable tristesse, une vieillesse lugubre, une lente agonie, une mort au désert.

Ce qu'on rêva toute sa vie
Rarement on peut l'accomplir...
Lutte inutile, il faut mourir.

Impasse formidable ! Ce qui m'est encore possible me trouve dégoûté, et tout ce que j'aurais désiré m'échappe et m'échappera toujours. La fin de tout élan c'est éternellement la fatigue et la déception. Découragement, abattement, affaïssement, apathie, spleen : c'est la série qu'il faut sans trêve recommencer quand on roule encore le rocher de Sisyphe. Ne semble-t-il pas plus court et plus simple de plonger la tête la première dans le gouffre ?

Mourir, dormir... peut-être rêver, dit Hamlet. Le suicide ne résout rien si l'âme est immortelle. Non, il n'y a jamais qu'une solution : rentrer dans l'ordre, accepter, se soumettre, se résigner et faire encore ce qu'on peut pendant qu'il fait jour. Ce qu'il faut sacrifier, c'est sa volonté propre, ses aspirations, son rêve. Renonce au bonheur une fois pour toutes, à la bonne heure. L'immolation de son moi, la mort à soi-même, tel est le seul suicide utile et permis. Dans ton désinté-

ressement actuel il y a du dépit secret, de l'orgueil froissé, une abdication par contrariété, un peu de rancune, bref de l'égoïsme, puisqu'il y a la recherche prématurée du repos. Le désintéressement n'est absolu que dans la parfaite humilité qui broie le moi au profit de Dieu,

De quelque grand labeur, de quelque saint amour.

Tu n'as plus de force, tu ne veux rien ; ce n'est pas cela, il faut vouloir ce que Dieu veut, il faut aller du détachement au sacrifice, et du sacrifice au dévouement. L'abnégation qui ne devient point active est comme la foi sans les œuvres ; elle est de mauvaise qualité.

La coupe que tu voudrais voir passer loin de toi, c'est la responsabilité, c'est le supplice de la vie ; c'est la honte d'exister et de souffrir en être vulgaire qui a manqué sa vocation ; c'est l'humiliation amère et grandissante de décroître, de vieillir en te désapprouvant toi-même, en affligeant tes amis et en te rongéant le foie. Ruminer sans fin l'irréparable, ou s'abrutir dans l'étourdissement te paraissent deux sortes d'enfer. Comme le néant serait plus doux que cet holocauste du moi ! — « Veux-tu être guéri ? » était le texte du discours de dimanche.

« Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je donnerai du repos à vos âmes »...

« Et si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur. »...

(*Trois heures et demie du soir.*) — Repris le *Penseroso*¹, dont j'ai violé tant de maximes et oublié tant de leçons. Mais ce volume est bien le fils de mon âme et sa muse est bien la vie intérieure. Lorsque je veux renouer la tradition avec moi-même, il m'est bon de relire ce recueil gnomique auquel on a si peu rendu justice et que je citerais volontiers s'il était d'un autre (mais, sauf Émile de Girardin, qui donc est une autorité pour soi-même?) Il m'est agréable de pouvoir toujours en signer toutes les pensées et de m'y sentir dans cette vérité relative qui s'appelle la conformité avec soi-même, l'accord de l'apparence avec la réalité, l'harmonie de la parole avec le sentiment, en d'autres termes la sincérité, l'ingénuité, l'intimité. C'est de l'expérience personnelle dans toute la rigueur du terme.

... Un besoin se réveille en moi, celui de rentrer dans mon talent, dans mon meilleur moi, dans mon être véritable, dans la poésie de mon passé. J'ai l'impression de m'être égaré dans la sentimentalité énervante et contrefait dans ma carrière officielle. Ma vraie nature a été contra-

1. *Il Penseroso*, poésies-maximes, par H.-F. Amiel, Genève, 1858.

riée, déviée, atrophiée, par des circonstances et dans un milieu défavorables. J'ai laissé perdre le résultat de mes vastes travaux, de mes patientes méditations, de mes études variées. C'est la forme de suicide que j'ai adoptée par une sorte de stoïcisme découragé. Vivre pour autrui, me dépendre pour une patrie et pour une société sympathiques, c'était mon espérance vague en revenant à Genève. Mais bientôt j'ai senti mon cœur se serrer et toute espérance s'évanouir; j'ai reconnu que j'étais mal marié par la vie, et qu'en épousant Genève, j'avais épousé la mort, la mort de mon talent et de ma joie. Les compensations de détail qui m'ont été accordées n'ont pas changé le fond des choses; le fond est que je me suis donné perdu après examen de la situation. J'ai vu que je ne pourrais jamais m'entendre avec ma famille et notre société, que leurs dieux n'étaient pas les miens, que nous n'étions ni du même limon, ni du même ciel; dès lors un découragement incurable s'est emparé de moi et toute ambition a été tarie dans mon sein. Conquérir, subjuguier l'estime de cette taupinière? cela m'a paru trop mesquin pour le désirer, le jeu n'en valait pas la chandelle. Partir? je ne voulais travailler que par amour; et à l'étranger il aurait fallu faire ma carrière pour moi-même. Bref, je suis resté... J'ai répondu aux avances d'affection qui m'ont été

faites ; mais je n'ai pas su me marier, parce que j'ai voulu concilier la prudence, l'honneur et la tendresse. Maintenant me voici, las, déclinant, vieillissant, avec un pupitre usé pour toute compagnie et un cœur plein de rêves en deuil pour toute richesse. Je ne sais quel parti prendre et quel profit tirer de mes livres, de mes amis, de ma position, de mon âge, de mes débris de force et de mes amas de souvenirs. Je suis un peu comme le gardien mélancolique d'un cimetière, ou comme ce bon vieillard qui raconte l'histoire de *Paul et Virginie*.

Ce qui me manque, et cette lacune a été constante, c'est la volonté, la volonté dure qui se détermine par elle-même, sans amour et sans faiblesse, qui veut parce qu'elle veut, qui a l'évidence de l'utile, ou la certitude du devoir. Au fond, je n'ai jamais rien voulu qu'une chose, agir par un grand amour et pour une grande cause. Il me fallait une vie secrètement sublime, et je n'ai jamais su me résigner à la parodie de mon rêve. L'idéal a servi à me désoler intérieurement, en m'enlaidissant encore la laideur du réel et la pauvreté du possible. Désolation muette, c'est isolement ! Je n'ai jamais avoué mes peines profondes qu'à mon journal. Et le monde qui m'entoure me prend tantôt pour un joyeux compagnon qui est arrivé à l'indifférence philosophique

et qui s'est arrangé pour ne pas partager l'oscillation des destinées humaines, tantôt pour un niais qui a perdu sottement toutes les chances de se procurer les biens que tous convoitent, tantôt pour un original incompréhensible et insociable qui veut tout faire autrement que les autres ; tantôt pour un égoïste renforcé, tantôt pour un ermite frondeur et morose, tantôt pour un paresseux qui fait le mort par indolence. Le monde ne m'a jamais regardé dans les yeux ni dans le cœur. Il préfère s'imaginer que mon plaisir est de jouer avec le repos des jeunes filles, ou de faire des rimes à moments perdus. Il n'aura pas mon secret, parce que je ne l'estime ni ne l'aime assez pour cela, et qu'il m'est encore plus indifférent que je ne le suis à lui-même. Dans ce petit monde avide où je vis, sauf un petit nombre d'âmes et d'esprits d'élite, le reste n'existe pas pour moi, et est certainement plus loin de moi que les habitants de Terre-Neuve ou de Formose. Notre vrai monde individuel ne se compose que des êtres qui s'attendent à nous ou à qui nous pouvons faire du bien. Le reste n'est que masse, milieu, élément, à travers lequel nous avons à naviguer, sans lui faire tort, mais sans entrer avec lui dans un autre rapport que le rapport juridique. — O misère ! Tandis que le cœur chante : « *Seid umschlungen Millionen!* » le monde se refuse à toute cordia-

lité véritable, et chacun se trouve refoulé sur lui-même.

(*Six heures du soir.*) — A la question! discoureur intarissable et futile! Tu l'as dit :

Se guérir c'est se vaincre et non pas discourir.

Que veux-tu faire?

(*Dix heures du soir.*) — Magnifique soirée. Promenade sur les quais et jusqu'au fanal de la rade avec l'ami H^{***}. Impressions maritimes. Clair de lune.

1^{er} septembre 1868. — La passion est une adorable merveille. J'éprouve devant son mystère un recueillement religieux. Oui, l'amour est sacré, et sa sainte folie est plus noble que toutes les sagesse. J'écoute à genoux le dithyrambe de sa tendresse et les hymnes de son exaltation, en réévoquant mes souvenirs d'hier, j'éprouve un saisissement et un éblouissement intérieurs. Vivre dans un cœur de femme, assister en quelque sorte à sa dévotion secrète, entendre en cachette les litanies enthousiastes de son culte, respirer l'encens enivrant de cet autel où brûle la flamme de l'extase, c'est un privilège rare et terrible. Il semble qu'Isis ait soulevé son voile et qu'on

doive être foudroyé. Il est plus qu'émouvant de se pencher sur les profondeurs de cet abîme ; on y risque le vertige. — La passion est une des formes de la prière. Tout ce qui nous transporte hors de nous-mêmes a quelque chose de sublime. Et le sublime console des laideurs de la vie vulgaire au-dessus de laquelle il nous faut planer.

*Villars*¹, 12 septembre 1868. — Oh ! la famille ! Si la superstition pieuse et traditionnelle dont on entoure l'institution laissait dire la vérité vraie sur la chose, quel compte elle aurait à régler ! que de martyres sans nombre elle a sournoisement et inexorablement fait subir ! que de cœurs étouffés, déchirés, navrés par elle ! que d'oubliettes, que d'in pace, que de cachots, que de supplices abominables dans ses annales, plus sombres que celles de l'Inquisition d'Espagne ! on remplirait tous les puits de la terre avec les larmes qu'elle a fait verser en secret ; on peuplerait une planète avec les êtres dont elle a fait le malheur, et on doublerait la moyenne de la vie humaine avec les années de ceux dont la famille a su abrégé les jours. O les soupçons, les jalousies, les médisances, les rancunes, les haines de

1. Station alpestre qui s'ouvre sur un splendide amphithéâtre de montagnes, au-dessus de Bex et de la vallée du Rhône. L'auteur y passa plus d'une fois ses vacances universitaires.

famille, qui en a mesuré la profondeur? Et les mots venimeux, les outrages dont on ne se console pas, les coups de stylet invisibles, les arrière-pensées infernales, ou seulement les torts de langue irréparables, les babils funestes, quelle légion de souffrances n'ont-ils pas engendrées? La famille s'arroe l'impunité des vilenies, le droit des insultes et l'irresponsabilité des affronts. Elle vous punit à la fois de vous défendre d'elle et de vous être confié en elle. On n'est jamais trahi que par les siens, dit un proverbe fameux. La famille peut être ce qu'il y a de mieux en ce monde, mais trop souvent elle est ce qu'il y a de pis. La parenté est la chambre des tortures, qui survivra à tous les moyens-âges et que n'abolira aucune philanthropie. On peut aussi la comparer au champ funeste qui vous rend l'ivraie au centuple, et qui vous étouffe votre froment. Un tort est châtié par elle jusqu'à la quatrième génération, et six cents bonnes actions envers elle sont enterrées soigneusement sous la pierre de l'oubli. Par qui est-on méconnu, rejeté, jaloué, vilipendé plus que par sa famille? où peut-on faire le mieux le dur apprentissage de la moquerie et de l'ingratitude, sinon dans la famille? — Il y a une sorte de conjuration tacite pour ne présenter que les bons côtés de la famille, et pour sous-entendre le reste : mensonge officiel que les sermonnaires

paternes et la poésie sentimentale balancent comme un encensoir. C'est aussi en ne parlant que des quaternes et des quines, qu'on a fait la réputation de la loterie et la misère des niais. Le moraliste sérieux, comme le romancier sincère, doivent être des justiciers et arracher le masque à cette idole parfois atroce dans son hypocrisie.

Le fait est que la parenté n'est que le lieu de nos épreuves, et qu'elle nous donne infiniment plus de peines que de bonheur. Il faut l'admettre comme Socrate admettait Xanthippe, comme l'exercice providentiel de notre patience et comme une occasion constante d'héroïsme obscur.

Villars, 14 septembre 1868 (huit heures du matin). — Éveillé à six heures par la crépitation de la pluie sur le gravier de la terrasse. Je pousse mes volets. Nous sommes en plein nuage; le brouillard encapuchonne la maison, et la pluie s'égoutte sur nous sans tomber, puisque nous faisons partie de l'éponge où elle se forme. Ce temps convient à mon état d'âme et me rend l'équilibre et la force.

Senti la fascination de la routine, l'attrait de l'habitude, la douceur de l'oubli, le narcotisme de l'ornière. Ainsi le cycle est complet en trois mois. La soif du changement aboutit à la quiétude de la continuation. Toutes ces tempêtes n'ont

produit que l'usure du vouloir et l'ennui d'innover. La guerre incessante rassasie encore plus que la torpeur. — Je voudrais ne plus vivre que par la pensée, par le travail. Je me suis si mal trouvé d'être descendu de la montagne de la contemplation dans la vallée des sentiments humains, que je regrette presque de n'avoir pas réussi à me bronzer le cœur. Mais l'illusion n'est plus possible ; je sais que je ne puis vivre sans amour, amour du foyer, de la famille, des amis et de la patrie ; et je sais que famille et patrie ne me donneront jamais de bonheur, ne me comprendront jamais. Je suis donc condamné à l'étouffement graduel, à moins d'un mariage qui me donne à la fois l'indépendance absolue de mon milieu et la joie intérieure. Le désintéressement pur, le détachement, le renoncement ôtent toute énergie et ne conduisent qu'à l'immobilité résignée. Le désir de mourir n'est pas ce qui donne le moyen de bien vivre et d'être utile. Mais toutes les bourrasques du cœur, toutes les tempêtes du sentiment obscurcissent la vue claire du devoir, les notions calmes du bon sens. Une éclaircie semble se faire en toi, grâce à une semaine de montagne et à une journée de captivité. Profites-en. Un peu de silence se fait dans la maison et dans ton âme. Emploie cette trêve que t'accorde le destin... Ne rien changer à ce

qui est, est à peine une solution, car c'est passer honteusement sous les fourches caudines de la tristesse. Pourtant, revoir, plume en main, toutes les possibilités et choisir entre les malheurs le moindre, par voie d'élimination.

(*Onze heures du matin*). — Songé à l'héroïne de *l'Histoire hollandaise*. On arrive donc à se dessécher à force de larmes; la douleur s'use tout en nous usant. Chacun ne peut souffrir que jusqu'à une certaine limite; arrivé là, il est sauvé par la mort ou par l'apathie. C'est une des compassions de la nature. La douleur d'autrui renouvelle et ravive la nôtre; mais si autrui s'endort, on finit peut-être par s'assoupir soi-même, comme un enfant après des sanglots. Telle serait donc la thérapeutique de la passion. J'entrevois, avec une sorte de vague pitié, cette incapacité d'une souffrance excessive et trop prolongée, cet émoussement honteux de la douleur. Mais peut-être qu'ici, selon mon usage, je m'accuse trop tôt et je me dénigre trop fort. Je m'attribue comme réelle une tranquillité qui n'est qu'apparente. Au fond, on ne se connaît qu'à l'épreuve, et je me suis déjà causé de tels étonnements sur mon compte, que je n'ose faire aucune conjoncture pour des situations nouvelles. Je ne me hasarde plus à avoir sur moi d'opinion bonne ou mau-

vaïse, crainte de la voir démentie par l'événement. Je ne sais plus ce que vaut mon cœur ni s'il vaut quelque chose. Est-il sérieux ou léger, oublieux ou constant, mobile ou fidèle ? on peut tenir tous les paris et moi-même j'ignore ce qui en est. Il me semble que je suis mobile en fait d'émotions et tenace en fait d'affection ; mais est-ce certain, démontré ? Je ne crois pas... Il serait donc plus juste de regarder les métamorphoses et les phénomènes de ma vie de sentiment comme exagérés en plus qu'en moins. En doutant de mon cœur, je le calomnie ; et tous les faibles qui se sont confiés à moi, protestent contre ce doute. Mais ce qui est vrai, c'est que ta fierté te faisant rougir d'une faiblesse trop féminine et regretter des avances méconnues, t'a souvent rejeté dans une impassibilité d'emprunt...

En résumé, rassure-toi sur ton cœur. Il est meilleur que ne le croit ton monde ; et, en dépit de cette affreuse éducation défensive que ce monde détestable lui a imposée, il a encore plus de douceur, de sensibilité, de bénignité et de tendresse qu'il n'en faut pour rendre heureux ceux qui ne l'obligeront pas à se hérissier malgré lui d'épines, et qui consentiront à se laisser tout simplement aimer.

Villars, 19 septembre 1868. — Sait-on jamais

le fond de l'histoire des hommes?
.

Initier le jeune homme aux droits et aux devoirs sexuels, le faire au moment utile et de la manière saine et convenable, c'est une partie essentielle de l'éducation. Pour moi, qui avais pourtant à un degré éminent tous les instincts délicats, toutes les aspirations élevées, toutes les inclinations vertueuses, j'ai manqué la vie, parce que je n'ai eu ni direction, ni conseil, ni encouragement, ni initiation, relativement aux choses qui concernent la pudeur, et que par conséquent j'ai exagéré maladivement tous les scrupules et brûlé comme un moine, au lieu de vivre comme un homme. A trente-neuf ans j'étais encore vierge, et à l'heure qu'il est, je suis encore harcelé par Lilith, comme un séminariste. N'est-ce pas absurde? Et qu'un médecin me prendra en pitié! A qui et à quoi ai-je fait ce long et vain sacrifice? A une idée, à un préjugé, à un respect d'anachorète. Et qui me punit maintenant par la calomnie de ma persistante et ridicule chasteté? Justement l'objet de mon respect, les femmes, les vierges. Le célibat est honni des dieux et maudit des femmes. Il a les horreurs de la vie présente, et les couvents seuls lui promettent en compensation les palmes de la vie à venir. — En un mot, je ne peux plus qu'avec une amère

ironie songer à cette folie à laquelle j'ai sacrifié ma santé, ma force et mon existence, cette folie de la continence, prise pour la vertu. J'éprouve ce que sentent les demoiselles de quarante ans, une sourde fureur contre les chimères de l'opinion auxquelles elles ont offert en holocauste les profonds instincts de leur nature. Il leur semble qu'elles ont divinisé une fiction, et pris la voix d'un préjugé pour la voix de la conscience. Mourir pour une erreur, pour un devoir prétendu est toujours noble, mais mourir désillusionné est une grande affliction.

Ceci est un emportement de la nature révoltée. Cette protestation va trop loin. La pureté, la retenue, la chasteté sont certainement des vertus, et il ne faut pas regretter d'y avoir cru et d'avoir souffert pour elles...

Villars, 21 septembre 1868. — Joli effet d'automne. Tout était couvert ce matin et la grise mousseline de la pluie s'est promenée sur tout le cirque de nos montagnes. Maintenant la bande bleue qui a paru d'abord derrière les cimes lointaines a grandi, monté successivement vers le zénith, et la coupole du ciel presque nettoyée de nuages laisse épancher sur nous les pâles rayons d'or d'un soleil encore convalescent. La journée

s'annonce bénigne et caressante. Tout est bien qui finit bien.

Ainsi, après la saison des larmes, peut revenir une joie douce. Dis-toi que tu entres dans l'automne de ta vie, que les grâces du printemps et les splendeurs de l'été sont passées sans retour, mais que l'automne aussi a ses beautés. Les pluies, les nuages, les brouillards, assombrissent fréquemment l'arrière-saison, mais l'air est encore doux, la lumière caresse encore les yeux et les feuillages jaunissants; c'est le moment des fruits, des récoltes et des vendanges, c'est le moment de faire les provisions pour l'hiver. — Ici les troupeaux des vaches laitières arrivent au niveau du chalet et la semaine prochaine ils seront plus bas que nous. Ce baromètre vivant nous indique l'heure de quitter la montagne. Il n'y a rien à gagner et tout à perdre à négliger l'exemple de la nature et à se faire des règles arbitraires d'existence. Notre liberté sagement comprise n'est que l'obéissance volontaire aux lois universelles de la vie. — Ta vie est à son mois de septembre. Sache le reconnaître et t'arranger en conséquence.

13 novembre 1868. — Je feuillette et lis en partie deux ouvrages de Secrétan (*Recherches sur la méthode*, 1857; *Précis élémentaire de*

philosophie, 1868). La philosophie de Secrétan, c'est la philosophie du christianisme considéré comme la religion absolue. Subordination de la nature à l'intelligence, de l'intelligence à la volonté, et de la volonté à la foi positive, telle est sa charpente générale. Malheureusement l'étude critique, comparative, historique fait défaut, et cette apologétique où l'ironie s'allie à l'apothéose de l'amour laisse une impression de parti pris. La philosophie de la religion sans la science comparée des religions, sans une philosophie désintéressée et générale de l'histoire, demeure plus ou moins arbitraire et factice. Le droit et le rôle de la science sont mal gardés et mal établis dans cette réduction de la vie humaine à trois sphères, savoir celles de l'industrie, du droit et de la religion. L'auteur me paraît un esprit vigoureux et profond, plutôt qu'un esprit libre. Non seulement il est dogmatique, mais il dogmatise en faveur d'une religion positive qui le domine et le soumet. En outre le christianisme étant un X que chaque Église définit à sa manière, l'auteur, usant de la même liberté, définit le X à sa façon : en sorte qu'il est à la fois trop et trop peu libre, trop libre à l'égard du christianisme historique, trop peu libre à l'égard du christianisme comme religion particulière. Il n'évite pas l'arbitraire et n'a pas assez d'indépendance. Il

ne satisfait pas le croyant anglican, luthérien, réformé, catholique; il ne satisfait pas le libre penseur. Cette spéculation *schellingienne* qui consiste à déduire nécessairement une religion particulière, c'est-à-dire à faire de la philosophie une servante de la théologie chrétienne, est un héritage du moyen âge.

Or, après avoir cru, il s'agit de juger. Un croyant n'est pas juge. Un poisson vit dans l'océan, mais ne peut l'envelopper du regard, le dominer, ni par conséquent le juger. Pour comprendre le christianisme, il faut le mettre à sa place historique, dans son cadre, en faire une partie du développement religieux de l'humanité, le juger non du point de vue chrétien, mais du point de vue humain, *sine irâ nec studio*. Mais de tous les objets d'étude, il n'en est point où les confusions soient plus communes, plus faciles, plus obstinées et plus revêches que les questions religieuses. Le radotage à l'infini est la misère attachée à cet ordre de problèmes, et c'est ce qui en dégoûte les intelligences exactes et les esprits libres. A quoi bon exaspérer les fanatismes vigilants et furibonds, quand ils doivent se relever de toutes les défaites et renaître même de leurs cendres. La science trouve son compte à ignorer la théologie et à édifier la connaissance de la nature et de l'histoire, en se passant de cette

reine détrônée, qui peut amener tant de passions et soulever tant d'orages. La science libre ne remplace point la religion; mais elle oblige les religions positives à devenir plus spirituelles, plus pures et plus vraies dans leurs enseignements sur le monde et sur l'homme. Elle les contraint, comme disait Diderot, à « élargir leur Dieu. »

16 décembre 1868. — Je suis dans l'angoisse pour mon pauvre et doux ami Charles Heim. Copié quelques poésies allemandes (Rückert, Salis, Tanner, Geibel) que je lui envoie. Elles doivent adoucir les heures du passage, en parlant d'espérance et d'immortalité. Elles sont d'ailleurs dans la langue aimée, celle que parlait son père. Depuis le 30 novembre, je n'ai plus revu l'écriture du cher malade, qui m'a fait alors son dernier adieu. Que ces deux semaines m'ont paru longues! Comme j'ai compris ce besoin ardent d'avoir les dernières paroles, les derniers regards de ceux qu'on a aimés. Ces dernières communications sont comme un testament; elles ont un caractère solennel et sacré, qui n'est sans doute pas un effet de notre imagination. Ce qui va mourir participe en quelque mesure de l'éternité. Il semble qu'un mourant nous parle d'outre-tombe; ce qu'il dit nous paraît une sentence, un oracle, une injonction. Nous en faisons un demi-voyant. Et

il est certain que pour celui qui sent la vie lui échapper et le cercueil s'ouvrir, l'heure des paroles graves a sonné. Le fond de sa nature doit paraître, et le divin qui est en lui n'a plus à se dissimuler par modestie, crainte ou prudence.

Au lit de mort, l'ange s'est dévoilé.

Oh ! n'attendons pas pour être justes, compatissants, démonstratifs envers ceux que nous aimons, qu'eux ou nous soyons frappés par la maladie ou menacés de mort. La vie est courte et l'on n'a jamais trop de temps pour réjouir le cœur de ceux qui font avec nous la sombre traversée. Hâtons-nous d'être bons.

26 décembre 1868. — Mon cher et doux ami Charles Heim est mort ce matin à Hyères. C'est une belle âme qui retourne au ciel. A-t-il pu lire ma lettre d'avant-hier ? Je ne sais, mais il aura peut-être souri en la voyant : et cette pensée, ce sourire d'un mourant fait du bien au cœur. Il a donc cessé de souffrir ! Est-il heureux maintenant ?

22 janvier 1869 (onze heures et demie du soir). — Je grelotte dans ma mansarde, tandis que la bise secoue mes volets et me soutire toute la chaleur de mon foyer...

23 janvier 1869. — ... A quoi me sert le beau soleil et le ciel bleu ? Une épaisse couche de givre blafard couvre mes vitres, et me fait une captivité. Je me sens enguignonné, embabouiné. Tout beau, mon cœur, comme dirait Corneille. Il s'agit de reprendre l'empire sur soi-même et de réduire le coursier intérieur qui se cabre. Toutes ces petites misères ne sauraient avoir raison d'une volonté virile. Un éclair de mauvaise humeur est déjà de trop. — Au fond, comme on fait son lit on se couche; et la plupart de ces contrariétés viennent de ta nonchalance. Tu détestes t'occuper de ces balivernes domestiques; elles se vengent en se conjurant contre ton bien-être au moment où cela peut t'être le plus désagréable. Tu n'as point de mémoire pour toutes ces babioles de garde-robe, de grenier, de lingerie; à qui la faute ? Tu voudrais oublier ces soucis vulgaires, échapper à ce réseau humiliant de nécessités imperceptibles : tout ce monde lilliputien te châtie de ton mépris. — Par dédain, tu manques de prudence et d'ordre dans les choses du ménage, tu les ignores et tu refuses de t'y intéresser : qu'arrive-t-il ? elles te font repentir de ce laisser-aller superbe.

Au fond, c'est la même faute que tu commets avec les hommes, en négligeant de caresser les amours-propres, c'est-à-dire de ménager les

infiniment petits. Tous les petits obstacles deviennent gros, dès qu'on n'en tient pas compte; les crapauds se gonflent comme des bœufs, dès qu'on les pique d'honneur en ne faisant pas attention à eux.

Je sais tout cela; mais j'éprouve une sorte de répugnance insurmontable à m'occuper de certains détails. Et ne voulant ni tempêter par respect pour moi-même, ni m'assujettir à des précautions qui me paraissent un abaissement, j'arrive toujours à me détacher tout bonnement de la chose qui m'échappe. Je m'étudie à l'indifférence protectrice et médicatrice. Gouverner les choses ou s'en affranchir : ce sont les deux bonnes attitudes. S'en laisser troubler ou dominer, en un mot dépendre d'elles, c'est ce que je ne puis tolérer. Variante du : Tout ou rien. La chose précieuse, c'est la liberté intérieure, celle d'Epictète. Quand on ne tient plus ni au bien-être, ni à la santé, ni à la vie, ni à l'opinion, on est presque inviolable.

27 janvier 1869. — Quel est donc le service rendu par le christianisme au monde? La prédication d'une bonne nouvelle. Quelle est cette nouvelle? Le pardon des péchés. Le Dieu de sainteté aimant le monde et le réconciliant avec lui par Jésus, afin d'établir le royaume de Dieu, la

cité des âmes, la vie du ciel sur la terre, c'est là tout; mais c'est toute une révolution. « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » « Soyez un avec moi comme je suis un avec le Père » : telle est la vie éternelle; voilà la perfection, le salut et la félicité. La foi à l'amour paternel de Dieu, qui châtie et pardonne pour notre bien, et qui veut non la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie : voilà le mobile des rachetés.

Ce qu'on appelle le christianisme est un océan où viennent confluer une foule de courants spirituels dont l'origine est ailleurs; ainsi plusieurs religions d'Asie et d'Europe, et surtout les grandes idées de la sagesse grecque, en particulier du platonisme. Ni sa doctrine ni sa morale telles qu'elles se sont historiquement constituées ne sont neuves et d'un seul jet. L'élément essentiel et original, c'est la démonstration par le fait que la nature divine et la nature humaine peuvent coexister, se confondre en une même et sublime flamme, que la sainteté et la pitié, la justice et la miséricorde peuvent ne faire qu'un en l'homme et par conséquent en Dieu. Ce qu'il y a de spécifique dans le christianisme, c'est Jésus, c'est la conscience religieuse de Jésus. Le sentiment sacré de son union absolue avec Dieu par la soumission de la volonté et le ravissement de l'amour,

cette foi profonde, tranquille, invincible, est devenue religion. La foi de Jésus est devenue la foi de millions et de milliards d'hommes. Ce flambeau a produit un incendie immense. Ce révélateur et cette révélation ont paru si lumineux, si éclatants que le monde ébloui a depuis oublié la justice et reporté sur un seul bienfaiteur tous les bienfaits, héritage du passé. La critique religieuse est impossible à la presque totalité des hommes. Dès qu'il s'agit de questions religieuses, le jugement est obscurci par les préjugés, troublé par les terreurs et les rancunes, agité par les passions, et l'on voit les individus les plus distingués devenir incapables de méthode, de sang-froid et d'impartialité. Les esprits libres (je ne dis pas hostiles) se comptent par unités. Dès qu'il s'agit de choses de foi, la logique, la raison, la conscience morale cessent de fonctionner normalement; l'absurde n'est plus absurde, la contradiction n'est plus contradictoire, l'immoralité n'est plus immorale. Celui qui ne perd pas la tête n'est qu'un profane et un incrédule.

La conversion du christianisme ecclésiastique et confessionnel en christianisme historique est l'œuvre de la science biblique. La conversion du christianisme historique en christianisme philosophique est une tentative en partie illusoire, puisque la foi ne peut être dissoute entièrement

en science. Mais le déplacement du christianisme de la région historique dans la région psychologique est le vœu de notre époque. Il s'agit de dégager l'Évangile éternel. Pour cela, il faut que l'histoire et la philosophie comparée des religions fassent sa place vraie au christianisme et le jugent. Puis il faut dégager la religion que professait Jésus de la religion qui a pris pour objet Jésus. Et quand on aura mis le doigt sur l'état de conscience qui est la cellule primitive, le principe de l'Évangile éternel, il faudra s'y tenir. C'est le *punctum saliens* de la religion pure. — *Ama et fac quod vis*.

Peut-être alors le surnaturel fera-t-il place à l'extraordinaire, et les grands génies seront-ils regardés comme les messagers du Dieu de l'histoire, comme les révélateurs providentiels par lesquels l'esprit de Dieu agite la masse humaine. Ce qui s'en va ce n'est pas l'admirable, c'est l'arbitraire, l'accidentel, le miraculeux. Les petits miracles locaux, chétifs et douteux s'éteindront comme les pauvres lampions d'une fête de village ou les cierges misérables d'une procession, devant la grande merveille du soleil, devant la loi du monde des esprits, devant le spectacle incomparable de l'histoire humaine conduite par le tout-puissant dramaturge que l'on appelle Dieu. — La future philosophie de l'Histoire devra

être à celle de Bossuet, ce que celle-ci est aux capucinades des Loriquet de sacristie. *Utinam!*

1^{er} mars 1869. — L'impartialité et l'objectivité sont aussi rares que la justice, dont elles ne sont que deux formes particulières. L'intérêt est une source inépuisable de complaisantes illusions. Le nombre des êtres qui veulent voir vrai est extraordinairement petit. Ce qui domine les hommes, c'est la peur de la vérité, à moins que la vérité ne leur soit utile, ce qui revient à dire que l'intérêt est le principe de la philosophie vulgaire, ou que la vérité est faite pour nous, mais non pas nous pour la vérité. — Ce fait étant humiliant, la majorité ne veut naturellement pas le constater ni le reconnaître. Et c'est ainsi qu'un préjugé d'amour-propre protège tous les préjugés de l'entendement, lesquels naissent d'un stratagème de l'égoïsme. — L'humanité a toujours mis à mort ou persécuté ceux qui ont dérangé sa quiétude intéressée. Elle ne s'améliore que malgré elle. Le seul progrès voulu par elle, c'est l'accroissement des jouissances. Tous les progrès en justice, en moralité, en sainteté, lui ont été imposés ou arrachés par quelque noble violence. Le sacrifice, qui est la volupté des grandes âmes, n'a jamais été la loi des sociétés. C'est trop souvent en employant un vice contre un autre, par exemple la vanité

contre la cupidité, l'esprit de gloriole contre l'inclination positive, la convoitise contre la paresse, que les grands agitateurs ont vaincu la routine. — En un mot, le monde humain est presque entièrement dirigé par la loi de la nature, et la loi de l'esprit (justice, beauté morale, bonté), simple ferment de cette grossière pâte, n'y a fait lever qu'assez peu de soufflures généreuses.

Au point de vue de l'idéal, le monde humain est triste et laid; mais en le comparant à ses origines probables, le genre humain n'a pas tout à fait perdu son temps. De là trois manières de regarder l'histoire : le pessimisme, quand on part de l'idéal; l'optimisme, quand on contemple à reculons; l'héroïsme, quand on songe que tout progrès coûte des flots de sang ou de larmes, et que le *mieux*, ainsi que la divinité mexicaine, réclame des hécatombes de cœurs fumants.

L'hypocrisie européenne se voile la face devant les immolations volontaires de ces fanatiques de l'Inde, qui se jettent sous les roues du char de triomphe de leur grande déesse. Pourtant ces immolations ne sont que le symbole de ce qui se passe en Europe comme ailleurs, de l'offrande de leur vie faite par les martyrs de toutes les grandes causes. Disons-le, la déesse sanguinaire et farouche, c'est l'humanité elle-même, qui

n'avance que par le remords et ne se repent que par l'excès de ses crimes. — Ces fanatiques qui se dévouent sont la protestation continue contre l'égoïsme universel. Nous n'avons renversé que les idoles visibles, mais le sacrifice perpétuel subsiste encore partout, et partout l'élite des générations souffre pour le salut des multitudes. C'est la loi austère, amère, mystérieuse de la solidarité. La rédemption et la perte mutuelles sont la destinée de notre race. Ainsi l'égoïsme est le mobile des individus, et l'égoïsme est une cécité. Le genre humain fait donc une œuvre qui le trompe ; il est moins libre qu'il ne croit et travaille comme les polypiers de l'océan à un édifice qu'il ignore. Conclusion de toute cette rêverie, qui a couru la bride sur le cou : soumission à l'ordre universel. Pas de révolte contre son temps et contre les choses. Entrer dans le concert des forces et des actions historiques, payer sa dette et sa rançon, et remettre à Dieu le reste. Ne pas mépriser son espèce et rester champion du bien, sans illusion et sans amertume. La bonté prévenante et sereine est plus que l'irritation, et plus mâle que le désespoir ! Fais ce que dois, advienne que pourra.

3 février 1869. — « Comment font ceux qui regardent l'histoire avec leur cœur pour ne pas

mourir de tristesse? » demandait hier un publiciste parisien, à propos de l'ouvrage de l'Américain Draper (*Histoire du développement intellectuel de l'Europe*). Répondons à cette question : Qu'est-ce qui diminue de siècle en siècle? Ce n'est pas tant le mal, qui ne fait que se déplacer et changer de forme; c'est plutôt l'ignorance d'une part et le privilège de l'autre. Ce qui s'accroît c'est la science et l'égalité. L'humanité connaît toujours plus le monde et elle-même; elle met toujours plus à la portée et à l'usage de tous, les fruits du travail de tous. Voilà tout. Mais cela suffit peut-être à justifier l'histoire. — Supposez cette évolution à son terme; l'égalité absolue des droits et des avantages de tous les êtres humains est réalisée; mais si l'histoire n'est pas finie alors, qu'arrivera-t-il? la reconstitution de la hiérarchie spirituelle, chacun étant estimé précisément ce qu'il vaut, et faisant ce pour quoi il a été fait. Nous voilà dans la République platonicienne. Vingt ou trente siècles encore sans cataclysmes géologiques, et l'humanité atteindrait cette phase. Mais à quoi bon, si la somme du mal, c'est-à-dire de la souffrance et du péché, n'a pas sensiblement diminué? L'idéal ultérieur sera l'analogie du Millénium, la sainteté de tous, le bien réalisé par tous, autrement dit le Ciel sur la terre, avec la mort, la maladie et la séparation en plus. — A

quoi bon encore, si le bonheur complet flotte encore devant cette troisième humanité, haletante sur le globe terrestre, domestiqué et soumis? Elle aspirera encore à mieux. La vie éternelle sera son rêve. Autant vaut la saisir tout de suite. L'Évangile éternel sera la solution demandée. Pour accepter l'histoire, il faut donc une foi. Pour le scepticisme, le spectacle des destinées humaines est d'une amertume sans remède et d'une mélancolie sans fond, toujours dans l'hypothèse que le sceptique ait un cœur, c'est-à-dire soit non un pur curieux, mais un homme.

Le positivisme en proscrivant la notion de but, tue l'activité, car l'activité sans but, sans espérance, sans direction n'est qu'une folie.

Qu'arrive-t-il dans la pratique? c'est qu'une société change seulement l'objet de sa foi, et par exemple, quand elle ne croit plus en l'autre vie veut s'amuser en celle-ci, et quand elle a détrôné le Dieu-esprit elle lui substitue le culte du Veau d'or. L'athéisme n'est un oreiller à l'usage que de peu de gens. Une société athée, à tous les âges et dans les deux sexes, se conçoit difficilement, tant que l'instinct du bonheur et peut-être le besoin de la justice absolue subsisteront dans l'âme humaine.

La foi supérieure et générale d'une société, c'est sa religion. Pour l'époque actuelle, cette

religion n'est plus celle des Églises dominantes. La religion du Progrès, peut-être celle de la Nature, ou plutôt de la Science et des lois abstraites, est en train de remplacer, dans les classes cultivées, la religion du Dieu personnel se révélant, intervenant par l'action surnaturelle. Le miracle est appelé à se dissoudre. Le culte des héros, c'est-à-dire des âmes extraordinaires devenues les phares de l'humanité, préparera au culte de l'Esprit qui travaille l'univers et fait éclore les soleils, les fleurs et les hautes pensées. Le théisme universel ressemblera fort au *panenthéisme* de Krause, et au règne du Saint-Esprit des mystiques chrétiens. Chrysippe, Aristote et Platon n'ont pas annoncé autre chose. Le monde est fait pour le bien ; l'idée morale est la lumière de la nature entière, et la poursuite du bien parfait est le moteur de l'univers. La conception épicurienne et la conception stoïcienne, le monde du hasard, de la matière et de la force d'une part, le monde de l'ordre, de la pensée, de l'esprit d'autre part, — ce sont les deux philosophies antagoniques. Le positivisme, qui ne veut rien proposer n'est pas une philosophie, mais l'expectative d'une philosophie. Il ne représente qu'une abstention, une privation, une négation, une patience. « Contentons-nous de regarder les phénomènes et d'en découvrir les lois ; les causes,

les buts, les principes nous sont inaccessibles. Constatons sans comprendre. Traitons au sérieux les apparences et, ombres nous-mêmes, jouons avec les ombres. Tout est superficie. » Cette sagesse est un jeûne forcé qui ne ressemble à la science que par une analyse imparfaite de la faculté de connaître. Platon a démontré déjà que si nous ne connaissons que les apparences nous ne connaissons rien, et que la science des apparences n'était une science qu'à condition de n'être plus une apparence.

18 mars 1869. — En revenant d'une promenade hors ville ma cellule me fait horreur. C'est un cachot obscur, encombré, hideux comme le taudis de Faust. Dehors le soleil, les oiseaux, le printemps, la beauté, la vie; ici la laideur, les paperasses, la tristesse, la mort. — Et pourtant ma promenade a été des plus mélancoliques. J'ai erré le long du Rhône et de l'Arve, et tous les souvenirs du passé et toutes les déceptions du présent et toutes les inquiétudes de l'avenir ont assiégé mon cœur, comme un tourbillon d'oiseaux de nuit. J'ai fait le compte de mes trépassés, et toutes mes fautes se sont rangées en bataille contre moi. Le vautour des regrets s'est mis à me ronger le foie. Mes secrètes pensées ont gonflé comme la poire d'angoisse. Le senti-

ment de l'irréparable m'a étouffé comme un carcan. Il m'a semblé que j'avais manqué la vie et que la vie à présent me manquait. — Ah ! que le printemps est redoutable pour les solitaires. Tous les besoins endormis se réveillent, toutes les douleurs disparues renaissent, le vieil homme terrassé et bâillonné se relève et se met à gémir. Les cicatrices redeviennent blessures saignantes et ces blessures se lamentent à qui mieux mieux. On ne songeait plus à rien, on avait réussi à s'étourdir par le travail ou la distraction, et tout d'un coup le cœur, ce prisonnier mis au secret, se plaint dans son cachot, et cette plainte fait chanceler tout le palais au fond duquel on l'avait muré.

Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

Se fût-on soustrait à toutes les autres fatalités, il y en a une qui nous remet sous le joug, c'est celle du temps. Tu as réussi à t'affranchir de toutes les servitudes, mais tu avais compté sans la dernière, celle des années. L'âge vient et sa pesanteur remplace toutes les autres oppressions réunies. L'homme mortel n'est qu'une variété d'éphémère. En regardant les berges du Rhône qui ont vu couler le fleuve depuis dix ou vingt mille ans, ou seulement les arbres de l'avenue du cimetière, lesquels ont vu défiler tant de

convois depuis deux siècles; en retrouvant les murs, les digues, les sentiers qui m'ont vu jouer quand j'étais enfant; en contemplant d'autres enfants courant sur le gazon de cette plaine de Plainpalais qui a porté mes premiers pas, j'ai eu l'âpre sensation de l'inanité de la vie et de la fuite des choses. J'ai senti flotter sur moi l'ombre du mancenillier. J'ai aperçu le grand abîme implacable où s'engouffrent toutes ces illusions qui s'appellent les êtres. J'ai vu que les vivants n'étaient que des fantômes voltigeant un instant sur la terre, faite de la cendre des morts, et rentrant bien vite dans la nuit éternelle comme des feux follets dans le sol. Le néant de nos joies, le vide de l'existence, la futilité de nos ambitions, me remplissaient d'un dégoût paisible. — De regret en désenchantement, j'ai dérivé jusqu'au bouddhisme, jusqu'à la lassitude universelle. — L'espérance d'une immortalité bienheureuse vaudrait mieux...

Avec quels yeux différents on voit la vie à dix, à vingt, à trente, à soixante ans! Les solitaires ont conscience de cette métamorphose psychologique. — Une autre chose aussi les étonne : c'est la conjuration universelle pour cacher la tristesse de ce monde, pour faire oublier la souffrance, la maladie, la mort, pour couvrir les plaintes et les sanglots qui partent

de chaque maison, pour farder le hideux masque de la réalité. Est-ce par générosité pour l'enfance et la jeunesse, est-ce par peur qu'on voile ainsi la vérité sinistre? Est-ce par équité, et la vie contient-elle autant ou plus de biens que de maux? — Quoi qu'il en soit, c'est d'illusion plutôt que de vérité que l'on s'alimente. Chacun dévide la bobine de ses espérances trompeuses, et quand il l'a épuisée, il s'assied pour mourir, et laisse ses fils et ses neveux recommencer la même expérience. Chacun poursuit le bonheur et le bonheur esquivé la poursuite de chacun.

Le seul viatique utile pour faire la traversée de la vie c'est un grand devoir et quelques sérieuses affections. Et même les affections périssent, du moins leurs objets sont mortels : un ami, une femme, un enfant, une patrie, une Église, peuvent nous précéder dans la tombe; le devoir seul dure autant que nous.

Vis pour autrui, sois juste et bon;
Fais ton monument ou ta gerbe,
Et du Ciel obtiens le pardon
Avant d'aller dormir sous l'herbe.

Cette maxime exorcise l'esprit de révolte, de colère, de découragement, de vengeance, d'indignation, d'ambition qui tour à tour vient agiter et tenter le cœur que le printemps gonfle de sa sève. — O vous, tous les saints de l'orient, de

l'antiquité et du christianisme, phalange de héros, vous avez connu les langueurs et les angoisses de l'âme; mais vous en avez triomphé. Sortis vainqueurs de la carrière, ombragez-nous de vos palmes, et que votre exemple ranime notre courage!

Du reste, le soleil baisse, la nature est moins belle. L'orage intérieur a passé.

3 avril 1869. — J'achève le magnifique volume de Renan (*les Apôtres*). Remue-t-il assez de choses, de questions et d'idées! C'est un éblouissement. Pourtant j'éprouve toujours le sentiment d'une disproportion entre la cause et l'effet, entre le rôle et l'acteur. Si les apôtres et leurs hallucinations ne sont que cela, pourquoi leur œuvre est-elle aussi considérable? Si la supercherie, l'illusion, ou la duperie sont indispensables à la religion, pourquoi ne pas s'insurger contre la religion? — Le point de vue esthétique, chez Renan, domine tout et explique cette apparente contradiction.

Mornex, 6 avril 1869 (*huit heures du matin*). — Temps magnifique. Les Alpes éblouissantes sous leur gaze d'argent. Les sensations de toute sorte m'ont inondé : volupté d'un bon lit, délices de la promenade au soleil levant, charmes

d'une vue admirable, douceur d'un excellent déjeuner, nostalgie du voyage, en feuilletant les vues d'Espagne (par Vivian), et des pâturages d'Écosse (par Cooper), soif de joie, faim de travail, d'émotions et de vie, rêves de bonheur, songes d'amour; le besoin d'être, l'ardeur de sentir encore et de me répandre s'agitaient au fond de mon cœur. Soudain réveil d'adolescence, pétilllement de poésie, renouveau de l'âme, repoussée des ailes du désir. Aspirations conquérantes, vagabondes, aventureuses. Oubli de l'âge, des chaînes, des devoirs, des ennuis; élans de jeunesse, comme si la vie recommençait. Il semble que le feu ait pris aux poudres; notre âme se disperse aux quatre vents. On voudrait dévorer le monde, tout éprouver, tout voir. Ambition de Faust; convoitise universelle; horreur de sa cellule; on jette le froc aux orties, et l'on voudrait serrer toute la nature dans ses bras et sur son cœur. O passions, il suffit d'un rayon de soleil pour vous rallumer toutes ensemble. La montagne froide et noire redevient volcan, et fait évaporer sa couronne de neige sous un seul jet de son haleine brûlante. Le printemps amène de ces résurrections subites, invraisemblables. Faisant frissonner et bouillonner toutes les sèves, il produit des envies impétueuses, des inclinations foudroyantes et comme des fureurs

de vie imprévues et inextinguibles. Il fait éclater l'écorce rigide des arbres et le masque de bronze de toutes les austérités. Il fait tressaillir le moine dans l'ombre de son couvent, la vierge derrière les rideaux de sa chambrette, l'enfant sur les bancs du collège, le vieillard sous le réseau de ses rhumatismes.

O Hymen, Hymenæe!

Notusque calor per membra cucurrit.

Tous ces frémissements ne sont que les variantes infinies du grand instinct de la nature; ils chantent la même chose en toute langue; ils sont l'hymne à Vénus, le soupir après l'infini. Ils signifient l'exaltation de l'être qui veut mourir à la vie individuelle, et absorber en soi tout l'univers, ou se dissoudre en lui.

L'amour qui a conscience de lui-même, est un pontificat; il sent qu'il représente le grand mystère, et il se recueille religieusement dans le silence pour être digne de ce culte divin.

Mornex, 8 avril 1869, dernier jour (cinq heures du soir). — Grande vue lumineuse et calme. Les hirondelles traversent l'étendue. En face de moi, du côté de Bonneville, j'aperçois les ruines du château qui a donné son nom à toute la province (Faucigny), ruines qui me con-

servent aussi bien des souvenirs. Ce vaste paysage semble me regarder avec des yeux amis. Et malgré moi, en présence du Mont-Blanc éternel et de toutes ces cimes couronnées de neige, je me sens envahi par une pensée mélancolique.

Car l'éternelle harmonie
Pèse comme une ironie
Sur tout le tumulte humain.

L'ombre commence à occuper les plaines. Marche! marche! juif errant. Le jour décline, la température baisse, il faut rentrer dans le travail, dans le souci, dans le devoir. La ville te rappelle. Tes vacances sont finies. Reprends le joug, rattache le boulet à ton pied. Renonce à la montagne, au grand air, à la rêverie, à la liberté. Galérien de l'enseignement, relâché sur parole, présente-toi à l'appel. — Salut, doux paysage, cher amphithéâtre de coteaux verts et de montagnes blanches, berceau de ma jeunesse, asile de mon âge mûr, je n'ai plus de confidences à vous faire, mais vous voyez un rêveur qui ne vous quitte qu'avec peine, car il ne sait pas ce que sera sa vie dans trois mois, ni demain.

24 avril 1869. — Némésis serait-elle plus réelle que la Providence? le Dieu jaloux plus vrai que le Dieu bon? la douleur plus sûre que

la joie? les ténèbres plus certaines de vaincre que la lumière? est-ce le pessimisme ou l'optimisme qui a raison? lequel, de Leibnitz ou de Schopenhauer, a le mieux compris l'univers? de l'homme qui se porte bien ou de l'homme souffrant, lequel voit le mieux au fond des choses? lequel se trompe?

Ah! le problème de la douleur et du mal est toujours la plus grande énigme de l'être, après l'existence de l'être lui-même. La foi de l'humanité a généralement postulé la victoire du bien sur le mal; mais si le bien est non pas le résultat d'une victoire, mais une victoire, il implique une bataille incessante, infinie, il est la lutte interminable et le succès éternellement menacé. — Or si c'est là la vie, Bouddha n'a-t-il pas raison de la regarder comme le mal même, puisqu'elle est l'agitation sans trêve et la guerre sans merci? Le repos ne se trouve alors que dans le néant. L'art de s'anéantir, d'échapper au supplice des renaissances et à l'engrenage des misères, l'art d'arriver au Nirvâna serait l'art suprême, la méthode de la délivrance. Le chrétien dit à Dieu : Délivre-nous du mal. Le bouddhiste ajoute : Et pour cela délivre-nous de l'existence finie, rends-nous au néant! Le premier estime qu'affranchi du corps il peut entrer dans le bonheur éternel; le second croit que

l'individualité est l'obstacle à toute quiétude et il aspire à la dissolution de son âme elle-même. L'effroi du premier est le paradis du second...

Mon sentiment à moi, c'est que la souffrance, le péché et l'isolement sont un mal, mais que l'existence, même individuelle, est un bien. Si l'individu, qui est une volonté, se sentait complètement uni avec la volonté universelle, il aurait tué le péché. S'il se sentait uni avec tous les autres hommes, il aurait détruit l'isolement. Et s'il avait un organisme purement spirituel, il aurait supprimé la souffrance. Des âmes saintes, réunies en société auprès de Dieu et le glorifiant, c'est en effet le paradis chrétien. Mais cette conception repose sur bien des hypothèses : qu'il y a des âmes ; — que la vie individuelle soit possible sans une limite, ou sans corps ; — que des âmes amies se rejoignent et se reconnaissent ; — que des mères puissent être heureuses tant que leurs enfants ne le seront pas, c'est-à-dire aiment moins en entrant dans le royaume de l'amour ; — que des êtres progressifs puissent devenir parfaits, tandis que la perfection et le progrès s'excluent, etc. — Hélas ! que de choses douteuses et pourtant toutes nécessaires à la foi.

Une seule chose est nécessaire : l'abandon à Dieu. Sois dans l'ordre toi-même et laisse à Dieu

le soin de débrouiller l'écheveau du monde et des destinées. Qu'importent le néant ou l'immortalité? Ce qui doit être, sera. Ce qui sera, sera bien. La foi au bien, peut-être ne faut-il pas davantage à l'individu pour traverser la vie. Mais il faut avoir pris parti pour Socrate, Platon, Aristote, Zénon, contre le matérialisme, la religion du hasard et le pessimisme. — Peut-être même faut-il se décider contre le nihilisme bouddhique, parce que le système de la conduite est diamétralement opposé si l'on travaille à augmenter sa vie ou à l'annuler, s'il s'agit de cultiver ses facultés ou de les atrophier méthodiquement.

Employer son effort individuel à l'accroissement du bien dans le monde, ce modeste idéal suffit. Aider à la victoire du bien, c'est le but commun des saints et des sages. *Socii Dei sumus*, répétait Sénèque après Cléanthe.

Et le fabuliste en donnait cette variante familière, devenue proverbiale :

Que chacun fasse son métier,
Les vaches seront bien gardées.

Celui qui fait son œuvre individuelle, celui-là accomplit la Loi et les Prophètes, il est dans l'ordre, il travaille au Grand Œuvre, il réjouit l'humanité et les anges. *Agis quod agis*. Sois

calme, laborieux, résigné, et fais ta petite tâche en conscience. Le ciel et la terre ne te demandent pas davantage.

30 avril 1869. — Achevé l'ouvrage de Vacherot¹, qui m'a rendu pensif. J'ai le sentiment que sa notion de la religion n'est pas rigoureusement exacte et que la conséquence est dès lors sujette à retouche. Si la religion est un âge psychologique antérieur à celui de la raison, il est clair qu'elle doit disparaître chez l'homme, comme les organes du têtard lorsque la grenouille est formée, révérence parler; mais si elle est un mode de la vie intérieure, elle peut et doit durer autant que le besoin de sentir, à côté de celui de penser. La question est celle-ci : théisme ou non-théisme? Si Dieu n'est que la catégorie de l'idéal, la religion s'évanouit de droit comme les illusions de l'adolescence. Si l'Être peut être senti et aimé en même temps que pensé, le philosophe peut faire acte de religion, comme il fait acte d'artiste, d'orateur, de citoyen. Il peut se joindre à un culte sans déroger. Or j'incline à cette solution. J'appelle religion la vie devant Dieu et en Dieu.

Et Dieu fût-il défini la vie universelle, pourvu

1. *La Religion*, 1869.

qu'il soit positif et non négatif, notre âme pénétrée du sentiment de l'infini est dans l'état religieux. La religion diffère de la philosophie, comme le moi naïf diffère du moi réfléchi, comme l'intuition synthétique diffère de l'analyse intellectuelle. On entre en religion par le sentiment de la dépendance volontaire et de la soumission joyeuse au principe de l'ordre et du bien. C'est dans l'émotion religieuse que l'homme se recueille; il retrouve sa place dans l'unité infinie, et ce sentiment-là est sacré.

Mais malgré cette réserve, je rends hommage à cet ouvrage, qui est un beau livre, bien mûr et bien sérieux. L'auteur est aussi un noble caractère.

13 mai 1869. — Déchiqueture dans les nuages. Par les trous bleus un vif soleil darde ses rayons espiègles. Orages, sourires, lubies, colères et larmes : en mai, la nature est femme. Elle plaît à la fantaisie, émeut le cœur et fatigue la raison par la succession de ses caprices et la véhémence inattendue de ses bizarreries.

Ceci me rappelle le verset 213 du second livre des Lois de Manou : « Il est dans la nature du sexe féminin de chercher ici-bas à corrompre les hommes; et c'est pour cette raison que les sages ne s'abandonnent jamais aux séductions

des femmes. » C'est pourtant la même législation qui a dit : « Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites; » et ailleurs : « Dans toute famille où le mari se plaît avec sa femme et la femme avec son mari, le bonheur est assuré; » et encore : « Une mère est plus vénérable que mille pères. » Mais sachant ce qu'il y a d'irrationnel et d'orageux dans cet être fragile et charmant, Manou conclut : « A aucun âge une femme ne doit se gouverner à sa guise. »

Jusqu'à ce jour, dans plusieurs codes contemporains et circonvoisins, la femme est encore mineure toute sa vie. Pourquoi? à cause de sa dépendance de la nature et de son assujettissement aux passions qui sont des diminutifs de la folie, en d'autres termes parce que l'âme de la femme a quelque chose d'obscur, de mystérieux qui se prête à toutes les superstitions et qui alanguit les énergies viriles. A l'homme le droit, la justice, la science, la philosophie, tout ce qui est désintéressé, universel, rationnel; la femme au contraire introduit partout la faveur, l'exception, la préoccupation personnelle. Dès qu'un homme, un peuple, une littérature, une époque s'efféminent, ils s'abaissent et s'amoindrissent. Dès que la femme quitte l'état de subordination où elle a tous ses mérites, on voit ses défauts

naturels grandir rapidement. L'égalité complète avec l'homme la rend querelleuse; la domination la rend tyrannique. L'honorer et la gouverner sera longtemps la meilleure solution. Quand l'éducation aura formé des femmes fortes, nobles et sérieuses, chez lesquelles la conscience et la raison domineront les effervescences de la fantaisie et de la sentimentalité, alors il faudra dire : Honorer la femme et la conquérir! Elle sera vraiment une égale, une pareille, une compagne. Pour le moment, elle n'est cela qu'en théorie. Les modernes travaillent au problème et ne l'ont pas résolu.

15 juin 1869. — Le déficit du christianisme libéral c'est une idée trop facile de la sainteté, ou, ce qui revient au même, une idée trop superficielle du péché¹. Le défaut des libérâtres se retrouve dans les libéraux, savoir : un demi-sérieux, une conscience trop large, un salut trop commode, une religion sans crucifixion réelle, une rédemption à bon marché, une psychologie trop frivole de la volonté, et surtout de la volonté perverse : un un mot, une sorte de mondanité théologique. Aux âmes très pieuses ils font l'effet

1. On était à cette époque, à Genève et dans toute la Suisse protestante, au plus vif des discussions entre l'orthodoxie et le « christianisme libéral. »

de parleurs un peu profanes, qui froissent les sentiments profonds en vocalisant sur des thèmes sacrés. Ils choquent les convenances du cœur, ils inquiètent les pudeurs de la conscience par leurs familiarités indiscrètes avec les grands mystères de la vie intime. Ils paraissent des enjôleurs spirituels, des agents du Prince de ce monde déguisés en anges de lumière, des rhéteurs religieux à la façon des sophistes grecs, plutôt que des guides dans la voie douloureuse qui conduit au salut. — Ce n'est pas aux gens d'esprit, ni même de science qu'appartient l'empire sur les âmes, mais à ceux qui font l'impression d'avoir vaincu la nature par la grâce, d'avoir traversé le buisson de feu, et de parler non pas le langage de la sagesse humaine, mais celui de la volonté divine. Bref, dans l'ordre religieux, c'est la sainteté qui fait l'autorité, et l'amour ou la puissance de dévouement et de sacrifice qui va au cœur, persuade et attendrit.

Ce que les âmes religieuses, poétiques, tendres, pures pardonnent le moins, c'est qu'on diminue ou rabaisse leur idéal. C'est pourquoi toucher à Jésus leur paraît un sacrilège, et pourquoi ouvrir trop grande la porte du paradis leur semble un crime. — Il ne faut jamais mettre contre soi un idéal; il faut en montrer un autre, plus pur, plus haut, plus spirituel, si possible, et dresser,

derrière une cime plus élevée, une cime plus élevée encore. Ainsi l'on ne dépouille personne, on rassure tout en faisant réfléchir, on fait entrevoir un but nouveau à celui qui voudrait changer de but. On ne détruit que ce qu'on remplace; et l'on ne remplace un idéal qu'en satisfaisant à toutes les conditions de l'ancien avec quelques avantages en sus. — Que les protestants libéraux présentent la vertu chrétienne avec une intimité, une intensité, une sainteté plus grandes qu'auparavant, et cela dans leurs personnes et dans leur influence, ils auront fait la preuve demandée par le Maître: l'arbre sera jugé à ses fruits.

22 juin 1869 (*neuf heures du matin*). — Temps somnifère. Quant à l'extérieur, tout est laid, gris et bas. Une mouche est morte de froid sur ma *Revue moderne*, en plein été! Qu'est-ce que la vie? me disais-je en regardant la bestiole inanimée. C'est un prêt, comme le mouvement. La vie universelle est une somme totale qui montre ses unités ici et là, partout, comme une roue électrique laisse pétiller les étincelles à sa surface. Nous sommes traversés par la vie, nous ne la possédons point. Hirn¹ admet trois principes irréductibles : l'atome, la force, l'âme; la force

1. G.-A. Hirn, physicien alsacien (1815-1890).

qui agit sur les atomes, l'âme qui agit sur les forces. Probablement qu'il distingue des âmes anonymes et des âmes personnelles. Ma mouche serait une âme anonyme.

(*Même jour*). — Voilà les églises nationales qui se débattent contre le christianisme dit libéral; Berne et Zurich ont commencé le feu. Aujourd'hui Genève entre en lice. Le consistoire, à l'heure où j'écris, délibère sur deux pétitions, l'une pour le retranchement du credo dans la liturgie, l'autre pour faire prêcher Fontanès. Il commencera la danse des œufs. — On finit par s'apercevoir que le protestantisme historique risque de faire le plongeon, et n'a plus de raison d'être entre la liberté pure et l'autorité pure. Il est en effet un stage provisoire, fondé sur le biblicisme, c'est-à-dire sur l'idée d'une révélation écrite et d'un livre divinement inspiré et faisant par conséquent autorité. Une fois cette thèse mise au rang des fictions, le protestantisme s'effondre. Il sera obligé de reculer jusqu'à la religion naturelle, ou religion de la conscience morale. MM. Réville, Coquerel, Fontanès, Cougnard, Buisson acceptent la conséquence. Ils sont les avancés du protestantisme et les retardés de la libre pensée (Vacherot).

Leur illusion est de ne pas voir qu'une insti-

tution quelconque repose sur une fiction légale et que toute chose vivante présente un contre-sens logique. Postuler une Église de libre examen, d'absolue sincérité, c'est être un logicien ; mais la réaliser, c'est autre chose. L'Église vit sur quelque chose de positif et le positif limite l'examen. On confond le droit de l'individu qui est d'être libre avec le devoir de l'institution qui est d'être quelque chose. On prend le principe de la science pour le principe de l'Église, ce qui est une erreur. On ne s'aperçoit pas que la religion est différente de la philosophie, et que l'une veut unir par la foi tandis que l'autre maintient l'indépendance solitaire de la pensée. Pour que le pain soit bon, il lui faut du levain, mais le levain n'est pas le pain. Que la liberté soit la méthode pour arriver à la foi éclairée, d'accord, mais les gens qui ne s'entendraient que sur ce criterium et cette méthode ne sauraient fonder une Église, car ils peuvent différer complètement sur le résultat. Supposez un journal où les rédacteurs seraient de tous les partis possibles, ce journal serait sans doute curieux, mais il n'aurait point d'opinion, point de foi, point de symbole. Un salon de bonne compagnie où l'on discute poliment n'est pas une Église, et une dispute même courtoise n'est pas un culte. Il y a confusion des genres.

14 juillet 1869. — Lamennais! Heine! âmes tourmentées, l'une par une erreur de vocation, l'autre par le besoin d'étonner et de mystifier. Le premier manquait de bon sens et de gaieté; le second manquait de sérieux. Le Français était un dominateur violent et absolu; l'Allemand un Méphistophélès gouailleur qui avait horreur du philistinisme. Le Breton était tout passion et tristesse, le Hambourgeois tout fantaisie et malice. Aucun des deux n'est un être libre, et ne s'est fait une vie normale. Tous deux, par une faute première, se sont jetés dans une querelle sans fin avec le monde. Tous deux sont des révoltés. Ils n'ont pas combattu pour la bonne cause, pour la vérité impersonnelle; tous deux ont été les champions de leur orgueil. Tous deux ont considérablement souffert, et sont morts isolés, reniés et maudits. Magnifiques talents, dépourvus de sagesse et qui ont fait à eux-mêmes et aux autres beaucoup plus de mal que de bien! Plus on a de puissance intellectuelle, plus il est dangereux de mal prendre et de mal commencer la vie; c'est comme pour les armes à feu : plus la carabine ou le canon rayé ont de portée, plus une simple déviation dans le pointage produit d'erreur dans le tir. Quelles lamentables existences que celles qui se dépensent à soutenir un premier défi, ou même une bévue, un lapsus!

Ces guerres niaises, qui finissent invariablement par une catastrophe, m'inspirent une profonde pitié. — Et nous nous croyons libres, tandis que nous sommes d'ordinaire les esclaves de la fatalité, et de la pire fatalité, celle des bagatelles ! Un rien pèse sur notre vie entière, et nous avons la stupidité d'être fiers :

Marionnettes du destin,
Ou pantins de la Providence,
Chaque soir et chaque matin
Se raillent de notre prudence.

20 juillet 1869. — Lu cinq ou six chapitres épars du *Saint Paul* de Renan. L'auteur est souvent déplaisant par ses allures ambiguës, et ses contradictions alternatives, destinées à plaire à tous les goûts. En dernière analyse, c'est un libre penseur. mais dont l'imagination flexible s'accorde l'épicurisme délicat de l'émotion religieuse. Il trouve grossier celui qui ne se prête pas à ces gracieuses chimères, et borné celui qui les prend au sérieux. Il s'amuse des variations de la conscience, comme du jeu d'un kaléidoscope ; mais il est trop fin pour s'en moquer. Le vrai critique ne conclut pas et n'exclut rien ; son plaisir est de comprendre sans croire, et de bénéficier des œuvres de l'enthousiasme tout en restant libre d'esprit et débarrassé d'il-

lusion. Cette manière de faire paraît de la jonglerie; ce n'est que l'ironie souriante d'un esprit très cultivé, qui ne veut être étranger à rien et n'être dupe de rien. C'est le parfait dilettantisme de la Renaissance. — Avec cela, des aperçus sans nombre et la joie de la science! Voir juste et de toutes les manières à la fois, c'est en effet quelque chose de délicieux.

14 août 1869. — ... Au nom du ciel, qui es-tu? que veux-tu, être inconstant et infixe? où est ton avenir, ton devoir, ton désir? Tu voudrais trouver l'amour, la paix, la chose qui remplira ton cœur, l'idée que tu défendras, l'œuvre à laquelle tu dévoueras le reste de tes forces, l'affection qui étanchera ta soif intérieure, la cause pour laquelle tu mourrais avec joie. Mais les trouveras-tu jamais? Tu as besoin de tout ce qui est introuvable : la religion vraie, la sympathie sérieuse, la vie idéale; tu as besoin du paradis, de la vie éternelle, de la sainteté, de la foi, de l'inspiration, que sais-je? Tu aurais besoin de mourir et de renaître, de renaître transformé toi-même et dans un monde différent. Tu ne peux ni étouffer tes aspirations, ni te faire illusion sur elles. Tu sembles condamné à rouler sans fin le rocher de Sisyphe, à ressentir le rongement d'esprit d'un être dont la vocation et

la destinée sont en désaccord perpétuel. « Cœur chrétien et tête païenne, » comme Jacobi; tendresse et fierté; étendue d'esprit et faiblesse de volonté; les deux hommes de saint Paul, chaos toujours bouillonnant de contrastes, d'antinomies, de contradictions; humilité et orgueil; candeur enfantine et défiance illimitée; analyse et intuition; patience et irritabilité; bonté et sécheresse; nonchalance et inquiétude; élan et langueur; indifférence et passion; en somme, incompréhensible et insupportable à moi-même et aux autres.

Je reviens de moi-même à l'état fluide, vague, indéterminé, comme si toute forme était une violence et une défiguration. Toutes les idées, maximes, connaissances, habitudes s'effacent en moi, comme les rides de l'onde, comme les plis dans un nuage; ma personnalité a le minimum possible d'individualité. Je suis à la plupart des hommes ce que le cercle est aux figures rectilignes : je suis partout chez moi, parce que je n'ai pas de moi particulier et nominatif. — A tout prendre, cette imperfection a du bon. En étant moins *un* homme, je suis peut-être plus près de l'homme, peut-être un peu plus homme. En étant moins individu, je suis plus espèce. Ma nature, prodigieusement incommode pour la pratique, est assez avantageuse pour l'étude psycho-

logique. En m'empêchant de prendre parti, elle me permet de comprendre tous les partis...

Ce n'est pas seulement la paresse qui m'empêche de conclure; c'est une sorte d'aversion secrète pour les prescriptions intellectuelles. J'ai le sentiment qu'il faut de tout pour faire un monde, que tous les citoyens ont droit dans l'État et que, si chaque opinion est également insignifiante en elle-même, toutes les opinions sont parties prenantes à la vérité. Vivre et laisser vivre, penser et laisser penser, sont des maximes qui me sont également chères. Ma tendance est toujours à l'ensemble, à la totalité, à l'équilibre. C'est exclure, condamner, dire non, qui m'est difficile, excepté avec les exclusifs. Je combats toujours pour les absents, pour la cause vaincue, pour la vérité ou la portion de vérité négligée : c'est-à-dire que je cherche à compléter chaque thèse, à faire le tour de chaque problème, à voir chaque chose de tous les côtés possibles. Est-ce là du scepticisme? Oui, comme résultat, non comme but. C'est le sentiment de l'absolu et de l'infini réduisant à leur valeur et remettant à leur place le fini et le relatif.

Mais ici, également, ton aspiration est plus grande que ton talent; ta perception philosophique est supérieure à ta force spéculative; tu n'as pas l'énergie de tes vues; ta portée est

supérieure à ton invention : tu as par timidité laissé l'intelligence dévorer en toi le génie créateur. — Est-ce bien par timidité ?

Hélas ! avec un peu plus d'ambition ou de bonheur, il y avait à tirer de toi un homme que tu n'as pas été, et que ton adolescence laissait entrevoir.

Villars, 16 août 1869. — Je suis frappé et presque effrayé de représenter aussi bien l'homme de Schopenhauer : « Que le bonheur est une chimère et la souffrance une réalité ; — que la négation de la volonté et du désir est le chemin de la délivrance ; — que la vie individuelle est une misère dont la contemplation impersonnelle seule affranchit, » etc. Mais le principe que la vie est un mal et le néant un bien est à la base du système, et cet axiome je n'ai pas osé le prononcer d'une façon générale bien qu'en l'admettant pour tels ou tels individus. — Ce que je goûte encore dans le misanthrope de Francfort, c'est l'antipathie pour les préjugés courants, pour les rengaines européennes, pour les hypocrisies des Occidentaux, pour le succès du jour. Schopenhauer est un grand esprit désabusé, qui professe le bouddhisme en pleine Allemagne et le détachement absolu en pleine orgie du xix^e siècle. Son principal défaut, c'est la sécheresse complète, l'égoïsme entier et altier, l'adoration du

génie et l'indifférence universelle, tout en enseignant la résignation, l'abnégation, etc. Ce qui lui manque, c'est la sympathie, c'est l'humanité, c'est l'amour. Et ici, je reconnais entre nous la dissimilitude. Par la pure intelligence et par le travail solitaire, j'arriverais facilement à son point de vue ; mais dès que le cœur est sollicité, je sens que la contemplation est intenable. La pitié, la bonté, la charité, le dévouement reprennent leur droit et même revendiquent la première place.

La grandeur la plus grande est encor la bonté.

Si quelque chose est, Dieu est ; si Dieu est, ce qui est, est par lui ; la vie dès lors ne peut être un mal ; elle doit être au contraire la diminution du mal et l'augmentation du bien. Donc, l'accroissement de l'être serait la loi universelle. La conversion de l'être en conscience, la spiritualisation et la moralisation grandissantes seraient la raison de la Nature. Dieu ne s'accroît pas ; mais l'amour se multiplie par lui-même en multipliant les points aimants et aimés ; et le monde serait l'infini laboratoire de la vie, élaborant l'infinie multitude des esprits, qui élabore à son tour la vraie forme de l'existence divine, savoir l'infini élevé à l'infinie puissance par l'impérissable fécondité de l'intelligence et de l'amour.

— Je me cabre donc contre le désolant pessimisme de Schopenhauer. La réduction au néant est un pis aller. — La question est théisme ou non-théisme.

Charnex, sur Clarens, 29 août 1869. — Agréable matinée... Vécu dans la verdure, à quelque cent pieds au-dessus du village, médité avec Schopenhauer, plané au-dessus des eaux bleues, oublié ma petite historiette et ma chétive personnalité, selon ma vieille habitude, et selon le goût du philosophe francfortois. Les cousins, fourmis et autres bestioles de la forêt me dévoraient là-haut, mais j'avais la liberté de l'esprit... Schopenhauer vante l'impersonnalité, l'objectivité, la contemplation pure, la non-volonté, le calme et le désintéressement, l'étude esthétique du monde, le détachement de la vie, l'abdication de tout désir, la méditation solitaire, le dédain de la foule, l'indifférence pour tous les biens convoités du vulgaire : il approuve tous mes défauts, l'enfantillage, mon aversion pour la vie pratique, mon antipathie pour les utilitaires, ma défiance de tout désir; en un mot, il courtise mes penchants, il les caresse et les justifie.

Redoutables flatteurs! présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Cette harmonie préétablie entre la théorie de Schopenhauer et mon homme naturel me cause un plaisir mêlé de terreur. Je pourrais m'*indulger*, mais je crains d'enguirlander ma conscience. D'ailleurs je sens que la bonté ne souffre pas cette indifférence contemplative et que la vertu consiste à se vaincre.

Charnex, 30 août 1869. — Encore quelques chapitres de Schopenhauer... — Schopenhauer croit à l'immutabilité des données premières de l'individu et à l'invariabilité du naturel. Il doute de l'homme nouveau, du perfectionnement réel, de l'amélioration positive dans un être. Les apparences seules se raffinent. Le fond reste identique. — Peut-être confond-il le naturel, le caractère et l'individualité? J'incline à penser que l'individualité est fatale et primitive, le naturel très ancien mais altérable, le caractère plus récent et susceptible de modifications involontaires ou volontaires. L'individualité est chose psychologique, le naturel chose esthétique, le caractère seul chose morale. La liberté et son emploi ne sont pour rien dans les deux premiers; le caractère est un fruit historique et résulte de la biographie. — Pour Schopenhauer, le caractère s'identifie avec le naturel, comme la volonté avec la passion. En un mot, il simplifie trop, et regarde

l'homme du point de vue plus élémentaire qui suffit avec l'animal. La spontanéité vitale et même chimique est déjà nommée volonté. Analogie n'est pas équation; comparaison n'est pas raison; similitude et parabole ne sont pas du langage exact. — Beaucoup des originalités de Schopenhauer s'évaporent quand on les traduit dans une terminologie plus exigeante et plus précise.

(*Plus tard.*) — Rien qu'en entr'ouvrant les *Lichtstrahlen* de Herder¹, on sent la différence avec Schopenhauer. Celui-ci est plein de traits, d'aperçus qui se détachent du papier et se découpent en images nettes. Herder est beaucoup moins écrivain; ses idées se délaient dans leur milieu, et ne se condensent pas d'une façon brillante, en cristaux et en pierreries. Tandis que ce dernier procède par nappes et courants de pensées qui n'ont pas de contours définis et isolés, l'autre sème des îles, saillantes, pittoresques, originales, qui gravent leur aspect dans le souvenir. Ainsi diffèrent entre eux Nicole et Pascal, Bayle et Saint-Simon.

Quelle est la faculté qui donne du relief, de l'éclat, du mordant à la pensée? c'est l'imagi-

1. Recueil de pensées et fragments tirés des écrits de cet auteur.

nation. Par elle l'expression se concentre, se colore et se trempe. En individualisant ce qu'elle touche, elle le vivifie et le conserve. L'écrivain de génie change le sable en verre et le verre en cristal, le minerai en fer et le fer en acier; il marque à sa griffe chaque idée qu'il empoigne. Il emprunte beaucoup au patrimoine commun et ne rend rien, mais ses vols mêmes lui sont complaisamment laissés comme propriété privée. Il a comme une lettre de franchise et le public lui permet de prendre ce qu'il veut.

Charnex, 31 août 1869. — Erré sur les pentes bocagères. Lu sous le noyer de la maison rouge... Temps lourd, vaporeux, congestif.

CONTRASTES.

ALTERNANCE.

HARMONIE.

ÉQUILIBRE.

TOTALITÉ.

Senti se heurter en ma conscience tous les systèmes opposés : stoïcisme, quiétisme, bouddhisme, christianisme. Schopenhauer a beau me prêcher l'abdication, la résignation, l'immobilité, pour atteindre la paix, quelque chose réclame en moi et proteste. La mort de la volonté et du désir, le désenchantement absolu de la vie : ceci m'est

facile, et précisément par cela, suspect. La vie est-elle seulement un piège, une illusion, un leurre, un mal? Je ne puis encore le croire. L'amour est-il une superstition? une contemplation? une immolation? Le bonheur n'est-il qu'un mensonge convenu? Ne serai-je donc jamais d'accord avec moi-même, et ne pourrai-je ni pratiquer mes maximes, ni maximiser mes pratiques? Si l'impersonnalité est un bien, pourquoi ne pas m'y obstiner, et si elle est une tentation, pourquoi y revenir après l'avoir jugée et vaincue? Il faudrait pourtant savoir une fois ce que tu aimes le plus, ce que tu crois le plus vrai, ce qui te semble le plus exact et le meilleur? — La raison profonde de ma défiance, c'est que le dernier pourquoi de la vie me paraît un leurre. L'individu est une dupe éternelle qui n'obtient jamais ce qu'elle cherche et que son espérance trompe toujours. Mon instinct est d'accord avec le pessimisme de Bouddha et de Schopenhauer. Cette incrédulité persiste au fond même de mes élans religieux. La nature est bien pour moi une Maïa. Aussi ne la regardé-je qu'avec des yeux d'artiste. Mon intelligence reste sceptique. En quoi donc ai-je foi? Je ne le sais pas. Et qu'est-ce que j'espère? Il me serait difficile de le dire. — Erreur! Tu crois en la bonté et tu espères que le bien prévaudra. Dans ton être ironique et

désabusé il y a un enfant, un simple, un génie attristé et candide, qui croit à l'idéal, à l'amour, à la sainteté, à toutes les superstitions angéliques. Tout un millénium d'idylles dort dans ton cœur. Tu es un faux sceptique, un faux insouciant, un faux rieur.

Borné par sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

*Charnex*¹, 8 septembre 1869 (neuf heures du matin). — Temps magnifique. Une heure de contemplation muette à ma fenêtre. Vu aller et venir les papillons, les pensionnaires, les chats, les hirondelles, les fumées dans ce vaste et splendide paysage, où la grâce se marie à la sévérité. Il me semblait que tous les êtres se délectaient de la joie de vivre, dans cet air balsamique, sous les rayons caressants de ce soleil d'automne. Il y a de la félicité dans cette matinée, les effluves célestes baignent complaisam-

1. Entre le clair miroir du lac aux vagues bleues
Et le sombre manteau du Cubly bocager,
Dévale, ondule et rit, à travers maint verger,
Sous les noyers pleins d'ombre, un gazon de deux lieues.

C'est ici, c'est Charnex, mon nid dans les halliers,
L'asile aimable et doux où mon loisir s'arrête :
Les Pléiades, le Caux, l'Arvel sont sur ma tête;
Chillon, Vevey, Clarens, Montreux sont à mes pieds.

(AMIEL, *Jour à Jour.*)

ment les monts et les rivages; on se sent pour ainsi dire sous une bénédiction. Aucun bruit indiscret et vulgaire ne traverse cette paix religieuse. On se croirait dans un temple, temple immense où toutes les beautés de la nature et tous les êtres ont leur place. Je n'ose ni remuer ni respirer, tant l'émotion m'opprime et je crains de faire fuir le rêve, rêve où les anges passent, moment de sainte extase et d'intense adoration.

Comme autrefois j'entends, dans l'éther infini,
La musique du temps et l'hosanna des mondes.

Comme la bonne femme de Fénelon, je demeure sans paroles et je ne [puis] rien dire que : *Oh!* Mais cette exclamation si nue est une prière, un élan de gratitude, d'admiration et d'attendrissement. Dans ces instants séraphiques, on sent venir à ses lèvres le cri de Pauline : Je sens, je crois, je vois! On oublie toutes les misères, tous les soucis, tous les chagrins de la vie, on s'unit à la joie universelle, on entre dans l'ordre divin et dans la béatitude du Seigneur. Le travail et les larmes, le péché, la douleur et la mort n'existent plus. Exister c'est bénir, la vie est le bonheur. Dans cette pause sublime, toutes les dissonances ont disparu. Il semble alors que la création ne soit qu'une symphonie gigantesque, qui épanouit aux pieds du Dieu de bonté l'inépuisable

richesse de ses louanges et de ses accords. On ne doute plus qu'il en soit ainsi, on ne sait plus s'il en est autrement. On est devenu soi-même une note de ce concert, et l'on ne sort du silence de l'extase que pour vibrer à l'unisson de l'enthousiasme éternel.

14 octobre 1869. — Hier mercredi, mort de Sainte-Beuve. Grande perte!

16 octobre 1869. — *Laboremus!* paraît avoir été la devise de Sainte-Beuve comme de Septime Sévère. Il est mort debout, et il a, jusqu'à la veille du jour suprême, tenu la plume et surmonté les souffrances du corps par l'énergie de l'esprit. C'est aujourd'hui, à cette heure même, qu'on le dépose dans le sein de la mère nourricière. Il a tenu bon et refusé les sacrements de l'Église; il ne s'est rattaché à aucune confession. Il était du *grand diocèse*, celui des chercheurs indépendants; il ne s'est accordé aucune hypocrisie finale. Comme Voltaire et comme Lamennais, il n'a voulu avoir affaire qu'à Dieu tout seul, ou peut-être à la mystérieuse Isis. Étant garçon, il est mort aux bras de son secrétaire. Il avait soixante-cinq ans. Sa puissance de travail et de mémoire était immense et intacte.

Quels étaient ses commensaux du vendredi?

Scherer, Nefftzer, Weiss, Prévost-Paradol, Taine et quelques autres. Que pense Scherer de cette vie et de cette mort?

19 octobre 1869. — Bel article d'Edmond Scherer sur Sainte-Beuve, dont le *Temps* fait le prince des critiques français et le dernier représentant de l'époque du goût littéraire, l'avenir étant aux faiseurs et aux hâbleurs, à la médiocrité et à la violence. L'article respire une certaine mélancolie virile, qui sied dans la nécrologie d'un maître ès choses de l'esprit.

Le fait est que Sainte-Beuve produit un plus grand vide que Béranger et Lamartine; ceux-ci étaient des grandeurs déjà historiques et lointaines, celui-là nous aidait encore à penser. Le vrai critique est un point d'appui pour tout le monde. Il est le jugement, c'est-à-dire la raison publique, la pierre de touche, la balance, la coupelle qui mesure la valeur de chacun et le mérite de chaque œuvre. L'infailibilité du jugement est peut-être ce qu'il y a de plus rare, tant elle réclame de qualités en équilibre, qualités naturelles et acquises, qualités de l'esprit et du cœur. Qu'il faut d'années et de labeurs, d'études et de comparaisons, pour amener à maturité le jugement critique! Comme le sage de Platon ce n'est qu'avec la cinquantaine qu'il est au niveau

de son sacerdoce littéraire, ou, pour être moins pompeux, de sa fonction sociale. Ce n'est qu'alors qu'il a fait le tour de toutes les manières d'être et qu'il possède toutes les nuances de l'appréciation. — Et Sainte-Beuve joignait à cette culture infiniment raffinée une mémoire prodigieuse et une incroyable multitude de faits et d'anecdotes emmagasinés pour le service de sa pensée.

8 décembre 1869 (huit heures du matin). — Ciel bas, air gris, temps triste ; — ce paysage correspond à l'état d'une âme abattue, et d'un cœur sans espérance. Ma petite ménagère, file-doux et trotte-menu, vient de partir, emportant mes lettres du jour. J'ai déjeuné et me voici à mon bureau, recueilli devant mon ouvrage. Le travail consciencieux et solide, n'est-il pas encore ce qui trompe le moins ?

Je ne me sens pas encore bien établi dans ma nouvelle demeure. Je ne puis pas mettre à l'instant la main sur un objet quelconque, livre ou papier, harde ou gravure. Puis je ne sais comment tirer parti de ma principale chambre, sur laquelle je comptais le plus. Diverses choses traînent, lochent ou boitent. Bref, le bohème malgré lui n'est pas encore casé. Un peu de confort serait pourtant gentil. — Mais, comme le disait ce

matin ma femme de ménage, « le bon Dieu ne veut pas qu'on soit heureux ». Cette idée profonde qui résume toute la philosophie chrétienne — car c'est la glorification pieuse de la douleur — est descendue dans la conscience des plus humbles et des plus petits. Le malheur est voulu par le Dieu bon, donc la douleur est un bien. Ce prodigieux paradoxe est devenu tout simple et même populaire. Cela veut dire que cette vie n'est qu'une épreuve de notre patience, et que la vraie vie vient après. Le christianisme est un leurre si l'âme n'est pas immortelle, car il ajourne au ciel la justice et le bonheur, et l'équilibre moral est escompté par la foi aux promesses de l'avenir. La religion de la douleur est celle de l'espérance. « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! »

J'en conclus qu'il n'y a aucun moyen, égal à la religion, pour populariser les grandes idées morales. Et j'en induis que le besoin d'autorité sur un point, grandissant à proportion de l'affranchissement sur tout le reste, la démocratie future se passera toujours moins de religion, et peut-être même rétrogradera jusqu'au catholicisme, pour échapper à l'atomisme moral. Les époques incrédules sont toujours le berceau de nouvelles superstitions. « Si un peuple ne veut pas croire, il faut qu'il serve. » — On a toujours

une religion, et une foi, comme on fait de la prose, fût-ce sans le savoir. Le choix n'est donc pas entre la foi et la science, mais entre une foi et une autre, entre une religion grossière et une meilleure. Il est possible que la religion du bien, sans espoir de récompense et d'immortalité, en d'autres termes le stoïcisme, devienne un jour la foi de l'humanité. Jusqu'ici du moins, cette religion n'a suffi qu'aux plus nobles âmes, et le paradis a été nécessaire aux chrétiens et aux musulmans. Le paradis ne fût-il qu'un imparfait symbole de la Vie éternelle, et par conséquent une illusion, sa vertu fortifiante n'en aurait pas moins été un fait. L'erreur des cerveaux étroits est de ne pas rendre justice à l'illusion, c'est-à-dire à la vérité relative, purement psychologique et subjective. Toutes les intelligences vulgaires manquent de délicatesse critique, et se font l'idée la plus naïve de la vérité religieuse ou même de la vérité, parce qu'elles ne comprennent pas la nature et les lois de l'esprit humain. La phénoménologie est lettre close pour ces pachydermes, qui vivent à la surface de leur âme. Ils sont les lourds, les épais, les obtus, qui ne voient clair qu'en arithmétique et en mécanique, et sont incompetents dans le monde moral. La géométrie est leur domaine, le *fieri*, le devenir, la vie, et par conséquent la réalité dernière et profonde

n'est pas de leur ressort ni de leur gibier.

Mais de quoi parlais-je? de la nécessité d'une foi quelconque, pour pouvoir agir et vivre. Le scepticisme conclut rigoureusement au quétisme. Dans le doute on s'abstient. L'incertitude infinie impose l'absolue immobilité. Si donc l'action est obligatoire, il faut une espérance, une persuasion, une foi, pour décider la volonté libre. L'intérêt, le devoir sont des motifs; mais tout motif n'a de valeur que par une foi sous-entendue, la foi au bien par exemple, ou celle au plaisir. Il est vrai que cette foi est une expérience; mais croire à son expérience est encore un acte de foi, qu'un vrai sceptique peut s'interdire. La base de ma certitude c'est donc mon expérience intime, mais son principe est l'acte de souveraineté par lequel je décide *motu proprio* et sans raison que mon expérience est valable, qu'elle est vraie, que j'y crois. Le passage de l'illusion à la vérité est donc une spontanéité du vouloir. Le fond de la certitude est notre volonté. Sans la volonté, nous restons dans le scepticisme. Sans elle, il y a conscience, mais il n'y a point de science et point de réalité. — Mais si l'individu n'est au fond qu'une volonté, l'univers aussi n'est qu'une volonté. Et la volonté s'éteignant, tout disparaît comme un songe. Volonté et imagination, ce serait là tout l'homme et toute la nature. La réalité n'est que

la fantasmagorie infinie de la Volonté primordiale. Maïa est le rêve de Brahma. — C'est une des grandes *Weltvorstellungen* possibles. Schopenhauer en a fait le système.

(*Plus tard*). — Ce matin tout m'a glacé : le froid de la saison, l'immobilité physique et surtout la *Philosophie de l'Inconscient*¹. Ce livre établit cette thèse désolée : la création est une erreur; l'être tel qu'il est ne vaut pas le néant, et la mort vaut mieux que la vie.

J'ai ressenti l'impression morne qu'*Obermann* m'avait causée dans mon adolescence. La tristesse noire du bouddhisme m'a enveloppé de ses ombres. — Si, en effet, l'illusion seule nous masque l'horreur de l'existence et nous fait supporter la vie, l'existence est un piège et la vie un mal. Comme Annikeris, le Πεισιδάνατος, nous devons conseiller le suicide, ou plutôt, avec Bouddha et Schopenhauer, nous devons travailler à l'extirpation radicale de l'espérance et du désir, qui sont la cause de la vie et de la résurrection. Ne pas renaître, c'est là le point et c'est là le difficile. La mort n'est qu'un recommencement, tandis que c'est l'anéantissement qui importe. L'individuation étant la racine de

1. Hartmann, *Philosophie de l'Inconscient*, 1869.

toutes nos douleurs, il s'agit d'en éviter l'inférieure tentation et l'abominable possibilité. — Quelle impiété ! Et pourtant tout cela est logique ; c'est la dernière conséquence de la philosophie du bonheur. L'épicuréisme aboutit au désespoir. La philosophie du devoir est moins désolante. — Mais le salut est dans la conciliation du devoir et du bonheur, dans l'union de la volonté individuelle avec la volonté divine, dans la foi que cette volonté suprême est dirigée par l'amour. Pour ne pas maudire la création, il faut croire, malgré les apparences et les expériences, qu'elle est une œuvre d'amour, et que le principe universel est à la fois sagesse, sainteté et bonté. Sinon, qu'elle soit anathème ! et invoquons le néant.

23 février 1870. — Reconnu avec terreur les causes de mon obsession d'hier. Elles sont dans l'instinct de perversité ; — dans l'instinct de bravade ; — et dans l'instinct de suicide. On a beau dire, le mal tente parce qu'il est le mal, Satan n'a pas toujours besoin de se déguiser en ange de lumière pour se faire écouter et suivre ; il pique la curiosité, et cela suffit. On parle de la peur du danger, mais le danger exerce aussi un attrait puissant et vertigineux ; on veut se mesurer avec lui, et jouir de sa force.

On s'appuie sur l'instinct de conservation, mais l'instinct contraire est aussi réel. Ce qui nous est funeste sollicite en nous un goût malsain, qui n'est point aveugle mais dépravé.

Ainsi ce qui chagrinerait notre conscience et notre intérêt peut nous tenter encore; pourquoi? en caressant notre instinct de révolte qui ne veut craindre ni Dieu ni Diable, qui n'admet pas le supérieur et qui s'insurge contre tout conseil et toute injonction. — Il y a donc en nous l'élément satanique; il y a un ennemi de toute loi, un rebelle qui n'accepte aucun joug, pas même celui de la raison, du devoir et de la sagesse. Cet élément est la racine de tout péché : *das radicale Böse* de Kant. L'indépendance qui est la condition de l'individualité est en même temps la tentation éternelle de l'individu. Ce qui fait que ce que nous sommes est aussi ce qui nous fait pécheurs.

Le péché est donc bien dans nos moelles, il coule en nous comme le sang dans nos veines, il est mêlé à toute notre substance. Ou plutôt je dis mal : la tentation est notre état naturel, mais le péché n'est pas nécessaire. Le péché consiste dans la confusion volontaire de la bonne avec la mauvaise indépendance; il a pour cause la demi-indulgence accordée à un premier sophisme. Nous fermons les yeux sur les commencements

du mal parce qu'ils sont petits, et dans cette faiblesse se trouve en germe notre défaite. — *Principiis obsta*, cette maxime bien suivie nous préserverait de presque toutes nos catastrophes.

Nous ne voulons d'autre maître que notre caprice; autant vaut dire que notre mauvais moi ne veut pas de Dieu, que le fond de notre nature est séditieux, impie, insolent, réfractaire, contradicteur et contempteur de tout ce qui prétend à le dominer, par conséquent contraire à l'ordre, ingouvernable et négatif. C'est ce fond que le christianisme appelle l'homme naturel. Mais le sauvage qui est en nous et qui fait notre étoffe première doit être discipliné, policé, civilisé, pour donner un homme. Et l'homme doit être patiemment cultivé pour devenir un sage. Et le sage doit être éprouvé pour devenir un juste. Et le juste doit avoir remplacé sa volonté individuelle par la volonté de Dieu pour devenir un saint. Et cet homme nouveau, ce régénéré, c'est l'homme spirituel, c'est l'homme céleste, dont parlent les Védas comme l'Évangile, et les Mages comme les Néoplatoniciens.

17 mars 1870 (onze heures du matin). — Une belle musique de cuivre vient de jouer quelques morceaux dans la rue, sous la pluie. C'était un velours pour l'homme intérieur. O Pythagore, si

la musique nous transporte ainsi dans le ciel, c'est que la musique est l'harmonie, que l'harmonie est la perfection, que la perfection est notre rêve, et que notre rêve, c'est le ciel. — Ce monde de querelle, d'aigreur, d'égoïsme, de laideur et de misère nous fait involontairement soupirer après la paix éternelle, après l'adoration sans borne et l'amour sans fond. Ce n'est pas tant de l'infini que nous avons soif que de la beauté. Ce n'est pas l'être et les limites de l'être qui nous pèsent, c'est le mal, en nous et hors de nous. Il n'est point nécessaire d'être grand, pourvu qu'on soit dans l'ordre. La perfection dans le relatif suffit parfaitement à notre besoin d'absolu. L'ambition morale n'a point d'orgueil ; elle ne désire qu'être à sa place, et chanter bien sa note dans l'universel concert du Dieu d'amour. La sainteté du serviteur, sans puissance, sans science, sans dignité, est toute la félicité qu'elle souhaite. N'être qu'un vermisseau, mais selon Dieu, voilà le vœu de Cléanthe et de Thomas à Kempis.....

Je ne sais pas si c'est le chapitre de Dixon sur les *Shakers*¹, ou le fait de la convalescence, ou celui de la musique, mais je me sens un grand besoin de mansuétude religieuse : « Autant que

1. W. H. Dixon, *New America*, 1867.

cela dépend de vous, soyez en paix avec tous les hommes! » La retraite, le travail, la méditation, la prière à la façon essénienne me sourient comme une existence de choix. Un intérieur aimant, pieux, tranquille, cultivé, c'est à peu près tout ce qui me tente. — L'instinct contemplatif et mystique se réveille en moi. Mais je me rappelle que je suis ondoyant et divers : *Homo sum, nihil humani...* Faisons notre tâche.

30 mars 1870. — Certes, la Nature est inique, sans pudeur, sans probité et sans foi. Elle ne veut connaître que la faveur gratuite et l'aversion folle, et n'entend compenser une injustice que par une autre. Le bonheur de quelques-uns s'expie donc par le malheur d'un plus grand nombre... Inutile d'ergoter contre une force aveugle.

La conscience humaine se révolte contre cette loi, et, pour satisfaire son instinct de justice, elle a imaginé deux hypothèses dont elle s'est fait une religion : la première est l'idée d'une providence individuelle; la seconde, celle d'une autre vie. Que les accidents et les infortunes incompréhensibles soient des dispensations paternelles d'un Dieu qui veut nous éprouver, et à l'instant la révolte fait place à l'esprit de soumission filiale. Que les étonnantes iniquités de ce monde doivent être réparées après coup, dans

une meilleure existence où il y ait de la joie pour tous les affligés et où la justice habite, et dès ce moment, les épreuves deviennent supportables. Ainsi la foi à une protection divine et l'espérance d'une immortalité réparatrice, voilà où l'humanité puise le courage, voilà le procédé génial par lequel elle se réconcilie avec les duretés de la destinée.

C'est là une protestation contre la Nature, déclarée immorale et scandalisante. L'homme croit au bien, et, pour ne relever que de la justice, il affirme que l'injustice qu'il touche n'est qu'une apparence, qu'un mystère, qu'un prestige, et que justice se fera.

Fiat justitia, pereat mundus!

C'est un grand acte de foi. Et puisque l'humanité ne s'est pas faite elle-même, cette protestation a quelque chance d'exprimer une vérité. S'il y a conflit entre le monde naturel et le monde moral, entre la réalité et la conscience, c'est la conscience qui doit avoir raison.

Il n'est nullement nécessaire que l'univers soit, mais il est nécessaire que justice se fasse, et l'athéisme est tenu d'expliquer l'opiniâtreté absolue de la conscience sur ce point. La Nature n'est pas juste; nous sommes les produits de la Nature: pourquoi réclamons-nous et prophétisons-nous

la justice? pourquoi l'effet se redresse-t-il contre sa cause? le phénomène est singulier. Cette revendication provient-elle d'un aveuglement puéril de la vanité humaine? Non, elle est le cri le plus profond de notre être, et c'est pour l'honneur de Dieu que ce cri est poussé. Les cieux et la terre peuvent s'anéantir, mais le bien doit être et l'injustice ne doit pas être. Tel est le credo du genre humain. Et c'est le bon. Donc, la Nature sera vaincue par l'Esprit, et l'éternel aura raison du temps.

1^{er} avril 1870. — Je croirais assez que pour la femme, selon le vœu de la nature et souvent même après toute éducation et prédication, la religion c'est l'amour, que l'amour est par conséquent l'autorité suprême, celle qui juge le reste et décide du bien. Pour l'homme, l'amour est subordonné au bien, il est une grande passion, mais il n'est point la source de l'ordre, le synonyme de la raison, le critérium de l'excellence. Il semble donc que la femme ait pour idéal la perfection de l'amour, et l'homme la perfection de la justice. — C'est dans ce sens que saint Paul a pu dire que la femme est la gloire de l'homme et l'homme la gloire de Dieu. — Ainsi la femme qui s'absorbe dans l'objet de sa tendresse, qui fait de son héros une idole, est pour

ainsi dire dans la ligne de la nature, elle est vraiment femme, elle est reine dans l'art d'aimer, elle ne s'abaisse point, elle rayonne, elle réalise son type fondamental. Au contraire, l'homme qui enfermerait sa vie dans l'adoration conjugale, et qui croirait avoir assez vécu en se faisant le prêtre d'une femme aimée, celui-là n'est qu'un demi-homme, il est méprisé par le monde et peut-être secrètement dédaigné par les femmes elles-mêmes. La femme réellement aimante désire se perdre dans le rayonnement de l'homme de son choix, elle veut que son amour rende l'homme plus grand, plus fort, plus mâle, plus actif. Chaque sexe ainsi est dans son rôle : la femme est plutôt destinée à l'homme et l'homme destiné à la société; et chacun d'eux ne trouve sa paix, sa satisfaction et son bonheur que lorsqu'il a découvert cette loi et accepté cet équilibre. — Ce qui serait idolâtrique chez l'un ne l'est donc pas chez l'autre. La fin d'un être décide de ce qui fait partie de sa beauté.^F Ainsi la même chose peut être bien chez la femme et mal chez l'homme, vaillance dans celle-là, faiblesse dans celui-ci.

Il y a donc une morale féminine et une morale masculine, comme chapitres préparatoires à la morale humaine; au-dessous de la vertu angélique et sans sexe, il y a une vertu *sexuée*. Et

celle-ci est l'occasion d'un enseignement mutuel, chacune des deux incarnations de la vie s'attachant à convertir l'autre, la première prêchant l'amour à la justice, la seconde la justice à l'amour; d'où résultent une oscillation et une moyenne qui représentent un état social, une époque, parfois une civilisation entière. Telle est du moins notre idée européenne de l'harmonie des sexes dans la hiérarchie des fonctions.

15 avril 1870 (huit heures du matin). — Je suis humilié de recommencer la série des misères hivernales : coryza, rhume, fatigue des paupières, du cerveau et des reins. Est-ce que la santé ne veut donc plus avoir que des sourires intermittents? Me faut-il sentir toujours par quelque bout ma carcasse en avarie? Le soleil va-t-il me nuire maintenant, comme l'ombre jadis? Je me détraque donc sans remède?... Ce que je trouve d'insupportable dans ma situation, c'est de me limer plus que de raison, de me détruire à petit bruit, sans utilité et sans nécessité, par simple ignorance de ce qui me conviendrait ou par ennui de me soigner moi-même... Toute destruction gratuite de la vie, tout anéantissement évitable d'un chef-d'œuvre, me paraît férocité ou vandalisme. Je retrouve ici mon antipathie contre la souffrance bête, contre le malheur facultatif,

contre le dévouement mal entendu. Mourir pour une belle cause, bien, mais mourir par sottise, cela me répugne... Quand on a autant aimé l'action inutile, il faut se faire à l'idée de la décrépitude accidentelle et de la mort prématurée, car c'est là encore de l'inutile... La nature et les hommes conspirent également à nous démolir et à nous remettre en poudre, avant que nous retournions à la cendre natale. Vivre c'est se défendre, c'est vaincre, c'est s'imposer sans trêve et sans relâche; c'est continuellement se maintenir par la cohésion renouvelée, s'affirmer par la volonté, se dilater par la production; c'est accomplir un tour de force continu d'équilibrisme infatigable. Sitôt que le jeu nous fatigue et que la lutte nous ennuie, nous sommes perdus. C'est comme pour l'homme qui voyage dans la zone intertropicale : dès qu'il ne tue plus, il est dévoré. Vivre, c'est combattre incessamment la mort, la nuit, le néant; c'est alimenter comme un Guèbre, la flamme de sa personnalité, c'est être le protecteur de cette individualité fantasmagique, le griffon de ce trésor imaginaire, le custode consciencieux de cette âme dont la douleur seule nous atteste l'existence, mais qui n'a pas plus de consistance qu'un rêve tenace et qu'un cauchemar chronique...

Crucifixion! — C'est bien le mot qu'il faut

méditer en ce jour. Ne sommes-nous pas au vendredi saint?

L'art de la vie, ami, tu voudrais le connaître
Il est tout dans un mot: employer la douleur.

Vas-tu maintenant réprouver la souffrance comme vaine, inutile, féroce, tyrannique, quand jadis tu savais en tirer une leçon et un bien? La maudire est plus facile que la bénir, mais c'est retomber au point de vue de l'homme terrestre, charnel et naturel. Par quoi le christianisme a-t-il soumis le monde, sinon par sa divinisation de la douleur, par cette transfiguration merveilleuse du supplice en triomphe, de la couronne d'épines en couronne de gloire, et d'un gibet en symbole de salut? Que signifie l'apothéose de la croix, sinon la mort de la mort, la défaite du péché, la béatification du martyr, l'*emparadisement* du sacrifice volontaire, le défi à la douleur?

« O mort, où est ton aiguillon? ô sépulcre, où est ta victoire? » A force de travailler sur le thème : l'agonie du Juste, la paix dans l'agonie, et le rayonnement dans la paix, l'humanité a compris qu'une nouvelle religion était née, c'est-à-dire une nouvelle manière d'expliquer la vie et de comprendre la souffrance.

La souffrance était une malédiction que l'on

fuyait : elle va devenir une purification de l'âme, une épreuve sacrée envoyée par l'amour éternel, une dispensation divine destinée à nous sanctifier, un secours qu'acceptera la foi, une étrange initiation au bonheur. O puissance de la foi ! tout restant le même, tout est néanmoins changé. Une nouvelle certitude nie l'apparence ; elle transperce le mystère, elle met un père invisible derrière la nature visible, elle fait briller la joie au fond des larmes et fait de la douleur l'incarnation première de la félicité.

Et voilà, pour ceux qui ont cru, la tombe devient le ciel ; sur le bûcher de la vie, ils chantent l'hosanna de l'immortalité ; une sainte folie a renouvelé pour eux toutes choses, et quand ils veulent exprimer ce qu'ils éprouvent, leur ravissement les rend incompréhensibles ; ils parlent en *langues*. L'ivresse enthousiaste du dévouement, le mépris de la mort, la soif de l'éternité, le délire de l'amour pour la crucifixion, voilà ce qu'a pu produire l'inaltérable douceur du crucifié. En pardonnant à ses bourreaux, et en se sentant, malgré tout, indissolublement uni avec son Dieu, Jésus a, du haut de sa croix, allumé un feu inextinguible et révolutionné le monde. Il a proclamé et réalisé le salut par la foi dans la miséricorde infinie et dans le pardon accordé au seul repentir. En disant : « Il y a plus de joie dans le ciel

pour un seul pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance, » il a fait de l'humilité la porte d'entrée du paradis.

Crucifiez le moi indomptable, mortifiez-vous complètement, donnez tout à Dieu, et la paix qui n'est pas de ce monde descendra sur vous. Depuis dix-huit siècles, il ne s'est pas dit de plus grande parole, et, quoique l'humanité cherche une application toujours plus exacte et plus complète de la justice, elle n'a secrètement foi qu'au pardon, le pardon seul conciliant l'inviolable pureté de la perfection avec la pitié infinie pour la faiblesse, c'est-à-dire sauvegardant seul l'idée de la sainteté tout en permettant l'essor de l'amour. L'Évangile, c'est la nouvelle de l'inénarrable consolation, de celle qui désarme toutes les douleurs de la terre et même les terreurs du Roi des épouvantements, la nouvelle du pardon irrévocable, c'est-à-dire la vie éternelle. La croix est la garantie de l'Évangile. Elle en a été l'étendard.

L'humanité a cru Jésus, elle l'a cru sur sa parole et sur son exemple, elle a même cru en lui et en a fait son Dieu. Si le vrai Dieu est celui qui console, qui sanctifie et qui fortifie, à ce titre, Jésus n'a-t-il pas conquis sa divinité? Que la reconnaissance passionnée du cœur impose quelques illusions à l'esprit, qui en doute? Mais où est le

crime? C'est par ses affections et ses adorations que l'âme humaine s'élève, et non pas seulement l'âme de chaque individu, mais l'âme de l'humanité.

7 mai 1870. — La foi qui se cramponne à ses idoles, et qui résiste à toute innovation est une puissance retardatrice et conservatrice; mais c'est le propre de toute religion de servir de frein à notre émancipation illimitée, et de fixer notre agitation inquiète. La curiosité est la force impulsive, expansive, rayonnante, qui, nous dilatant sans limite, nous volatiliserait à l'infini; la croyance représente la gravitation, la cohésion, la concrétion qui fait de nous des corps, des individus particuliers. Une société vit de sa foi et se développe par la science. Sa base est donc le mystère, l'inconnu, le pressenti, l'insaisissable, la religion; son ferment est le besoin de connaître. Sa substance permanente est l'incompris ou le divin, sa forme changeante est le résultat de son travail intellectuel. — L'adhésion inconsciente, l'intuition confuse, le pressentiment obscur qui décide de la foi première est donc capital dans l'histoire des peuples. Toute l'histoire se meut entre la religion qui est la philosophie géniale, instinctive et fondamentale d'une race, et la philosophie qui est la dernière religion, c'est-à-dire

la vue claire des principes qui ont engendré tout le développement spirituel de l'humanité.

C'est la même chose qui est, qui était et qui sera, mais cette chose montre avec plus ou moins de transparence et de profondeur la loi de sa vie et de ses métamorphoses. Cette chose est l'absolu. En tant que fixe elle s'appelle Dieu; en tant que mobile le monde ou la Nature. Dieu est présent dans la nature, mais la nature n'est pas Dieu; il y a une nature en Dieu, mais ce n'est pas Dieu même. — Je ne suis ni pour l'immanence ni pour la transcendance isolément. Je tiens que, dans l'absolu, l'éternel est aussi vrai que le mobile, l'esprit que la nature, l'idéal que le réel, le noumène que le phénomène, et que toute la fantasmagorie de l'être n'est que l'être sous la catégorie du déploiement sans augmenter l'être en quoi que ce soit. De même que toutes les métamorphoses chimiques sont indifférentes à la balance, et que la formation ou la dissolution d'un système solaire ne change pas d'un atome la quantité de matière cosmique, il y a changement d'état mais non accroissement ou diminution de l'être dans l'être. Quand l'humanité mourrait, il y aurait une grande floraison perdue, mais qu'importe à l'éternité? L'absolu comme sujet est pensée, comme objet est nature. A supposer que l'absolu cesse un instant son

activité intérieure, et retombe dans le sommeil de Brahma, c'est l'univers qui s'évanouit; mais pour recommencer avec le réveil de l'absolu. — Que l'homme puisse rêver le rêve de Dieu et reconstruire dans sa monade l'architecture de l'infini, c'est là sa grandeur. Mais l'œuvre recommence toujours, parce que chaque vie n'est qu'un éclair et chaque esprit qu'une bulle de savon irisée par cet éclair.

9 mai 1870. — Disraeli, dans son nouveau roman (*Lothair*), montre que les deux grandes forces actuelles sont la révolution et le catholicisme, et que les nations libres sont perdues si l'une de ces deux forces triomphe. C'est exactement mon idée. Seulement, tandis qu'en France, en Belgique, en Italie et dans les sociétés catholiques, ce n'est que par une tenue en échec de chacune de ces forces par l'autre qu'on peut maintenir l'État et la civilisation, il y a mieux dans les États protestants : il y a une troisième force, une foi moyenne entre les deux autres idolâtries, qui fait ici de la liberté non une neutralisation de deux contraires, mais une réalité morale, subsistant par elle-même, ayant en soi son centre de gravité et son mobile. Dans le monde catholique la religion et la liberté se nient mutuellement, dans le monde protestant elles s'acceptent :

donc beaucoup moins de force perdue dans le second cas. La chrétienté catholique est donc dans une situation inférieure; elle est déchuë du premier rang, c'est la race anglo-saxonne qui est en ascendant historique pour l'heure où nous sommes.

La liberté, c'est le principe laïque et philosophique, c'est l'aspiration juridique et sociale de notre espèce. Mais comme il n'y a pas de société sans règle, sans frein, sans limitation de la liberté individuelle, sans limitation morale surtout, il convient que le peuple le plus libre légalement ait pour lest sa conscience religieuse; c'est ce qui se trouve aux États-Unis. Dans les États mixtes, catholiques ou athées, la limitation, étant seulement pénale, pousse à la contravention incessante : c'est le spectacle qu'offre la France chaque fois qu'elle se rapproche de la République.

La puérilité des libres penseurs consiste à croire qu'une société libre peut se tenir debout et en cohésion sans une foi commune, sans un préjugé religieux quelconque. Où est la volonté de Dieu? est-ce la raison commune qui l'exprime ou bien est-ce un clergé, une Église qui en a le dépôt? Tant que la réponse est ambiguë, douteuse et louche aux yeux de la moitié ou de la majorité des consciences (et c'est le cas dans tous les États où la population est catholique), la paix

publique est impossible et le droit public est chancelant. S'il y a un Dieu, il faut l'avoir pour soi; et s'il n'y en a pas, il faudrait d'abord avoir gagné tout le monde à une même idée du droit ou de l'utile, c'est-à-dire avoir reconstitué une religion laïque, avant de bâtir solidement en politique.

Le libéralisme se repaît d'abstractions quand il croit possible la liberté sans individus libres, et qu'il ignore que la liberté dans l'individu est le fruit d'une éducation antérieure, éducation morale qui présuppose une religion libératrice. Prêcher le libéralisme à une population jésuitisée par l'éducation, c'est recommander le mariage à un castrat et la danse à un amputé. Un enfant dont on n'a jamais délié les langes comment marcherait-il? Comment l'abdication de la conscience propre conduirait-elle au gouvernement de la conscience propre? Être libre, c'est se diriger soi-même, c'est être majeur, émancipé, maître de ses actes, juge du bien; or le catholicisme ultramontain n'émancipe jamais ses ouailles, lesquelles doivent admettre, croire, obéir, parce qu'elles sont mineures à toujours, et que le clergé seul possède la loi du bien, le secret du juste, la norme du vrai. — Voilà où conduit l'idée de révélation extérieure, habilement exploitée par un sacerdoce patient.

Mais ce qui m'étonne, c'est la myopie des hommes d'État du midi, qui ne voient pas que la question capitale c'est la question religieuse, et qui, à l'heure qu'il est, ne reconnaissent pas encore que l'État libéral est irréalisable avec une religion antilibérale, et presque irréalisable avec l'absence de religion. Ils confondent des conquêtes accidentelles et des progrès précaires avec des résultats définitifs.

Je crois au contraire qu'en France tout est possible, et que tout peut être reperdu, en fait de liberté. La France sera socialiste et communiste avant d'avoir pu réaliser la république libérale, parce que l'égalité est infiniment plus facile à établir que la liberté, et couper cent arbres beaucoup plus prompt que d'en faire croître un seul. Le socialisme est un aveu d'impuissance. Et il y a quelque vraisemblance que le tapage qui se fait soi-disant en faveur de la liberté n'aboutisse à la suppression de la liberté : je vois que l'Internationale, les irréconciliables et les ultramontains, visent également à l'absolutisme, à l'omnipotence dictatoriale. Heureusement qu'ils sont plusieurs et qu'on pourra les mettre aux prises.

Si la liberté doit être sauvée, ce ne sera pas par les douteurs, les phénoménistes, les matérialistes, ce sera par les convictions religieuses,

ce sera par la foi des individus qui croient que Dieu veut l'homme libre mais pur, ce sera par les aspirants à la sainteté, par ces dévots surannés qui parlent d'immortalité, de vie éternelle, qui préfèrent l'âme au monde entier, ce sera par ces réchappés de la foi séculaire du genre humain.

Dans le combat des lumières contre les ténèbres, je crois donc que la religion purifiée, le christianisme primitif, sera une force équitable. C'est lui qui dégrisera du faux progrès et de la fausse liberté, en maintenant l'idéal de la vie humaine sanctifiée, et vraiment noble, c'est-à dire digne du ciel.

5 juin 1870. — L'efficace dans la religion est précisément dans ce qui n'est pas rationnel, philosophique ou éternel, l'efficace est dans l'imprévu, dans le miraculeux, dans l'extraordinaire, dans l'anecdotique. La religion est d'autant plus aimée qu'elle réclame plus de foi, c'est-à-dire qu'elle est moins croyable pour le profane. Le philosophe veut expliquer les mystères et les résoudre en lumière. Au contraire, c'est le mystère que réclame et que poursuit l'instinct religieux, c'est le mystère qui fait l'essence du culte et la puissance du prosélytisme. Quand la croix est devenue la folie de la croix, elle a ravi les

multitudes. Et de nos jours encore ceux qui veulent dissiper le surnaturel, éclairer la religion, ménager la foi, se voient abandonnés, comme les poètes qui parleraient contre la poésie, comme les femmes qui décrieraient l'amour. Le charme de la religion est dans la foi; la foi est l'adoption de l'incompréhensible et même la poursuite de l'incompréhensible; et la foi s'enivre de ses propres offrandes et de ses exaltations multipliées. Telle qu'une femme aimante, elle fait sa volupté du sacrifice, et plus on lui demande de dévouement plus elle est heureuse.

C'est l'oubli de cette loi psychologique qui stupéfie les libéraux; c'est sa connaissance qui fait la force du catholicisme...

Il semble qu'aucune religion positive ne puisse survivre au surnaturel qui fait sa raison d'être. La religion naturelle paraît le tombeau de tous les cultes historiques. Toutes les religions concrètes viennent mourir dans l'air pur de la philosophie. Donc aussi longtemps que la vie des peuples a besoin du principe religieux comme mobile et sanction de la morale, comme aliment de la foi, de l'espérance et de l'amour, aussi longtemps les multitudes se détourneront de la raison pure et de la vérité nue, aussi longtemps elles adoreront le mystère, aussi longtemps et avec raison elles resteront dans la foi, seule

région où apparaisse pour elles l'idéal sous la forme de l'attrait.

9 juin 1870 (*huit heures du matin*). — Je m'éveille une heure trop tard pour le premier train de Lausanne, et je renonce à la réunion de la Société d'Histoire, non sans un secret mécontentement de moi-même, car il eût mieux valu me retrouver avec des collègues et consulter un peu l'opinion que de moisir ici dans ma cellule d'alchimiste. Mais c'est toujours la même chose. J'aime à être dispensé, par le hasard ou par l'impossible. Le *trop tard* est d'intelligence avec mon apathie, et je ne redoute qu'en apparence de voir partir sans moi le steamer, le wagon, l'occasion et l'allégresse.

Là-bas, là-bas !

Est le bonheur, dit l'espérance.

Et comme je ne suis pas tourné vers l'espérance, je me dis :

Là-bas, là-bas !

Est l'ennui, la déception.

Et je reste coi. Au fond, avec ce seul élément de plus ou de moins dans l'âme : l'espoir, tout change. Toute l'activité de l'homme, tous ses efforts, toutes ses entreprises supposent en lui l'espoir d'atteindre un but ; une fois cet espoir

évanoui, le mouvement est insensé, il n'est que spasmodique et convulsif, comme celui d'un individu qui tombe d'un clocher. Se débattre devant l'inévitable a quelque chose de puéril. Supplier la loi de la pesanteur de suspendre son action serait sans doute une prière grotesque. Eh bien ! quand on perd la foi à l'efficacité de ses efforts, quand on se dit : Tu ne seras pas mieux ainsi qu'ainsi ; tu es incapable de réaliser ton idéal, le bonheur est une chimère, le progrès est une illusion, le perfectionnement est un leurre ; à supposer toutes tes ambitions assouvies, tu ne trouverais encore là que vide, satiété, rancœur,

Ixion, Sisyphe et Tantale,
Les suppliciés de l'espoir,
Démontrent à qui veut le voir
Que toute espérance est fatale ;

on s'aperçoit qu'un peu d'aveuglement est nécessaire pour vivre et que l'illusion est le moteur universel. La désillusion complète serait l'immobilité absolue. Celui qui a déchiffré le secret de la vie finie, et qui en a lu le mot, échappe à la Grande Roue de l'existence, il est sorti du monde des vivants, il n'est plus dupe, il est mort de fait. Serait-ce la signification de la croyance antique que soulever le voile d'Isis ou regarder Dieu face à face anéantissait le mortel téméraire ? L'Égypte et la Judée avaient constaté le fait,

Bouddha seul en a donné la clef : c'est que la vie individuelle est un néant qui s'ignore, et qu'aus-sitôt que ce néant se connaît la vie individuelle est abolie en principe. Sitôt l'illusion évanouie, le néant reprend son règne éternel, la souffrance de la vie est terminée, l'erreur est disparue, le temps et la forme ont cessé d'être pour cette individualité affranchie; la bulle d'air coloré a crevé dans l'espace infini, et la misère de la pensée s'est dissoute dans l'immuable repos du Rien illimité. L'absolu, s'il était esprit, serait encore activité, et c'est l'activité, fille du désir, qui est incompatible avec l'absolu. La volonté est une inquiétude. L'absolu doit être le zéro de toute détermination, et la seule manière d'être qui lui convienne, c'est le Néant.

15 juin 1870 (cinq heures et demie du soir).
— Chaleur accablante, ciel couvert, lumière d'éclipse, aspect morne de toute chose. Il me semble que nous traversons la queue d'une comète et que les êtres vivants vont s'éteindre dans l'aridité de cet air épaissi. L'influence torpéfiante gagne mon cerveau et m'ennuie l'entendement. Je ne réagis plus avec vivacité contre le monde extérieur, et je n'ai plus la lucide perception de ma liberté. Que la nature est affreuse et la vie désolée, quand on les regarde à travers le verre

jaunâtre de cette impression; c'est comme si le globe de l'œil s'injectait d'eau de savon. J'ai la sensation de me noyer dans la laideur. Jamais mes volets éraillés, mes rideaux jaunis, mes tapis fanés, mes bibliothèques où les livres sont en zig-zag, ne m'ont paru si désagréables à l'œil. Jamais mon visage ne m'a fait l'effet aussi déplaisant et aussi vieilli. — O lumière, ô jeunesse, ô fraîcheur, ô beauté, j'ai de vagues tentations de vous adorer, vous absentes, vous que mon cœur appelle et regrette, vous, biens disparus et perdus, vous, enchantement des sens et de l'imagination! Je prends en grippe tout ce qui boite, cloche, geint et grimace, tout ce qui est défraîchi, ébréché, détérioré, et je sens, comme sentirait une fillette de quinze ans, une aversion instinctive pour tout ce qui déplaît, pour tout ce qui est vieux, y compris ma *Wenigkeit*.

Sous le prestige de cette aversion, on proclamerait volontiers le droit divin du beau et l'anéantissement de la laideur sous toutes ses formes. Pourtant, telle est mon apathie, que tout en répudiant la laideur pour tout ce qui m'entoure et ce qui dépend de moi, meubles, appartement, vêtements, etc., je ne me sens nullement le courage de faire l'élégance et la grâce autour de moi, et de pétrir les choses au gré de mon idéal. Cette architectonique est l'affaire de la femme; c'est

elle qui doit arranger, orner, décorer la vie. J'éprouverais une sorte de honte d'accommoder mon intérieur comme une petite maîtresse, et de faire des frais de bonne volonté pour ce bien-être de mon individu. Un paradis tout fait m'enchanté; mais faire un nid pour moi seul me répugne.

Hélas! en ceci, comme en tout le reste, je suis trop certain de mourir sans avoir vu se réaliser mon rêve. J'ai pour ainsi dire renoncé en bloc à l'espoir de jamais me satisfaire en quoi que ce soit; et cela me donne, sinon du contentement, au moins du calme. Les soupirs égrenés n'empêchent pas la résignation fondamentale. Il est plus facile d'étrangler ses désirs que de les rassasier : c'est le parti que j'ai pris d'ordinaire, même pour les choses qui seraient à ma portée.

16 juin 1870. — Lecture : relu le *Cid*, avec toutes les pièces, notices, dédicaces à l'appui; et la biographie de Corneille par Louandre.

Corneille est un excellent exemple du défaut d'harmonie et d'équilibre si fréquent chez les modernes et qui eût révolté le sens esthétique des anciens : sentiment du sublime, ignorance puérile du monde; grandeur et gaucherie; héroïsme et manque d'esprit; fierté et servilité; hauteur de l'invention, conversation bête, lourde,

ennuyeuse; talent à écrire des vers, impuissance à les lire tolérablement; grand homme et grand nigaud; n'est-il pas bizarre que cela se trouve ensemble, et qu'une belle âme revête l'apparence d'un balourd et d'un malotru? — A quoi cela tient-il? à notre éducation ridicule, surtout celle du dix-septième siècle, à notre division sociale, qui détruit l'homme au profit des classes, et range les individus, surtout en monarchie, comme les genres, espèces et familles des insectes ou des crustacés dans les vitrines de nos musées. La civilisation, dite chrétienne, a, pendant dix-huit siècles, été incapable de façonner des hommes complets, libres, nobles, comme le siècle de Périclès en faisait. Le dehors et le dedans ne se correspondent pas chez les modernes. C'est qu'il est plus facile de faire des prodiges ou des monstres que des hommes véritables; tous les excès sont plus réalisables que la beauté. Nous sommes si éloignés de pouvoir organiser la vie individuelle et sociale d'après l'idéal esthétique, que nous n'avons pas même cette espérance à l'état d'utopie. Il va pour nous sans dire que l'harmonie, le beau, sont des éclairs exceptionnels, dans la nue de notre monde. Aussi le caractère le plus saillant de notre monde historique c'est la contradiction, autrement dit le désaccord, la dissonance, la laideur et la grimace. — Et, pour comble,

nous essayons de tirer vanité de ce défaut grotesque, comme le crapaud qui établirait par raisons démonstratives que les verrues font partie de la distinction extérieure, parce que son dos à lui est couvert de ces sales rugosités.

L'infatuation où nous sommes de nous-mêmes, tandis que les vrais hommes sont si rares, est d'une bouffonnerie attristante.

3 juillet 1870. — Lecture : Gérusez (*Calvin* ; — *Anne Dubourg* ; — *Rabelais*). Le point de vue français, quand il s'agit du protestantisme, est toujours ridiculement contradictoire. Le chauvinisme national semble incurable dans sa niaiserie, et rappelle celle de la chanson de La Palisse. Pour lui deux choses vont sans dire : c'est que le génie national est sacro-saint, et que les instituteurs séculaires, savoir le romanisme et la monarchie, quoique suspects d'abus, sont non moins indiscutables, sauf du point de vue révolutionnaire. Dès lors le protestantisme, qui d'une part est peu catholique et respecte mal l'absolutisme monarchique, et d'autre part aurait prévenu la révolution, est répudié d'avance, comme ayant risqué de changer l'histoire de France. Cet optimisme naïf qui consiste à dire : Il n'y en a point comme nous, et nous sommes parfaitement contents de ce que nous sommes, est vraiment

bouffon. Je me figure un bossu qui voudrait devenir un bel homme sans perdre sa bosse. Les Français, comme tous les aimables pécheurs, tiennent à leurs péchés autant qu'à leur salut, et concéderont ce qu'on voudra en détail, pourvu qu'ils reprennent en bloc toutes leurs concessions. — N'est-il pas niais de faire la critique des conséquences d'une institution sans remonter à l'institution, et de s'indigner devant le bûcher d'Anne Dubourg, en jetant la pierre à Calvin? Les écrivains comme Gérusez, sont impatientants par leur puérilité. Ils ne comprennent que l'opposition moqueuse et stérile, jamais le remède héroïque. Ils admettent Rabelais, la Fronde, la Satire Ménippée, Voltaire, mais ils ont peur des caractères sérieux. Ils veulent l'effet sans les causes, et la pomme sans le pommier : ce qui est un péché de lèse-bon sens. « Le triomphe de Calvin aurait dénaturé la France ! » Gérusez prend cela pour un argument, il est clair que si l'on met des bottes, on n'est plus en pantoufles. Mais la question est de savoir si, pour traverser les fanges de l'histoire, une chaussure ne vaut pas mieux qu'une autre. — Est-ce que l'histoire de France depuis Louis XI, je suppose, nous montre un peuple modèle, moral, prospère, libre, heureux, enviable? Dites oui, et n'en parlons plus. Si vous dites non, alors votre opti-

misme cesse d'arcbouter la société française, dont on peut montrer les vices secrets et les superstitions profondes. Un des vices est la frivolité qui substitue les convenances publiques à la vérité, et qui méconnaît absolument la dignité personnelle et la majesté de la conscience. Le peuple des apparences ignore l'A B C de la liberté individuelle et reste d'une intolérance toute catholique envers les idées qui ne conquièrent pas l'universalité, c'est-à-dire la majorité des adhésions. La nation se regarde elle-même comme un troupeau qui fait masse, nombre et force, mais non une assemblée d'hommes libres où les individus tirent leur valeur d'eux-mêmes. Le Français éminent tire sa valeur d'autrui; qu'il ait le galon, la croix, l'écharpe, l'épée, la simarre, en un mot la fonction et la décoration, alors il est tenu pour quelque chose et il se sent quelqu'un. C'est l'insigne qui déclare son mérite, c'est le public qui le tire du néant, comme le sultan crée ses vizirs. Ces races moutonnières disciplinées, sociables ont une antipathie pour l'indépendance individuelle; il faut que chez elles tout dérive de l'autorité militaire, civile ou religieuse, et Dieu lui-même n'est pas, tant qu'il n'a pas été décrété. Leur dogme instinctif c'est donc l'omnipotence sociale qui traite d'usurpation et de sacrilège la prétention de la vérité à être

vraie sans estampille, et celle de l'individu à posséder une conviction isolée et une valeur personnelle. — Chacun doit faire comme tout le monde, cette formule si française, contient en soi la justification de toutes les tyrannies, de toutes les banalités, de toutes les persécutions, et de toutes les platitudes.

*Bellalpe*¹, 20 juillet 1870 (trois heures après-midi). — Le panorama est d'une majesté grandiose. C'est la symphonie des montagnes, une cantate des Alpes au soleil.

J'en suis ébloui et oppressé. Et ce qui domine, c'est la joie de pouvoir admirer, c'est-à-dire d'être redevenu contemplateur par le bien-être physique, de pouvoir sortir de moi et me donner aux choses, comme c'est le propre de mon état de santé. La gratitude se mêle à l'enthousiasme. Je reviens à moi-même. Quelle bénédiction!

(*Huit heures du soir*). — Passé deux heures, au pied du Sparrenhorn, dans un ravissement continu. — Submergé de sensations. Regardé, senti, rêvé, pensé.

1. Bellalpe, station alpestre au-dessus de Brigue, est adossée au versant sud de la chaîne septentrionale du Valais et fait face au passage du Simplon. « Villars était un nid, mais Bellalpe est une aire, » a dit l'auteur.

Bellalpe, 21 juillet 1870 (quatre heures après-midi). — Ascension du Sparrenhorn (9.050 pieds), après déjeuner. Ce pic auquel nous sommes adossés, demande au touriste deux heures un quart de marche (j'ai descendu en une heure un quart). Sa pointe n'est pas d'un très facile accès, à cause des pierres croulantes et de l'escarpement du sentier qui côtoie deux abîmes. Mais comme on est récompensé !

Le temps était parfaitement beau. La vue embrasse toute la série des Alpes valaisannes, de la Furka au Combin, et même par delà la Furka quelques cimes tessinoises et grisonnes ; et si l'on se retourne, on aperçoit derrière soi tout un monde polaire de névés et de glaciers qui forment le revers sud de l'énorme massif bernois du Finsteraarhorn, du Mönch et de la Jungfrau. Ce massif est représenté par l'Aletschhorn autour duquel pivotent les rubans des divers glaciers d'Aletsch, qui se tordent devant le pic d'où je les contemplais. Les cinq zones superposées : champs, bois, gazons, rocs nus, neiges ; et les quatre espèces de montagnes suivant la hauteur (monts boisés, gazonnés, rocheux, neigeux). — Parmi les monts de première grandeur, principaux types : table, le Monte-Leone ; coupole, le Fletscherhorn ; dôme, le Mont-Rose ; pagode, le Mischabel, avec ses quatre arêtes en

arcs-boutants et son état-major de neuf pics en faisceau; pyramide, le Weisshorn; obélisque, le Cervin (pic, dent, corne, aiguille).

Autour de moi voltigeaient les papillons en partie carrée, des mouches curieuses et des moucheron aux jambes d'araignée; mais rien ne végétait, sauf quelques lichens. — Evolution trépidante de quelque nuée blanche au-dessus de ma tête. — La bouteille vide, avec les noms des touristes survenus depuis le 4 juillet, noms écrits sur des fragments de papier. — La grande vue vide et morte du glacier supérieur d'Aletsch, une Pompéi glaciaire. — Gentianes bleues, pensées, marguerites, renoncules, myosotis, anémones. Point d'euphraises. Gazons drus, élastiques. Quelques saxifrages. Resté une heure à la cime.

Les dos de rochers affleurent le sol; les effondrements circulaires en coupoles gazonnées, la transition entre la zone rocheuse et la zone de gazons.

Bellalpe, 22 juillet 1870 (quatre heures et demie après-midi). — Le ciel, brumeux et marbré ce matin, est redevenu parfaitement bleu, et les géants du Valais se baignent dans la lumière tranquille.

D'où m'arrive cette mélancolie solennelle qui m'assiège et m'opprime? Je viens de lire une

série de travaux scientifiques (Bronn, *Lois de la paléontologie*; Karl Ritter, *Lois des formes géographiques*, etc.) et beaucoup d'autres articles de la *Revue Germanique* de 1859. Serait-ce la cause de tristesse intérieure? Est-ce la majesté de ce paysage immense, la splendeur de ce soleil penchant qui me dispose à pleurer?

« Créature d'un jour qui t'agites une heure, » ce qui t'étouffe, je le sais, c'est le sentiment de ton néant. Ces noms de grands hommes (Humboldt, Ritter, Schiller, Goethe) qui viennent de passer sous tes yeux, te rappellent que tu n'as rien su faire de tes dons; cette Revue de 1859 te reproche secrètement le chétif emploi de tes onze dernières années; et cette grande nature impassible te dit que demain tu disparaîtras, éphémère, sans avoir fait ton œuvre, sans avoir vécu. Peut-être même est-ce le souffle des choses éternelles qui te donne le frisson de Job? Qu'est-ce que de l'homme? cette herbe qu'un rayon fane et qui est jetée au four? Qu'est-ce que notre vie dans le gouffre infini? J'éprouve une sorte de terreur sacrée, et non plus seulement pour moi, mais pour mon espèce, mais pour tout ce qui est mortel. Je sens, comme Bouddha, tourner la Grande Roue, la roue de l'illusion universelle, et dans cette stupeur muette il y a une véritable angoisse, Isis soulève le coin de son voile, et le vertige de

la contemplation foudroie celui qui aperçoit le grand mystère. Je n'ose respirer ni remuer, il me semble que je suis suspendu à un fil au-dessus de l'abîme insondable des destinées. Est-ce là un tête-à-tête avec l'infini, l'intuition de la grande mort?

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
Ton âme est immortelle et tes pleurs vont finir.

Finir? quand le gouffre des désirs ineffables s'ouvre dans le cœur, aussi vaste, aussi béant que le gouffre de l'immensité s'ouvre autour de nous. Génie, dévouement, amour, toutes les soifs s'éveillent pour me torturer à la fois. Comme le naufragé qui va sombrer sous la vague, comme le condamné dont la tête va rouler sous la hache, je sens des ardeurs folles me rattacher à la vie, des repentirs désespérés m'étreindre et me faire crier grâce. Et puis toute cette agonie invisible se résout en abattement. « Résigne-toi à l'inévitable! Mène deuil sur les mirages de ta jeunesse! Vis et meurs dans l'ombre! Fais, comme le grillon, ta prière du soir. Éteins-toi sans murmure quand le Maître de la vie soufflera sur ton imperceptible flamme. C'est avec des myriades de vies inconnues que se bâtit chaque motte de terre. Les infusoires ne comptent que s'ils sont des milliers de milliards. Ne te révolte point contre ton néant. » Amen!

Mais il n'y a de paix que dans l'ordre. Es-tu dans l'ordre? Hélas non! Ta nature inflexible et inquiète te tourmentera donc jusqu'à la fin? Tu ne verras jamais exactement ce que tu dois faire. L'amour du mieux t'aura interdit le bien. L'anxiété de l'idéal t'aura fait perdre toutes les réalités. L'aspiration vague et le désir indéterminé auront suffi à inutiliser tes talents et à neutraliser tes forces. Nature improductive qui s'est crue appelée à la production, tu te seras fait par erreur un remords superflu, comme une femme qui, par ignorance de son sexe, serait inconsolable d'avoir fait défaut à la paternité.

Le mot de ... me revient :

Chacun use, soit peu soit prou,
Au moins une cape de fou.

Et aussi celui de Scherer : Il faut s'accepter comme on est.

Zurich, 8 septembre 1870. — Tous les exilés rentrent à Paris : Edgar Quinet, Dufraisse, Louis Blanc, Hugo, etc. En cotisant leurs expériences réussiront-ils à faire subsister quelques temps la République? Cela est à souhaiter. Mais je ne risquerais pas mon petit doigt sur cette chance. Tandis que la République est un fruit, on en fait en France une semaille. Ailleurs elle suppose des hommes libres, en France elle se fait et doit

se faire tutrice, institutrice; c'est-à-dire qu'elle est artificielle et contradictoire. Elle remet la souveraineté au suffrage universel comme si celui-ci était déjà éclairé, judicieux, raisonnable, et elle doit morigéner celui qui, par fiction, est le maître. Le passé légitime toute espèce de doute; c'est à la France à faire ses preuves d'amendement et de sagesse. La conversion n'est pas vraisemblable, mais elle n'est pas impossible. Attendons, avec sympathie, mais circonspection... La France a l'ambition du *selfgovernment*, mais ce n'est là qu'une convoitise. Il s'agit d'en montrer la capacité. Depuis quatre-vingts ans elle a confondu la révolution avec la liberté. On a droit de l'attendre à l'œuvre.

Bâle, 11 septembre 1870. — Die Wacht am Rhein! Il est tard et je veille, et le vieux Rhin bruit sous ma fenêtre et se brise aux arches du pont...

Bâle, 12 septembre 1870. — Comme il y a dix ans, comme il y a vingt ans, le grand fleuve glauque roule ses ondes puissantes, les chevaux piétinent sur les planches du pont aux douze arches, la cathédrale rouge darde ses deux flèches vers le ciel; le lierre des terrasses qui bordent la rive gauche du Rhin pend des murs comme

un manteau vert; le bac infatigable fait comme jadis son va-et-vient : en un mot les choses paraissent éternelles, tandis qu'on voit blanchir ses cheveux et qu'on sent vieillir son cœur. J'ai passé ici comme zofingien¹, puis comme étudiant d'Allemagne, puis comme professeur; j'y reviens sur le retour de l'âge, et rien dans le paysage n'a changé que moi : *Eheu, fugaces, Postume, Postume...*

Cette mélancolie du souvenir a beau être banale et puérile, elle est vraie, elle est intarissable, et les poètes de tous les temps n'ont pu échapper à ses atteintes...

Qu'est-ce au fond que la vie individuelle? une variation du thème éternel : naître, vivre, sentir, espérer, aimer, souffrir, pleurer, mourir. Quelques-uns y ajoutent s'enrichir, penser, pulluler, vaincre, etc., mais en fait, comme que l'on s'extravase, se dilate et se convulsionne, on ne peut que faire onduler plus ou moins la ligne de sa destinée. Qu'on rende un peu plus saillante pour les autres ou distincte pour soi-même la série des phénomènes fondamentaux, qu'importe? Le tout est toujours le trémoussement de l'infiniment petit, et la répétition insignifiante du motif

1. Membre de la société patriotique suisse d'étudiants dite « de Zofingue, » nom de la petite ville argovienne où elle fut fondée, en 1819.

immuable. En vérité, que l'on soit ou que l'on ne soit pas, la différence est si parfaitement imperceptible pour l'ensemble des choses que toute plainte et tout désir sont ridicules. L'humanité tout entière n'est qu'un éclair dans la durée de la planète, et la planète peut retourner en gaz sans que le soleil s'en ressente seulement une seconde. L'individu est donc l'infinitésimale du néant. Il n'est intéressant que pour lui-même et dans la mesure de son obtusité.

Qu'est-ce que la Nature? c'est Maïa, c'est-à-dire un phénoménisme incessant, fugitif et indifférent, l'apparition de tous les possibles, le jeu inépuisable de toutes les combinaisons.

Maintenant, Maïa amuse-t-elle quelqu'un, un spectateur, Brahma? ou Brahma travaille-t-il à quelque but sérieux, non égoïste? Du point de vue théiste, Dieu veut-il faire des âmes et augmenter la somme du bien et de la sagesse, en se multipliant lui-même dans des êtres libres, facettes qui lui répercutent sa sainteté et sa beauté? Il faut avouer que cette conception séduit bien davantage nos cœurs. Mais est-elle plus vraie? La conscience morale l'affirme. Si l'homme conçoit le bien, le principe général des choses qui ne peut pas être inférieur à l'homme doit être sérieux. La philosophie du travail, du devoir,

de l'effort, paraît supérieure à celle du phénomène, du jeu et de l'indifférence.

Maïa, la fantasque, serait subordonnée à Brahma, l'éternelle pensée, et Brahma serait à son tour subordonné au Dieu saint.

25 octobre 1870. — Chaque fonction au plus digne, chaque place au plus capable, à chacun selon son mérite : cette maxime domine toutes les constitutions et sert à les juger. Il n'est pas interdit à la démocratie de l'appliquer, mais la démocratie l'applique rarement, parce qu'elle prétend, par exemple, que le plus digne c'est celui qui lui plaît, tandis que celui qui lui plaît est rarement le plus digne. La démocratie est une femme nerveuse qui donne son suffrage suivant son caprice, et son caprice du moment, et ne ressemble guère au sage qui apprécie le mérite intrinsèque des choses et des personnes, et fait abstraction de ses circonstances accidentelles. Plus brièvement, le système démocratique suppose que la raison guide les masses populaires, tandis qu'en fait elles obéissent plus ordinairement à la passion. Or toute fiction s'expie, car la vérité se venge.

· Et voilà pourquoi la démocratie, si belle en théorie, peut, en pratique, aboutir à d'insignes laideurs.

Hélas ! comme que l'on s'y prenne, la sagesse, la justice, la raison, la santé ne seront jamais que des cas particuliers et le partage de quelques âmes d'élite. L'harmonie morale et intellectuelle, l'excellence sous toutes ses formes sera toujours une rareté de grand prix, un chef-d'œuvre isolé.

Tout ce qu'on peut attendre des institutions les plus perfectionnées, c'est de permettre à l'excellence individuelle de se produire, mais non de produire l'individu excellent. La vertu et le génie, la grâce et la beauté seront toujours une noblesse que ne pourra fabriquer aucun régime. Inutile par conséquent de s'enticher pour ou de s'enrager contre des révolutions qui n'ont qu'une importance de second ordre, une importance que je ne veux pas diminuer ni méconnaître, mais une importance plutôt négative après tout.

Que mon coche ou mon wagon me cahote un peu plus ou un peu moins, pourvu que je me porte bien j'arrive, et c'est l'essentiel. La vie politique nous vole beaucoup trop de temps, car elle n'est que le moyen de la vraie vie. Quels que soient les inconvénients d'un appartement logeable, ils ne sauraient l'emporter sur ceux du déménagement perpétuel. Sous prétexte de perfectionnement ou de fini, nous nous rendons l'existence bien incommode, car enfin si j'emploie

mon jour et ma nuit et mon lendemain à refaire mon lit, et cela pour recommencer le surlendemain, je sacrifie le but au moyen, et le sommeil, qui est le nécessaire, à la couchette qui est l'insignifiant. Si je boulange mon pain, quand est-ce que je le mangerai? Si pour mieux courir, je couds, découds, recouds et perfectionne sans fin mes chaussures, quand donc courrai-je? Vaut-il pas mieux coucher à la dure, manger quoi que ce soit et marcher pieds nus, que de se faire l'esclave de cette marotte tyrannique?

La mesure! ce mot divin de la Grèce, comme nous l'oublions! nous gâtons et empoisonnons les meilleures choses, faute de proportion, de modération et de bon sens. L'homme naturel, l'homme vulgaire n'est qu'un animal immodéré. La mesure est le signe de la maturité intérieure; l'équilibre est la marque de la sagesse. *Rara avis.*

26 octobre 1870. — Sirocco. Ciel bleuâtre. Toute la couronne des arbres est tombée à leurs pieds. Le doigt de l'hiver l'a touchée. — Ma pauvre petite ménagère passe des nuits à courir de sa sœur malade à son mari qui ne l'est pas moins, et ses jours à travailler. Aussi a-t-elle les yeux rouges et enflés. Pauvre petite femme, quelle existence! Résignée, infatigable, elle va toujours sans se plaindre jusqu'à ce qu'elle tombe.

Des vies pareilles prouvent quelque chose : c'est que l'ignorance véritable c'est l'ignorance morale, c'est que le travail et la souffrance sont le lot de tous les hommes, et que la classification par le plus ou moins de sottise ne vaut pas celle par le plus ou moins de vertu. Le royaume de Dieu n'est pas aux plus éclairés, mais aux meilleurs, et le meilleur est celui qui se dévoue le plus. Le sacrifice humble, constant, volontaire, fait donc la vraie dignité humaine. C'est pourquoi il est écrit que les derniers seront les premiers. La société repose sur la conscience et non pas sur la science. La civilisation est avant tout une chose morale. Sans l'honnêteté, sans le respect du droit, sans le culte du devoir, sans l'amour du prochain, en un mot sans la vertu, tout est menacé et tout croule ; et ce ne sont pas les lettres, les arts, le luxe, l'industrie, la rhétorique, le gendarme, le mouchard ni le douanier qui peuvent soutenir dans les airs l'édifice qui pèche par la base.

L'État fondé sur le seul intérêt et cimenté par la peur est une construction ignoble et précaire. Le sous-sol de toute civilisation, c'est la moralité moyenne des masses, et la pratique suffisante du bien. Le devoir est ce qui supporte tout. Ceux qui, dans l'ombre, le remplissent et donnent un bon exemple sont donc le salut et le soutien de

ce monde brillant qui les ignore. Dix justes eussent fait épargner Sodome, mais il faut des milliers et des milliers de braves gens pour préserver un peuple de la corruption et de l'effondrement.

Si l'ignorance et la passion compromettent la moralité populaire, il faut dire que l'indifférence morale est la maladie des gens très cultivés. Cette séparation entre les lumières et la vertu, entre la pensée et la conscience, entre l'aristocratie intellectuelle et la foule honnête et grossière, est le plus grand danger de la liberté. Les raffinés, les ironiques, les sceptiques, les beaux esprits indiquent par leur multiplication la désorganisation chimique de la société. Ils sont l'ammoniac subtil flottant sur la vidange. Exemple : le siècle d'Auguste et celui de Louis XV. Les dégoûtés moqueurs sont des égoïstes qui se désintéressent du devoir général et qui, se dispensant de tout effort, n'empêchent aucun malheur. Leur finesse consiste à n'avoir plus de cœur. Ils s'éloignent par là de la vraie humanité et se rapprochent de la nature démoniaque. Qu'est-ce qui manquait à Méphistophélès ? Ce n'est pas l'esprit, certes ; c'est la bonté...

Ainsi quand je vois les êtres bornés, j'adore l'esprit. Et quand je vois des gens d'esprit, j'incline vers les gens de cœur. L'équilibre seul me

contente. L'option est un mal, mais, si elle est obligatoire, je prends l'indispensable, et je préfère ce qui m'impatiente à ce que je mésestime.

28 octobre 1870. — Une chose curieuse, c'est l'oubli absolu de la justice qu'amènent ces conflits de nations. La presque totalité des spectateurs eux-mêmes ne jugent plus qu'à travers leurs goûts subjectifs, leurs colères, leurs craintes, leurs désirs, leurs intérêts ou leurs passions propres : c'est dire que leur jugement est nul. Juger, c'est voir le vrai, c'est se préoccuper du juste et par conséquent être impartial, mieux que cela, être désintéressé, mieux que cela être impersonnel. Combien y a-t-il de juges non récusables dans la lutte actuelle? Pas dix, pas trois peut-être. On met son point d'honneur à être patriote, c'est-à-dire à n'être pas juste; on est injuste avec bonheur, avec frénésie, et ce qu'il y a de curieux, on s'en fait gloire. Tant il est plus facile de haïr ou d'aimer passionnément que de s'élever à l'humanité vraie, au point de vue sincèrement religieux. Cette horreur de l'équité, cette antipathie pour la justice, cette rage contre la neutralité miséricordieuse est l'éruption de la passion animale dans l'homme, de la passion aveugle, farouche, et qui a le ridicule de se

prendre pour une raison, tandis qu'elle n'est qu'une force.

Je rends grâce à Dieu d'appartenir à un pays et d'avoir une situation qui me permettent de dépouiller mon âme de ces emportements et de ces préjugés vulgaires, et de ne chercher que la justice, comme un homme calme, *sine irâ nec studio*.

6 décembre 1870. — *Dauer im Wechsel*, « la persistance dans la mobilité, » ce titre d'une poésie de Gœthe est le mot de la nature. Tout change, mais avec des rapidités tellement inégales, que telle existence paraît éternelle pour l'autre; ainsi un âge géologique comparé à la durée d'un être, ainsi la planète comparée à un âge géologique paraissent des éternités, comme notre vie comparée aux mille impressions qui nous traversent dans une heure. De quelque côté qu'on regarde, on se sent assiégé par l'infinité des infinis. La vue sérieuse de l'univers donne l'épouvante. Tout semble tellement relatif qu'on ne sait plus ce qui a une valeur réelle.

Où est le point fixe dans ce gouffre sans bornes et sans fond? Ne serait-ce pas ce qui perçoit les rapports, en d'autres termes, la pensée, la pensée infinie. Nous apercevoir dans la pensée infinie, nous sentir en Dieu, nous accepter en lui, nous

vouloir dans sa volonté, en un seul mot la religion, voilà l'immuable. Que cette pensée soit fatale ou libre, le bien est de s'identifier avec elle. Le stoïcien comme le chrétien s'abandonnent à l'Être des êtres que l'un appelle souveraine sagesse, et l'autre souveraine bonté. Saint Jean dit : Dieu est lumière, Dieu est amour. Le brahmane dit : Dieu est l'intarissable poésie. Disons : Dieu est la perfection. Et l'homme ? l'homme, dans son imperceptible petitesse et son inexprimable fragilité, peut apercevoir l'idée de la perfection, aider à la volonté suprême et mourir en chantant hosanna.

31 décembre 1870 (dix heures du soir). — ... Mais l'année va finir. C'est le moment de se recueillir et de jeter un coup d'œil en arrière.

Qu'ai-je fait de cette année et quel souvenir m'en reste ? Dans ma famille, la dispersion est devenue plus grande, et mon isolement a grandi. A l'Académie, entrevu et préparé ma retraite, essayé même d'un congé semestriel. Je n'ai pourtant travaillé qu'à des services publics : la Société intercantonale des Études supérieures, la Société genevoise pour le progrès des études, la Section de littérature de l'Institut genevois, la Société de chant du Conservatoire en savent quelque chose. Les concours Disdier et Hentsch,

les œuvres de Blanvalet, les manuscrits de Fournel, la question orthographique, la question universitaire, ne m'ont pas mal pris de temps. J'ai aussi donné de l'aide à deux intelligences nouvelles.... J'ai vu quelques parties de la Suisse qui m'étaient inconnues, revu Heidelberg, contemplé la lutte de l'Allemagne et de la France, et pratiqué les hommes. Scientifiquement, il me semble avoir peu fait de profit; mais j'ai fait des expériences morales, et des observations variées. J'ai écrit bien des lettres, assez de vers, plusieurs rapports, et j'en ai imprimé un assez substantiel dans sa brièveté¹.

N'importe, il me semble que j'ai beaucoup rêvassé, paressé, baguenaudé; et que j'aurais pu mieux faire. Mais c'est le provisoire qui me stérilise, par la dispersion, l'incertitude et le dégoût. D'ailleurs les petits maux physiques et les soucis de santé sont venus à la traverse et la désillusion croissante sur les hommes, sur le présent, sur l'avenir n'était pas faite pour me remonter.

Ce qui me laisse encore l'impression la plus

1. Les concours Disdier et Hentsch sont des fondations de la Faculté des Lettres; Amiel travaillait à la publication des œuvres posthumes du poète genevois Henri Blanvalet (1811-1870), qui fut son ami, et du français Charles Fournel (1817-1869), qu'il avait connu à Berlin; le « rapport substantiel » auquel il fait allusion est intitulé : *Les intérêts de la Suisse romande en matière d'instruction publique*, Genève, 1870.

douce, ce sont des preuves d'attachement ou de gratitude, des témoignages d'estime ou de sympathie. Je crois même que je ne tiens plus qu'à cela. Or, ce cordial ne m'a pas été refusé. Si j'ai vu se refroidir plusieurs de mes relations, j'ai appris à connaître quelques nouvelles âmes, et j'ai pu sonder quelques nobles cœurs.

Ce que j'ai complètement négligé, c'est ma réputation littéraire et mon crédit dans la famille. Mon inertie sur les deux points a été entière, par insouciance d'une part et par fierté de l'autre. Tu n'aimes pas à disputer ce qui se refuse, parce que tu veux être indépendant des choses et des gens du dehors.

En somme, l'année a été passable, et c'est plutôt toi qui as manqué à la fortune que la fortune à toi. Ton défaut a toujours été le même : l'indolence et l'apathie du vouloir. Et la cause ? le doute intérieur, la non-évidence.

Ce qui est fait est fait, disait Jacob Fidèle, on fera mieux une autre fois. Pour le moment, rendons grâce.

Minuit s'approche. La Saint-Sylvestre va expirer. Il serait plus agréable d'être avec des âmes sympathiques ; mais mieux vaut encore être seul qu'avec des indifférents.

Est-ce que je hais quelqu'un ? Non. Je puis donc remercier Dieu et m'endormir en paix.

Vernex sur Montreux, 3 janvier 1871. —

Pour moi, il est évident que le côté nocturne de la conscience, que la partie occulte de la psychologie, que la vie mystique de l'âme est d'une réalité aussi certaine que l'autre aspect de l'existence humaine. C'est là que sont les origines et les clefs. Tout sort des ténèbres, de l'inconnu, du mystère. Seulement la difficulté est de pénétrer dans ces ténèbres divines avec la lampe de la science, et non à la lueur trompeuse des feux follets de l'imagination. Mettre de la méthode dans cette quasi-folie, voilà le point. Faire la géographie du fond des océans est bien plus facile. Le monde des germes, des larves, des fantômes, des Mères¹, des secrets est ou semble être l'inaccessible et l'inexprimable. Une horreur sacrée en défend les abords, comme ceux du sombre Averné. Les Grecs, amoureux de lumière, croyaient même que les Olympiens reculaient d'épouvante devant les mystères infernaux, devant les monstres de la nuit plutonienne. Nous,

1. *Les Mères, die Müller*, allusion à une conception étrange, énigmatique, mais d'un grand effet, dans le *Faust* de Goethe (deuxième partie, premier acte, scène cinquième). Les *Mères* sont les prototypes, les formes abstraites, les idées génératrices des choses. *Sie sehn dich nicht, denn Schemen sehn sie nur*. Goethe avait emprunté le terme à un passage de Plutarque, mais en y rattachant moitié les idées de Platon et moitié les créations de la fable.

modernes passionnés pour les origines, nous n'avons peur d'aucun souterrain. La race audacieuse de Japhet veut peser tous les mystères à la balance; et comme pour les anciens tous les dieux s'abîmaient dans le *Fatum*, leur berceau et leur gouffre commun, de même pour nous toutes les superstitions se consomment sur l'autel d'Isis devenue la Science.

19 janvier 1871 (dix heures et demie du matin). — ... Les douleurs profondes et personnelles doivent être silencieuses, car en devenant objet d'art elles se guérissent. L'exercice d'un talent console. — Et quand un père qui a perdu sa fille peut se dire : Comme j'ai bien exprimé la douleur paternelle, comme j'ai pathétiquement pleuré, il manque de respect à celle qu'il regrette, il introduit l'amour-propre dans le chagrin, il flatte son moi sous prétexte de culte aux morts. La poésie de la douleur subjective n'est pure et touchante que lorsqu'elle est un monologue intérieur, ou tout au plus un dialogue entre l'âme et Dieu. Sitôt qu'elle admet ou convoque le public, elle devient vaniteuse et par conséquent profane.

Avis à qui de droit. Prends garde à toi-même. La nuance est délicate, et la frontière facile à dépasser. Même dans le lyrisme le plus indivi-

duel, le poète doit avoir une valeur générale; il exprime un état d'âme qui peut être le sien, mais qui doit aussi être celui de beaucoup d'autres. Toute poésie intime doit être représentative, c'est-à-dire rendre et traduire l'âme humaine et non pas le moi du poète. Le poète doit être l'organe des lecteurs, et non faire les honneurs de sa personne. En termes d'école, il doit objectiver sa subjectivité ou généraliser ses accidents. La poésie est donc anti-égoïste, et le père qui pleure en poète doit pleurer pour tous les pères incapables de chanter comme lui, mais capables de sentir autant que lui. Il convient qu'on l'oublie lui-même et que chaque lecteur ne pense qu'à soi. C'est lui, le lyrique, qui doit être impersonnel à force d'être psychologiquement vrai; c'est au lecteur d'être renfermé dans l'étroite enceinte de son sentiment à lui. Le poète est donc l'homme de tout le monde, celui qui souffre, pleure ou chante avec autrui et pour autrui. Supposez qu'en lui l'amour-propre d'artiste peut être réduit à zéro, et qu'il fût non plus un homme mais l'homme, il serait le poète parfait.

L'objectivité poétique c'est la santé. De même que nous n'avons conscience de nos viscères que lorsqu'ils sont malades, le vrai poète doit être impersonnel, et ses souffrances être purement sympathiques, autrement sa poésie devient mes-

quine et malade. Il assiste à la souffrance qui le traverse, mais il l'enveloppe comme le ciel tranquille entoure un orage. La poésie est une délivrance parce qu'elle est une liberté. Loin d'être une émotion, elle est le miroir d'une émotion; elle est en dehors et au-dessus, tranquille et sereine. Pour chanter une peine, il faut être déjà sinon guéri de cette peine au moins convalescent. Le chant est un symptôme d'équilibre, il est une victoire sur le trouble, il est le retour de la force. Le poète est pour sa propre vie, en petit, ce que Dieu est pour le monde. Il y entre par sensibilité, mais il la domine par essence. Sa nature est contemplative, et l'activité n'est que son mode inférieur. Chanter est un intermédiaire entre la pensée et l'action. L'art est un symbole affaibli de l'œuvre du grand poète, la Création.

19 janvier 1871 (dix heures du matin). — ...La vie, la sève, l'ardeur est dans ceux qui nous supplantent. Nous n'avons qu'à nous bien tenir...

Sans trêve convertir la minute en pensée,
Le jour en œuvre utile et la vie en bonté,
C'est suivre la sagesse et d'une main sensée,
Tirer de la sagesse une félicité.

(Cinq heures et demie du soir). — C'est dans cet art que Goethe, Schleiermacher, Humboldt

ont été maîtres. Tant qu'on se renouvelle, on est vivant. La continuelle métamorphose par la curiosité, la sympathie et la production est la seule défensive qui recule non pas la mort, mais la momification. La fatigue qui s'enferme, la mauvaise humeur qui boude, l'irritation qui la retire, le dépit qui se refuse, sont des fautes qui précipitent les effets de l'âge, et qui ensablent rapidement l'esprit. — Dans la caravane colossale qui nous emporte et nous entraîne tous, celui qui perd pied est coudoyé, piétiné, enterré, oublié en moins de rien, par les foules, qui, nombreuses comme les sauterelles, se renouvellent comme les flots.

Les renommées iront toujours plus en augmentant de surface et en diminuant de durée. Travailler pour la postérité sera un mobile chimérique. Mais la renommée est un pauvre but. Il faut être homme par respect pour soi-même et par zèle d'artiste, par pure conscience....

Pour rester vivant il faut se rajeunir sans cesse par la mue intérieure et par l'amour à la façon platonicienne. L'âme doit se créer sans relâche, et s'éprouver dans tous ses modes, et résonner dans toutes ses fibres, et se susciter à elle-même de nouveaux intérêts.

(Onze heures et demie du soir). — Ce que j'ai

lu de Goëthe aujourd'hui (*Épîtres; Épigrammes; Les Quatre Saisons*) ne le fait pas aimer. Pourquoi? parce qu'il a peu d'âme. Sa manière d'entendre l'amour, la religion, le devoir, le patriotisme a quelque chose de mesquin et de choquant... La générosité ardente fait défaut. Une secrète sécheresse, un égoïsme mal dissimulé perce à travers le talent si souple et si riche. On salue le poète, mais on est sur la réserve avec l'homme, qui paraît peu capable de dévouement et de sacrifice et qui a peu d'entrailles pour les petits et les déshérités d'ici-bas. Périssent le monde pourvu que le poète puisse chatouiller tranquillement sa lyre et cultiver ses dispositions personnelles. L'indifférence pour la morale se venge. Tous les petits Goëthereaux risquent d'offrir des contrefaçons fâcheuses de cette insouciance et d'être simplement des chenapans bohèmes. — Bonne nuit!

20 Janvier 1871 (dix heures du matin). — Point de lettres. Paix et silence.

Dans cet égoïsme goëthesque il y a du moins ceci d'excellent qu'il respecte la liberté de chacun et se réjouit de toute originalité. Seulement il n'aide personne à ses dépens, il ne se tourmente pour personne, ne se charge du fardeau d'aucun autre; en un mot supprime la charité, la grande

vertu chrétienne. La perfection, pour Goëthe, est dans la noblesse personnelle, non dans l'amour. Son centre est l'esthétique, non la morale. Il ignore la sainteté et n'a jamais voulu réfléchir sur le terrible problème du mal. Spinoziste jusqu'à la moelle, il croit à la chance individuelle, non à la liberté, ni à la responsabilité. C'est un Grec du bon temps, que la crise intérieure de la conscience religieuse n'a pas effleuré. Il représente donc un état d'âme antérieur ou postérieur au christianisme, ce que les critiques prudents de notre époque appellent l'esprit moderne; et encore l'esprit moderne envisagé dans l'une de ses tendances seulement, savoir le culte de la Nature, car Goëthe est étranger aux aspirations sociales et politiques des foules, il ne s'intéresse nullement aux déshérités, aux faibles, aux opprimés, pas plus que la Nature elle-même, mère insouciant et féroce, sourde envers tous les infortunés.

Notre époque est vraiment curieuse : elle réprouve la loi de Malthus et applaudit à la loi de Darwin, sans voir que c'est la même chose. Vogt¹, par exemple, est matérialiste et libéral, sans voir que le matérialisme ou la déification de

1. Carl Vogt (1817-1895), l'un des principaux champions du matérialisme darwinien, alors professeur de zoologie à l'Université de Genève.

la force est la proclamation du droit du plus fort, ce qui justifie toute tyrannie. — L'abolition de toute superstition et de toute religion laissera pourtant debout les deux conceptions du monde, la conception morale, la conception fataliste. On ne mettra jamais dans un même sac ceux qui croient au devoir et ceux qui ne croient qu'à l'intérêt. Supposons le Christianisme éliminé, il reste l'antinomie : Epicuréisme et Stoïcisme, qui ne peut être résolue. La question métaphysique et religieuse revient toujours quoi qu'on en ait. L'univers a-t-il un but, va-t-il à une fin, oui ou non ? L'homme a-t-il un devoir, oui ou non ? — La science naturelle dit non, la conscience dit oui ; que décider ?...

Il n'y a pas de malaise pour Goëthe et pour son école. Cela s'explique : il n'y a pas de dissonances pour les sourds. Celui qui n'entend pas la voix de la conscience, la voix du regret et du remords, ne devine pas même l'anxiété de ceux qui ont deux maîtres, deux lois, et appartiennent à deux mondes, celui de la Nature et celui de la Liberté. Pour eux, leur choix est fait. Mais l'humanité ne sait pas exclure. Tous les besoins crient à la fois dans sa souffrance. Elle entend les naturalistes, mais elle écoute les religieux ; elle voudrait le bonheur facile mais elle ne voudrait pas renoncer au bonheur élevé. La jouis-

sance l'attire, mais le dévouement l'émeut. Elle ne sait plus si elle hait ou si elle adore le crucifix. Ce qui lui plaît encore le mieux c'est une cote mal taillée qui réunit tout : jouir soi-même et se laisser racheter par le sacrifice d'un autre ; c'est-à-dire épicurisme et orthodoxie. Ces deux Églises sont les plus populeuses, et peut-être finiront-elles par se confondre. Le pur christianisme, avec son austère simplicité, la régénération et la mort à soi-même, converties en ardente charité, ne sera jamais la pratique des âmes vulgaires, mais il en sera d'autant mieux la théorie. De beaux principes sont le meilleur oreiller de l'hypocrisie ; le pavillon couvre la marchandise ; et quand on ne peut payer de fait, c'est le cas de payer en sonnantes paroles.

Au fond qu'est-ce que les Chrétiens, pris dans leur universalité, ont de plus que les Païens ? Une angoisse. Ils ne sont guère meilleurs, mais ils se font plus de reproches. Ils font presque autant de mal, mais ils le font avec mauvaise conscience. Ce qu'il y a donc de gagné, c'est un peu plus de délicatesse et de scrupule. L'idéal est devenu plus haut. Il y avait jadis des justes et des sages. Maintenant l'humanité dit : Il n'y a qu'un Juste, qu'un Bon et qu'un Sage, c'est Dieu ; nous sommes tous pécheurs, mais nous devons devenir parfaits comme le Père céleste

est parfait. La grandeur de l'aspiration, voilà notre seule grandeur. Le monde antique arrivait à l'équilibre, à l'unité, à la beauté. Tout cela est perdu, mais il y a compensation.

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Cela aussi est antique, car la poésie chrétienne a pillé Platon. Mais le monde chrétien a platonisé plus que Platon lui-même, et la nostalgie divine est devenue sa marque et son sceau.

La religion de l'avenir se passera-t-elle d'espérance et d'immortalité? pourra-t-elle se passer de foi? Oui, si elle réussit à mettre le ciel sur la terre et à réaliser pour tous la justice ici-bas. Ou bien si elle persuade à l'humanité le suicide universel. L'Optimisme ou le Pessimisme ont-ils des chances de remplacer le Christianisme? Celui-ci étant une combinaison des deux, car il veut extraire le mal du bien, sauver ce qui était perdu, et former des âmes bienheureuses par l'épreuve cruelle de la vie terrestre, le Christianisme a plus de chances de vaincre que d'être vaincu dans cette lutte des idées morales. La religion du salut se représentera, en s'épurant par elle-même, comme la religion de la délivrance. Sa partie mythologique, anthropomorphique pourra tomber : elle restera la victoire sur le Péché, sur la Douleur

et sur la Mort, l'hymen du Ciel et de la Terre, de Dieu et de l'Humanité par l'amour, et la glorification de l'amour par la sainteté. Soyez parfaits et vous serez heureux; soyez un par le vouloir avec la volonté divine et vous serez parfaits; aimez Dieu et vous voudrez avec lui. C'est l'alpha et l'oméga de la théologie.

(Neuf heures du soir). — Tu es arrivé à un carrefour de ta vie. Diverses routes s'ouvrent à toi, mais tu ne sais laquelle prendre, tu voudrais même n'en point prendre et rester coi. Or, c'est la seule alternative qui soit prohibée. Est-ce toi qui es un excentrique ou la vie qui est bizarre? Tu as horreur de la loterie, et il te faut jouer. D'où vient cet arrangement biscornu et cette loi cocasse? Tu as en antipathie l'action qui fait presque toujours le contraire de ce qu'elle veut; et la nécessité te force d'agir. Quelle pantalonnade!

Ceux, par exemple, qui croient qu'on est ici pour s'amuser, devraient bien expliquer cette passion taquine et contrariante de la destinée, s'ingéniant à placer les poissons dans une guitare et les poètes dans un guépier.

Je sais bien que les délicats de ta façon ont surtout peur de ce qui leur serait bon et inclinent vers ce qui leur nuit; en sorte que la

contrainte leur est plutôt bonne, comme pour les jeunes mariées. Mais il n'en est pas moins dur d'être ainsi dépourvu de clartés pour la conduite de ses efforts et d'impulsion secrète vers sa fin sociale.

(*Minuit*). — Lecture de quinze sonnets et de neuf poésies mêlées de Gœthe. L'impression que laisse cette partie des *Gedichte* est bien plus favorable que celle que donnent les *Élégies* et les *Épigrammes*; ainsi *les Esprits des eaux*, *Ma Déesse*, *le Voyage du Harz*, *le Divin* ont une grande noblesse de sentiment. Il ne faut jamais se hâter de juger ces natures multiples... Sans arriver au sentiment de l'obligation et du péché, Gœthe arrive au grand sérieux par la route de la dignité. C'est la statuaire grecque qui a été son catéchisme de vertu...

4 février 1871. — L'éternel effort est le caractère de la moralité moderne, et même de la plupart des chrétiens. Ce devenir douloureux a remplacé l'harmonie, l'équilibre, la joie, c'est-à-dire l'être. Nous sommes tous des faunes, des satyres, des silènes qui aspirons à devenir des anges, des laideurs qui travaillons à notre embellissement, de grossières chrysalides qui enfantons laborieusement notre propre papillon.

L'idéal n'est plus la beauté sereine de l'âme, c'est l'angoisse de Laocoon se débattant contre l'hydre du mal. Le sort en est jeté. Il n'y a plus que des candidats du ciel, galériens sur la terre.

Nous ramons notre vie en attendant le port;
Nous souffrons dans tout le passage,
Et ce n'est qu'au jour de la mort
Que la sérénité brille en notre visage.

Molière a dit que le raisonnement bannissait la raison. Il est possible aussi que le perfectionnement dont nous sommes si fiers ne soit qu'une imperfection prétentieuse. Le devenir semble encore plus négatif que positif; il est le mal s'amointrissant, mais il n'est pas le bien; il est le mécontentement généreux, mais non le bonheur; il est la poursuite incessante d'un but inaccessible, c'est-à-dire une noble folie, mais non pas la raison; il est la nostalgie de l'irréalisable, maladie touchante qui n'est pourtant pas la sagesse.

Cette tendance rabaisse la vie individuelle, qui n'est plus qu'un moyen pour un résultat extérieur auquel elle doit être sacrifiée. La génération actuelle se fait fumier pour la suivante, qui en fera autant pour la troisième, et ainsi de suite. Et de cette longue série de tourments, résultera-t-il une génération du moins plus satis-

faite et plus harmonique? Nullement, car le mécontentement est proportionnel à l'accroissement des ressources, et c'est chez les fortunés de ce monde que se rencontrent le plus de démences et de suicides. La perfectibilité indéfinie est donc une doctrine qui se contredit elle-même. Le progrès, entendu de la façon vulgaire, est un radotage creux. Il croit faire le bonheur des hommes, et il ne le prouve ni dans le présent, ni dans l'avenir.

Chaque être peut arriver à l'harmonie : quand il y est, il est dans l'ordre, et il représente la pensée divine aussi clairement pour le moins qu'une fleur ou qu'un système solaire. — Le système vulgaire du progrès fait rougir de l'heure où l'on est et mépriser le passé, il fait croire indûment que c'est seulement à la fin des âges qu'il vaudra la peine de vivre. Dangereuse et absurde hérésie! Le perfectionnement ne remplace pas la perfection. La perfection ne devient pas, elle est. La perfection, c'est l'harmonie intérieure. L'harmonie ne cherche rien, en dehors d'elle-même. Elle est ce qu'elle doit être ; elle l'exprime le bien, l'ordre, la loi, et cela aussi bien à cette heure que dans deux mille ans. L'harmonie exprime une vérité, elle est supérieure au temps et représente l'éternel.

8 février 1871. — Goethe et Schleiermacher, l'harmonie présente et la poursuite de l'idéal : ce sont les deux pôles entre lesquels j'oscille. Que devenez-vous ? demandais-je une fois à Victor Cherbuliez. Moi ? je ne deviens pas, je me contente d'être, me fut-il répondu. Ma conscience et mon goût se combattent encore. Y a-t-il moyen de les concilier ? Peut-être. En communiquant aux autres l'harmonie, il semble qu'on réunit le devoir et le bonheur, le bien et le beau, le καλοκάγαθον de Socrate. Humaniser les hommes, les électriser par induction, les aider à vivre de la vie supérieure, et allumer leur lampe sans éteindre ni surexciter la flamme de la science, ce serait peut-être la solution. J'irais donc un peu plus loin que Rückert et que Goethe, qui demandent seulement à la rose d'être rose. Je demanderais à la lampe de communiquer sa flamme, de prêter sa lumière et même de circuler volontairement dans les endroits ténébreux, mais qu'elle s'entretienne d'abord elle-même et vive de sa vie propre. Nul n'existe seulement pour lui-même, mais nul n'existe seulement pour les autres. Pour donner du bonheur, il faut en avoir. Pour prêcher l'harmonie, il faut d'abord être harmonieux.

9 février 1871. — Je relis les *Chansons du*

soir de Juste Olivier¹, avec le cœur gros. Toute la mélancolie du poète passe dans mes veines. Mais j'ai souffert littérairement, sympathiquement, non par retour sur moi, sur ma destinée. C'est toute une existence qui s'est levée devant moi, tout un monde de rêverie triste.

Que *Musette*, la *Chanson de l'alouette*, le *Chant du retour*, la *Galté* sont caractéristiques! Que *Lina*, *A ma fille* sont fraîches! Mais les pièces supérieures sont *Au delà*, *Homunculus*, la *Trompeuse* et surtout *frère Jacques*, le chef-d'œuvre de l'auteur, avec les *Marionnettes* et le chant : *Helvétie*². — Le plus sérieux symbolisme sous l'enjouement d'un badinage enfantin, la larme furtive dans le sourire malin, la sagesse résignée et pensive dans quelque ronde populaire, le sublime incognito, le tout dans le rien, voilà où triomphe le poète vaudois. Il y a pour le lecteur surprise et attendrissement. Et chez l'auteur, il y a une sorte de matoiserie paysannesque qui s'amuse à glisser, en apparence, des

1. Juste Olivier (1801-1876) poète de race, naïf et penseur, dont le nom est cher à la Suisse romande, et dont Sainte-Beuve aimait la personne et goûtait le génie. C'est à lui que s'adresse l'auteur des *Pensées d'Août*, dans le sonnet :

Pardon, cher Olivier, si votre alpestre audace
Jusqu'aux hardis sommets ne me décide pas.

2. Ces deux dernières pièces sont dans les *Chansons lointaines*.

noisettes à ses favoris tandis que ces noisettes contiennent des diamants. Juste Olivier, comme les fées, adore ces délicates mystifications. Il dissimule ses présents. Telle est sa bonhomie. Il ne promet rien et donne beaucoup. C'est un prodigue bourru, dont la rondeur est toute subtile et la malice pure tendresse, la fine fleur de la *vaudoiserie* dans ce qu'elle a de plus rêveur et de plus aimant.

10 février 1871. — Lecture : quelques chapitres vigoureux et croassants de Taine (*Histoire de la littérature anglaise*). J'éprouve une sensation pénible avec cet écrivain, comme une odeur de laboratoire, un grincement de poulies, un *cliquettement* de mécanique. Ce style tient de la chimie et de la technologie. La science y devient inexorable. D'ailleurs on n'y sent que de la clairvoyance, nulle délicatesse, nulle sympathie. C'est rigoureux et sec, c'est pénétrant et dur, c'est fort et âpre; mais cela manque tout à fait de charme, d'humanité, de noblesse, de grâce. Cette sensation verdegriée, pénible à la dent, à l'oreille, à l'œil et au cœur, c'est-à-dire blessant le goût de toutes les manières, tient à deux choses probablement : à la philosophie morale de l'auteur et à son principe littéraire. Le profond mépris de l'humanité qui caractérise

l'école physiologique, et l'intrusion de la technologie dans la littérature, entreprise par Balzac et Stendhal, expliquent cette aridité secrète que l'on sent dans ces pages et qui vous happe à la gorge comme les vapeurs malsaines d'une fabrique de produits minéraux. Cette lecture est instructive à un très haut degré, mais elle est antivivifiante; elle dessèche, corrode, attriste. Elle n'inspire rien, pas plus que la vue d'une pharmacie, d'un musée ostéologique ou d'un herbier; elle fait seulement connaître. Je m'imagine que ce sera la littérature de l'avenir, à l'américaine, contraste profond avec l'art grec : l'algèbre au lieu de la vie, la formule au lieu de l'image, les exhalaisons de l'alambic au lieu de l'ivresse d'Apollon, la vue froide au lieu des joies de la pensée, bref la mort de la poésie, écorchée et anatomisée par la science.

Cette critique sent l'écorché, le chlore et les réactifs, et on ne lui est presque pas reconnaissant des aperçus qu'elle ouvre, parce qu'elle tarit en même temps la source des illusions et des créations. Elle stupéfie comme un anesthésique, elle égaie comme la morgue. Ce qu'il y manque, ce n'est pas la profondeur, la perspicacité, l'information, c'est d'aimer et de faire aimer.

15 février 1871. — Les nations font sans le

vouloir leur éducation mutuelle, tout en ne poursuivant que leur intérêt égoïste. C'est la France qui a fait l'Allemagne présente en s'attachant au but contraire depuis dix générations; c'est l'Allemagne qui régénérera la France contemporaine en ne cherchant qu'à la mater. La France révolutionnaire aura enseigné l'égalité aux Allemands qui par nature sont hiérarchiques; l'Allemagne sérieuse enseignera aux Français que la rhétorique ne vaut pas la science, et que l'apparence ne vaut pas la réalité. Le culte du prestige, c'est-à-dire du mensonge, la passion de la vaine gloire, c'est-à-dire de la fumée et du bruit, voilà ce qui doit mourir à l'avantage de tout le monde. C'est une fausse religion qui est détruite. Que ses adorateurs se désabusent et qu'ils vivent. L'histoire ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion... J'espère sincèrement que de cette guerre sortira un nouvel équilibre, meilleur que le précédent, une nouvelle Europe où l'élément germanique aura la suprématie, c'est-à-dire où le gouvernement de l'individu par lui-même sera le principe cardinal de la société, tandis que le principe latin est de faire de l'individu le moyen, la chose, l'instrument de l'Église ou de l'Etat.

L'ordre et l'harmonie résultant de la libre adhésion et de la soumission volontaire à un

même idéal, c'est un autre monde moral; c'est l'équivalent en style laïque du sacerdoce universel. Le symbole de la société modèle est une grande société libre de musique, où tout s'organise, se subordonne, se discipline par amour de l'art et pour exécuter un chef-d'œuvre. Personne n'est contraint, personne n'est exploité, personne ne joue hypocritement un rôle intéressé. Tous apportent leur talent, ou leur pite, et contribuent sciemment et joyeusement à l'œuvre commune, au but supérieur qui luit devant les yeux. Les amours-propres eux-mêmes sont obligés de concourir à l'action collective, sous peine de se faire tort en se faisant remarquer.

16 février 1871 (minuit). — On comprend les femmes comme la langue des oiseaux, d'intuition ou pas du tout. La peine, l'étude, l'effort ne servent de rien ici : c'est un don et une grâce. Pour comprendre ces énigmes vivantes, il faut les aimer, mais cela ne suffit pas, car on peut les adorer sans y voir plus clair. Il faut avoir eu la bonne fée à son berceau. Deux gouttes de poésie dans notre premier breuvage et le brin de marjolaine sous notre premier oreiller nous douent de cette clairvoyance magique. Ceux qui la possèdent exercent en même temps une attraction indéfinissable sur les femmes, qui devinent

cette puissance et en ressentent le charme, comme la sève entend l'appel du printemps, comme la phalène vole à travers la nuit vers le rideau lointain qui tamise la vague lueur d'une lampe. L'individu doué de lucidité sympathique paraît un sorcier. Mais c'est un libérateur, et les femmes le savent bien. A lui les confidences, parce qu'il sait comprendre et consoler. A lui la gratitude passionnée, parce qu'il a la clef des cœurs et qu'il garde fidèlement les secrets. Heureux les filleuls de la fée, parce qu'ils donnent du bonheur. Qui connaît la langue des oiseaux est initié à bien d'autres mystères. Il est rose-croix de naissance et grand-maître dans la franc-maçonnerie de l'amour.

18 février 1871. — C'est dans le roman que la vulgarité moyenne de la société allemande et son infériorité à celles de France et d'Angleterre s'aperçoivent distinctement. La notion du « choquant » manque à l'esthétique des Allemands. Leur laisser-aller est de mauvaise compagnie; leur élégance ne connaît pas la grâce; ils ne devinent pas l'énorme distance entre la distinction *ladylike* et la *Vornehmlichkeit* gourmée. Leur imagination manque de style, d'usage, d'éducation et de monde; elle a son certificat de roture même dans ses habits du dimanche. La

race est poétique, et intelligente, mais elle est commune et de mauvais ton. La souplesse, la gentillesse, les manières, l'esprit, le brio, le goût, la dignité, le charme sont pour d'autres.

Est-ce que la liberté intérieure de l'âme, l'harmonie profonde des facultés que j'ai si souvent observées dans les individualités supérieures de ce peuple n'arriveront pas à la surface? Les vainqueurs d'aujourd'hui ne civiliseront-ils pas leurs formes? C'est au roman futur que nous en jugerons. Quand ils auront des romans de tout à fait bonne compagnie, ils seront hors de page. Jusque-là il leur manque le fini, le poli, la maturité de la culture sociale; ils ont l'humanité des sentiments, mais ils n'ont pas encore le *comme il faut* ni le *je ne sais quoi*. Ils possèdent l'honnêteté; ils sont dépourvus de savoir-vivre.

Les répugnances de plusieurs de mes amis pour les Allemands ne sont donc pas des préventions absurdes; mais elles sont inévitables parce qu'elles accentuent les défauts de ce peuple au point de faire oublier ses qualités. Parler de la raideur anglaise, de la frivolité française, de la pesanteur allemande, ce n'est pas être dans le faux, mais c'est prendre la verrue pour le visage. Pour moi, je ne me sens aucune antipathie ethnographique, et je déteste les défauts, non les races, le péché et non le pécheur.

22 février 1871. — Soirée chez M***. Solide élégance. Une trentaine de personnes du meilleur monde; heureux partage de sexes et d'âges. Têtes blanches, jeunes personnes, belles épaules, figures spirituelles. Le tout encadré dans des tapisseries d'Aubusson qui font un lointain doux et un fond charmant aux groupes en toilette.....

Dans le monde, il faut avoir l'air de vivre d'ambroisie et de ne connaître que les préoccupations nobles. Le souci, le besoin, la passion n'existent pas. Tout réalisme étant brutal est supprimé. Ces déesses sont censées descendre de l'Olympe et n'être assujetties à aucune des infirmités terrestres. Elles n'ont plus de viscères ni de pesanteur, elles ne retiennent de la nature humaine que ce qu'il en faut pour la grâce et la volupté. En un mot, ce qu'on appelle le grand monde se paie momentanément une illusion flatteuse, celle d'être dans l'état éthéré et de respirer la vie mythologique. C'est pourquoi toute véhémence, tout cri de la nature, toute souffrance vraie, toute familiarité irréfléchie, toute marque franche de passion choquent et détonnent dans ce milieu délicat; toutes les crudités détruisent à l'instant l'œuvre collective, le palais de nuages, l'architecture prestigieuse élevée du consentement de tous. C'est à peu près comme l'aigre chant du coq qui fait évanouir tous les enchan-

tements et met en fuite les féeries. Les réunions choisies travaillent sans le savoir à une sorte de concert des yeux et des oreilles, à une œuvre d'art improvisée. Cette collaboration instinctive a un vrai charme car elle est une fête de l'esprit et du goût et transporte les acteurs dans la sphère de l'imagination; elle est une forme de la poésie et c'est ainsi que la société cultivée recompose avec réflexion l'idylle disparue et le monde d'Astrée englouti. Paradoxe ou non, je crois que ces essais fugitifs de reconstruction d'un rêve qui ne poursuit que la seule beauté, sont de confus ressouvenirs de l'âge d'or qui hantent l'âme humaine, ou plutôt des aspirations à l'harmonie des choses que la réalité quotidienne nous refuse et que l'art seul nous fait entrevoir.

28 avril 1871 (dix heures du matin). — Éprouvé hier au soir une vague impression cérébrale, comme d'une congestion future : ces anticipations d'orages sanguins sont les pressentiments de la chair. Elles vous disent très nettement : voilà ta borne; tu n'iras pas plus loin, ne te fais pas d'illusion. Ce petit avertissement sec fait presque autant d'effet que le petit souffle dans la vision de Job; on sent l'abîme et le poil se hérisse. Ainsi, dans toutes les directions je touche à mes limites : le cœur, les bronches, les

reins, la vue, l'ouïe, les os, l'estomac, le cerveau m'ont successivement menacé de cesser leurs services, et laissé entrevoir le terme de leurs complaisances. Je suis un peu comme un général dont l'armée ergote, discute et se rebiffe avant de se mutiner, ou comme un gouvernement qui voit se relâcher tous les liens du respect et de l'obéissance avant le refus de l'impôt ou l'érection des barricades. J'en suis aux avant-coureurs de la démolition. Pour un psychologue il est même fort intéressant d'avoir la conscience immédiate de la complication de son organisme et du jeu de ses rouages. Il me semble que mes sutures se dénouent et se détachent juste assez pour que j'aie la perception de mon assemblage et le sentiment distinct de ma fragilité. Cela fait de l'existence personnelle un étonnement et une curiosité. Au lieu de ne voir que le monde environnant, on s'analyse soi-même. Au lieu de n'être qu'un bloc, on devient légion, multitude, tourbillon, on est un *cosmos*. Au lieu de vivre par la surface, on prend possession de son intimité. On s'aperçoit, sinon dans ses cellules et ses atomes, au moins dans ses systèmes organiques et presque dans ses tissus. En d'autres termes, la monade centrale s'isole de toutes les monades subordonnées pour les contempler, et reprend en soi son harmonie, quand elle voit se troubler

l'harmonie plurielle et intermonadique. Ainsi un roi, après son abdication, rentre dans la vie privée.

La santé est donc un équilibre de notre organisme avec ses parties composantes et avec le monde extérieur; elle nous sert surtout à connaître le monde. Le trouble organique nous oblige à reconstituer un équilibre plus intérieur, à nous retirer dans notre âme; et dès lors c'est notre corps lui-même qui devient notre objet, il n'est plus nous, quoiqu'il soit encore à nous; il n'est plus que le vaisseau où nous faisons la traversée de la vie, vaisseau dont nous étudions les avaries et la structure sans l'identifier avec notre individu.

Où réside en définitive notre Moi? Dans la pensée ou plutôt dans la conscience. Mais au-dessous de la conscience, il y a son germe, le *punctum saliens* de la spontanéité, car la conscience n'est pas primitive, elle devient. La question est de savoir si la monade pensante peut retomber dans l'enveloppement, c'est-à-dire dans la pure spontanéité ou même dans le gouffre ténébreux de la virtualité. J'espère que non. Le royaume s'en va, le roi subsiste. Ou bien serait-ce la royauté qui seule subsisterait, c'est-à-dire l'idée, la personne n'étant à son tour que le vêtement passager de l'idée durable. Est-ce Leibnitz

ou Hegel qui a raison? L'individu est-il immortel sous la forme de corps spirituel? Est-il éternel sous la forme d'idée individuelle? Qui a vu le plus juste, de saint Paul ou de Platon? C'est la théorie de Leibnitz qui me sourit le plus, parce qu'elle ouvre l'infini en durée, en multitude et en évolution. Une monade, étant l'univers virtuel, n'a pas trop de l'infini du temps pour développer l'infini qui est en elle-même. Seulement, il faudrait admettre des actions et des influences extérieures faisant osciller l'évolution de la monade; il faudrait que son indépendance fût une quantité mobile et croissante entre zéro et l'infini, sans être jamais complète et jamais nulle, la monade ne pouvant être absolument passive ni entièrement libre.

12 juin 1871. —Ma pensée se retourne sur le souci du jour, sur les affaires de France. Thiers, le ponce sur la soupape, ajourne l'explosion de la chaudière, mais c'est tout. La guerre civile est en perspective. D'ailleurs, l'universel croquemitaine, le socialisme international des ouvriers, à peine écrasé à Paris, célèbre sa prochaine victoire. Pour lui, il n'y a ni patrie, ni souvenirs, ni propriété, ni religion; il n'y a rien ni personne que lui. Son dogme est l'égalitarisme, son prophète est Mably, et Babeuf est son

dieu. « La jouissance est tout, la richesse en est le moyen, le travail est la source de la richesse; nous sommes le travail et nous sommes égaux. Donc périssent le monde, s'il ne veut pas s'organiser d'après notre idée, le nivellement absolu des biens et des jouissances. Toute la société actuelle, avec sa religion, ses mœurs, ses capitaux, ses capitales, ses fonctions et sa hiérarchie, nous est en détestation; elle est injuste, puisque nous ne sommes pas les maîtres. Et nous la détruirons. Votre civilisation nous est un vomissement, tant qu'elle n'est pas notre proie. Les barbares subissaient le prestige de Rome; nous ne sommes pas si niais. Nous haïssons ce que vous aimez, et nous sommes irréconciliables. »

Que répondre à cela? que l'Internationale est bien dans la logique de l'esprit révolutionnaire et représente l'annihilation de tout droit acquis, le mépris absolu du droit d'autrui; qu'elle est le catholicisme de la vengeance; que c'est le spectacle même du luxe effréné des grandes capitales qui enseigne le mépris de la richesse, laquelle paraît non le résultat du travail mais son chancre rongeur; — que la société française ne pouvant combattre cette barbarie nouvelle que par la compression, par le cléricalisme ou par l'indignation hypocrite des classes mieux

partagées, ne peut s'attendre à guérir le mal. Peut-être même ce mal, qui couve partout et qui n'est pas autre chose que la terrible guerre des pauvres contre les riches, finira-t-il par incendier l'Europe.

Comment résoudre le conflit, puisqu'il n'y a plus un seul principe commun entre les partisans et les adversaires de la société actuelle, entre le libéralisme et l'égalitarisme? Leur notion de l'homme, du devoir, du bonheur, c'est-à-dire de la vie et de son but est tout autre. Je soupçonne même que le communalisme international n'est que le maréchal-des-logis du nihilisme russe, qui sera le tombeau commun des vieilles races et des races serviles, des Latins et des Slaves; c'est dans ce cas le brutal individualisme à l'américaine qui sera le salut de l'humanité. Mais je crois que les peuples vont plutôt à leur châtiment qu'à la sagesse. La sagesse, étant un équilibre, ne se rencontre que dans les individus. La démocratie, faisant dominer les masses, donne la prépondérance à l'instinct, à la nature, aux passions, c'est-à-dire à l'impulsion aveugle, à la gravitation élémentaire, à la fatalité générique. La bascule perpétuelle entre les contraires devient son mode unique de progression, parce que c'est la forme enfantine, bête et simple, de l'esprit borné, qui s'engoue et se déprend, adore

et maudit, toujours avec la même précipitation. La succession des sottises opposées lui donne l'impression du changement qu'elle identifie avec l'amélioration, comme si Encelade était moins mal sur le flanc gauche que sur le flanc droit, tant que le volcan pèse de même. — La stupidité de Dêmos n'a d'égal que sa présomption. C'est un adolescent qui a la puissance et ne peut arriver à la raison.

Que Luther avait raison de comparer l'humanité à un paysan ivre, qui tombe toujours d'un des côtés de son cheval!

Ce n'est pas que je nie le droit de la démocratie; mais je n'ai pas d'illusion sur l'emploi qu'elle fera de son droit tant que la sagesse sera rare et l'orgueil abondant. Le nombre fait la loi, mais le bien n'a rien à faire avec le chiffre. Toute fiction s'expie, et la démocratie repose sur cette fiction légale, c'est que la majorité a non seulement la force mais la raison, qu'elle possède la sagesse en même temps que le droit. Fiction dangereuse parce qu'elle est flatteuse. Les démagogues ont toujours caressé le sens intime des masses, comme on chatouille un chat qu'on veut amadouer. Les masses seront toujours au-dessous de la moyenne. D'ailleurs l'âge de majorité baissera, la barrière du sexe tombera, et la démocratie arrivera à l'absurde en

remettant la décision des plus grandes choses aux plus incapables. Ce sera la punition de son principe abstrait de l'égalité, qui dispense l'ignorant de s'instruire, l'imbécile de se juger, l'enfant d'être un homme et le mauvais sujet de s'amender. — Le droit public fondé sur l'égalité virtuelle se brisera par ses conséquences. Il méconnaît l'inégalité de valeur, de mérite, d'expérience, c'est-à-dire le travail individuel; il aboutira au triomphe de la lie et de la platitude. L'adoration des apparences se paie. Le régime de la Commune parisienne a été un échantillon de ce qui arrive au pouvoir par ce temps de boursouffure furibonde et de soupçon universel. Un enragé dure trois jours et trouve immédiatement un plus enragé que lui pour le déclarer traître. Le *steeple chase* de la frénésie est confondu avec le service de l'idée révolutionnaire. Il ne s'agit que d'être forcené et de pouvoir soutenir un crescendo. Le délire est pris pour l'inspiration delphique.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
De quels impurs bourreaux tu te fais maquerelle

O Révolution !

Va, fais du monde entier sauter la Sainte-Barbe,
Stupide et folle, vois Satan rire en sa barbe
De ton illusion.

Du reste, l'humanité a la vie dure et survit à toutes les catastrophes. Seulement il est impa-

tientant qu'elle prenne toujours par le plus long, et doive épuiser toutes les fautes possibles avant d'accomplir un pas définitif vers le mieux. Ces innombrables sottises facultatives sont la cause de ma mauvaise humeur. A celui qui s'en étonne, je demanderai s'il resterait impassible devant un interlocuteur qui essaierait tous les mots avant de trouver le mot propre et bégayerait toutes les lettres de l'alphabet avant de prononcer juste ce malheureux mot? Autant l'histoire de la science est majestueuse, autant l'histoire de la politique et de la religion est insupportable; la marche du monde moral semble un abus de la patience de Dieu.

Halte! la misanthropie et le pessimisme n'ont rien de rafraîchissant. Si notre espèce est ennuyeuse, ayons la pudeur de ses maux. Nous sommes emprisonnés sur le même navire et nous devons sombrer avec elle. Payons notre dette et laissons à Dieu le reste. Solidaires des souffrances de notre race, donnons un bon exemple : c'est tout ce qui nous est demandé. Faisons le bien que nous pouvons, disons le vrai que nous savons ou croyons, et pour le surplus soyons soumis, patients et résignés. Dieu fait son affaire, faisons la nôtre.

15 août 1871. — Relu une deuxième fois la

Vie de Jésus, de Renan, seizième édition populaire. Ce qui est caractéristique dans cette analyse du christianisme, c'est que le péché n'y joue pas de rôle. Or si quelque chose explique le succès de la Bonne Nouvelle parmi les hommes, c'est qu'elle apportait la délivrance du péché et en un seul mot le salut. Il conviendrait pourtant d'expliquer religieusement une religion, et de ne pas esquiver le centre de son sujet. Ce « Christ en marbre blanc » n'est pas celui qui a fait la force des martyrs et qui a essuyé tant de larmes. Le vainqueur du Péché et de la Mort est un peu mieux qu'un délicieux moraliste et qu'un initiateur à la religion sans prêtre. L'auteur n'a pas fait broche et s'il détruit une foule de préjugés nuisibles, il manque de sérieux moral, et confond la noblesse avec la sainteté. Il parle en artiste sensible d'un sujet touchant, mais sa conscience paraît désintéressée dans la question. Le dilettantisme religieux est une variante de l'indifférence; la piété réelle et sincère ne s'y trompe pas. Comment confondre l'épicurisme de l'imagination s'accordant les douceurs d'un spectacle esthétique avec les angoisses d'une âme cherchant passionnément la vérité? Nos amateurs d'études religieuses s'amusent des crédulités naïves du passé, et s'en redonnent la sensation comme on se refait Grec avec Homère,

sans conséquence. Cette ironie pateline d'une dévotion tout artistique impatiente les natures positives, qui subodorent une mystification. Mieux vaudrait, pensent-elles, un franc ennemi qu'un entortilleur en gants blancs, qui fait d'une religion une momie tout en la couvrant de bandes-lettes. Il y a dans Renan un reste de ruse séminariste; il étrangle avec des cordons sacrés et égorge avec des airs confits. Passe encore ces douces méprisantes avec les clergés plus ou moins captieux, mais aux âmes sincères on devrait une sincérité plus respectueuse. L'éternelle bouche en cœur du critique qui se moque sous cape de son auditoire, a quelque chose d'inhumain et de glacial. J'admets l'ironie contre la présomption ignare, contre le charlatanisme et la convention, mais je ne l'approuve pas comme méthode universelle, car elle manque de courage, de loyauté et de bonté. Persiflez les pharisaïsmes, mais parlez droit aux honnêtes gens. Le dédain transcendant est une bonne défense de l'égoïsme, mais il n'est pas une œuvre de charité et de fraternité.

Charnex, 22 septembre 1871 (quatre heures après-midi). — Un trou dans le dôme pluvieux laisse passer un rayon blanc qui éclate dans ma chambre comme un rire sardonique, et s'en va plus vite qu'il n'est venu.

Après dîner, promenade jusqu'à Chailly, entre deux ondées... Paysage gris, mais vaste, poignée de rayons tombant sur le lac, percées lointaines, montagnes barbouillées de vapeurs, et, malgré tout, beauté du pays. On ne se lasse pas de cette vue accidentée et caressante. Je trouve du charme aux vues de pluie; les couleurs sourdes en sont plus veloutées, les tons mats en deviennent attendris. Le paysage est alors comme un visage qui a pleuré; il est moins beau sans doute, mais plus expressif.

En arrière de la beauté superficielle, joyeuse, rayonnante, palpable, l'esthétique découvre tout un ordre de beauté cachée, voilée, secrète, mystérieuse, parente de la beauté morale. Cette beauté-ci ne se révèle qu'aux initiés, elle n'en est que plus suave. C'est un peu comme la joie raffinée du sacrifice, comme la folie de la foi, comme la volupté des larmes; elle n'est pas à la portée de tout le monde. Son attrait est singulier, et fait l'impression d'un parfum étrange ou d'une mélodie bizarre. Une fois qu'on y a pris goût, on s'y délecte, on en raffole, car on y trouve

Son bien premièrement, puis le dédain d'autrui,

et il est si agréable de n'être pas du même avis que les sots. Or cela n'est pas possible avec les choses évidentes et les incontestables beautés.

Le charme est le nom de cette beauté maçonnique et paradoxale qui échappe au vulgaire et fait rêver. C'est pourquoi la laideur, lorsqu'elle a du charme, ne charme pas à demi. Un sphinx qui plaît ensorcelle son amoureux, car il a deux philtres pour un.

A côté du charme, la beauté simple paraît fade, pauvre et presque bête. Quelle figure fait une petite pensionnaire aux traits réguliers et au teint rose, mais insignifiante, auprès d'une femme à la physionomie chiffonnée mais pétillante d'esprit et de passion?

Les laideurs transparentes, que l'âme transfigure à l'occasion, sont encore une belle part dans le monde et peuvent enregistrer des succès flatteurs (Pauline Viardot, Jenny Kind, Madame de Staël). Il est gentil d'avoir un masque lorsqu'on peut le poser pour ceux qui en valent la peine. La beauté classique appartient pour ainsi dire à tous les yeux, elle ne s'appartient pas à elle-même; la beauté maçonnique est une seconde pudeur, qui ne se dévoile que pour les yeux dessillés et ne favorise que l'amour.

C'est pourquoi mon amie S***, qui se met tout d'abord en rapport avec l'âme, ne voit pas la laideur des gens dès qu'elle s'intéresse à eux, pas plus qu'une mère ne voit la laideur de son nouveau-né. Pour elle, elle aime ou n'aime pas, et

ceux qu'elle aime sont beaux, ceux qu'elle n'aime pas sont laids. Ce n'est pas plus compliqué que cela. L'esthétique se dissout pour elle dans la sympathie morale; elle ne regarde qu'avec son cœur; elle tourne le chapitre du beau et passe au chapitre du charme. — Je puis faire de même; seulement, c'est par réflexion et de second mouvement; mon amie le fait involontairement et tout d'abord; elle n'a pas la fibre artistique; la prose, l'utile, le bon lui suffisent. Le besoin de la correspondance parfaite entre le dedans et le dehors des choses, entre le fond et la forme n'est pas dans sa nature. Elle ne souffre pas de la laideur; à peine si elle l'aperçoit. Pour moi, je ne puis qu'oublier ce qui me choque, je ne puis pas n'être pas choqué. Tous les défauts corporels m'agacent, et la non-beauté dans le beau sexe ne devant pas être, me choque comme une déchirure, comme un solécisme, comme une dissonance, comme une tache d'encre, en un mot comme un désordre. En revanche, la beauté me délecte, me restaure, me fortifie comme un aliment merveilleux, comme l'ambroisie olympienne.

Que le bon soit toujours camarade du beau,

Dès demain je chercherai femme,

Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,

Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,

Assemblent l'un et l'autre point....

je n'achève pas, car il faut se résigner. La belle âme dans un corps qui se porte bien est déjà une bénédiction rare, et si l'on trouve encore du cœur et du sens, de la pensée et de la vaillance, on peut se passer de cette ravissante gourmandise qui s'appelle la beauté, et presque de cet assaisonnement délicieux qui se nomme la grâce. On s'en passe avec un soupir, comme d'un superflu; heureux déjà de posséder le nécessaire.

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent...

Et ceux qui ne se marient pas, encore plus. — Certes la vie à deux est un problème délicat; mais la vie solitaire est une monstruosité. L'homme ne va pas sans la femme, selon le Seigneur et selon la nature. Seulement les races latines, avec leur vilaine idée de la femme, ont rendu le mariage une sorte de duel domestique entre deux volontés. — Le vrai mariage est un état normal, salubre, fortifiant, sanctifiant, mais il faut s'y maintenir au point de vue religieux.

29 décembre 1871. — Lu Bahnsen (Critique de l'évolutionnisme de Hegel-Hartmann, au nom des principes de Schopenhauer). Abomi-

nable écrivain ! Comme la sèche dans l'eau, il produit en se démenant un nuage d'encre qui dérobe sa pensée dans les ténèbres ; son langage paraît imaginé pour cacher ce qu'il veut dire, et plus il s'explique moins on le comprend. — Et quelle doctrine ! un pessimisme acharné qui trouve le monde absurde, « absolument idiot, » et reproche à Hartmann d'avoir laissé subsister un peu de logique dans l'évolution de l'univers, tandis que cette évolution est éminemment contradictoire (dialectique) et qu'il n'y a un peu de raison (logique) que dans la pauvre cervelle du raisonneur. — De tous les mondes possibles celui qui existe est le plus mauvais. Sa seule excuse, c'est qu'il tend de lui-même à la destruction, c'est-à-dire au suicide. L'espérance du philosophe, c'est que les êtres raisonnables abrègeront son agonie et hâteront la rentrée de tout dans le néant. — C'est la philosophie du satanisme désespéré, qui n'a pas même à offrir les perspectives résignées du bouddhisme à l'âme désabusée de toute illusion. Dieu n'est que le *Welt-Krokodil*, qui jouit du supplice de tous les êtres se débattant dans l'impossibilité du bonheur. L'individu ne peut que protester et maudire. — Ce sivaïsme frénétique dérive de la conception qui fait sortir le monde de la volonté aveugle, principe de tout. Il professe que le monde est

une monstruosité scélérate, l'œuvre d'une omnipotence en délire.

Nur werth, dass es zu Grunde gehe.

Évolutionnisme, fatalisme, pessimisme, nihilisme : n'est-il pas curieux de voir s'épanouir cette doctrine terrible et désolée, dans le temps même où la nation allemande fête sa grandeur et ses triomphes ? Le contraste est si éclatant qu'il fait rêver.

Cette orgie de la pensée philosophique identifiant l'erreur avec l'existence même, et développant l'axiome proudhonien : Dieu c'est le mal, ramènera les foules à la théodicée chrétienne, qui n'est ni optimiste ni pessimiste et qui déclare accessible la félicité qu'elle appelle la vie éternelle.

L'âcreté blasphématoire de la doctrine amène des épithètes de mauvais goût, telles que « le laquais de Jéhovah », « le Dieu-Satan », etc., qui empêchent de croire à une simple gageure d'un théoricien paradoxal. Nous avons bien affaire à un théophobe, que la foi au bien fait écumer de fureur, et que la joie des innocents fait bondir de mépris. Pour hâter la délivrance du monde, il détruit dans l'œuf toutes les consolations et toutes les espérances et toutes les illusions, et met à la place de l'amour de

l'humanité qui inspirait Sakyamouni, le fiel méphistophélique qui salit et dessèche et corrode toutes choses. Pouah !

21 janvier 1872. — ...Il y a des âmes qui vivent par amour et par religion, qui ne recherchent que le bien et le beau, qui se dilatent dans le sacrifice. Elles sont plus que désintéressées, elles sont dévouées. C'est la petite église, l'élite des nobles âmes. Voilà le bon exemple, voilà le vrai point d'appui.

25 janvier 1872. — A Berne, la révision marche avec violence dans le sens bernois de centralisation intéressée¹. L'exploitation brutale des cantons frontières, lésés dans tous leurs intérêts économiques, se poursuit sans gêne. Les peuples n'ont pas plus que les hommes la force de s'arrêter à la sagesse. Ils exagèrent leurs principes et marchent droit à Némésis. La démocratie ne se tempère pas plus qu'un élément et parcourt le cycle de ses destinées, comme un typhon ou un mascaret. Sa base de droit est la volonté de la majorité numérique, et sa fiction

1. L'Assemblée fédérale (Conseil national et Conseil des Etats, réunis à Berne) délibérait alors sur un projet de révision de la Constitution fédérale, qui fut d'ailleurs, repoussé par le peuple suisse.

c'est que cette volonté est par surcroît éclairée, judicieuse et prévoyante. — Or, c'est une psychologie ridicule que celle qui donne à l'intelligence la volonté pour guide et pour Mentor, et qui fait conduire le père par l'enfant, l'officier par ses soldats, le chef par la masse, les connaisseurs par les ignorants, la raison par la passion, la tête par la queue. La sottise dans l'espèce est de confondre le droit avec la compétence et les lumières. La majorité a le droit de faire la loi; s'ensuit-il qu'elle la fera bien? Un fils de famille majeur a le droit de se ruiner par ses folies et ses fautes; mais n'est-ce pas dommage? Notre démocratie, en professant que le peuple a toujours *raison* dans sa majorité numérique, brouille la raison du plus fort avec la raison du plus clairvoyant. Cette fiction repose à son tour sur l'égalité prétendue des électeurs, égalité de droit qui devient égalité de valeur sociale, civique ou personnelle, fiction première, dont le sophisme est voilé par raison d'état...

Le principe de l'égalité des droits écartant comme incongru le fait de l'inégalité des mérites, ou imaginant que la foule choisit toujours le plus méritant et non pas le plus agréable, ce principe caresse la vanité des citoyens et fait le malheur de la chose publique. Au surplus, voir Socrate et ses dialogues avec les démo-

crates de son temps. Quand l'armée, les impôts, les finances, l'instruction et la diplomatie sont entre les mains des démagogues, l'état ne dure pas longtemps. — Personnellement, je suis pour que chacun fasse son métier et je préfère le gouvernement des supériorités réelles. Même en supposant un officier rude, je l'admets, s'il est bon officier. Je crois même qu'un excellent berger vaut mieux pour un troupeau de moutons que le gouvernement d'une dizaine de moutons, stupides quoique zélés.

En d'autres termes, les fictions m'ennuient parce qu'elles éblouissent les sots ; j'aime que les choses aillent bien, dussent les amours-propres des niais en être mécontents ; les formes de gouvernement sont pour moi des moyens et non un but, et je juge la démocratie à ses résultats. Si elle arrive à faire faire des horloges par les cuisiniers et à faire gouverner les incapables, sous prétexte qu'elle en a le droit et qu'elle n'a jamais tort, je lui ris au nez. La force des choses se moque de ces fictions grotesques. Faute de mécaniciens, la locomotive dévierait ou sauterait ; faute d'hommes d'état, la république s'en irait à la dérive ou naufragerait.

La grande faute de la démocratie, c'est celle de tous les despotes : le faible pour ses complaisants et ses courtisans, le favoritisme envers les

incapacités agréables, en d'autres termes, l'aversion des experts indépendants. — Chez nous, les supériorités se glissent encore parfois à travers les mailles de l'élection, mais la majorité des élus est déjà du gros monceau et même de la pacotille de dernière qualité. Quand on voit qui propose les grandes lois (Peine de mort, Séparation de l'Église et de l'État, Assurance obligatoire, Instruction publique, etc.), on est interdit : c'est toujours la suffisance se prenant pour la compétence, la volonté se croyant la pensée, la queue régissant la tête...

Ce qu'il y a de fastidieux en ce monde, c'est ce que sont les ignares qui mènent ceux qui savent, et les illusionnés qui entraînent dans leurs sottises ceux qui ne partagent plus leurs illusions. Toujours et partout la volonté prime de fait l'intelligence, c'est-à-dire que la force se moque de la raison, et que le sens fatal du mouvement historique est au rebours du bon sens. Aussi Démocrite rit et Héraclite pleure du spectacle des choses humaines. — Il n'y a de tout à fait consolant que la marche de la science, parce que la science échappe à ce tourbillonnement ridicule de la politique civile et religieuse et qu'elle augmente continuellement son capital de vérités acquises, et prouvées.

L'État et l'Église m'ennuient à peu près

également. Je n'ai aucune considération pour le public, aucune admiration pour mon temps. Je goûte la science certaine et j'aime les belles âmes. Voilà ce qui me reste de mes voyages à travers le monde et les choses.

Que produit l'idéal ? le désabusement.

Le monde humain n'intéresse que par le détail ; par l'ensemble, il est désolant et fatigant. Plus on le connaît, plus il glace l'enthousiasme. Il n'y a que les âmes d'élite, les génies, les nobles caractères, qui réconcilient avec cette dégoûtante cohue et cette lamentable histoire.

28 janvier 1872. — Vivre c'est se guérir et se renouveler tous les jours, c'est aussi se retrouver et se reconquérir. Le journal c'est le confident, le consolateur, le médecin du solitaire. Ce monologue quotidien est une forme de la prière, un entretien de l'âme avec son principe, un dialogue avec Dieu. C'est lui qui restaure notre intégrité, qui nous ramène du trouble à la clarté, de l'agitation au calme, de la dispersion à la possession de nous-mêmes, de l'accidentel au permanent, et de la spécialisation à l'harmonie. Comme les passes magnétiques, il nous remet en équilibre. C'est une sorte de sommeil conscient, où cessant d'agir, de vouloir, de nous

tendre, nous rentrons dans l'ordre universel et nous cherchons la paix. Nous échappons ainsi au fini. Le recueillement est comme un bain de l'âme dans la contemplation, et le journal n'est que le recueillement, plume en main.

Le monde fait silence et l'âme entend son Dieu.

Cela me rappelle une pensée de l'oreiller. Ce matin je me disais : à ton âge, il conviendrait de laisser les détails et de ne plus mettre ton effort et ton désir qu'aux ensembles, aux grandes choses. A l'éparpillement discursif, fais succéder l'habitude des sommaires, des synthèses, des récapitulations générales, des bilans. Il est certain que l'étude est sans terme et la science sans fin. Mais l'individu est mortel et avant de mourir, il doit pourtant tirer la morale de son existence et extraire de ses expériences individuelles ce qu'il y a de meilleur pour les autres et de plus utile à ses successeurs.

Les trois grands mobiles de l'écrivain t'ont fait défaut : l'amour-propre, la nécessité matérielle, l'appel sympathique d'un public encourageant. Mais il te reste deux mobiles non usés : la douceur de faire plaisir à ceux qui t'aiment encore, et aussi la conscience religieuse du devoir humain.

Tes amis ni Dieu ne te forcent, mais ils

sollicitent ton zèle, en respectant ta liberté :
Donne-nous ton cœur,

Rends gloire ou témoignage à temps, avec amour,
Ton âme de la vie a bientôt fait le tour,
Qu'au jugement elle soit prête.

Le monde n'a aucun droit à ton amour, il n'a droit qu'à ta justice. Et comme il n'est pas juste lui-même, tu as envers lui le droit de défensive, de réserve, de silence; tu n'es pas tenu de te livrer aux bêtes féroces, pas plus qu'aux ricaneurs, aux malveillants, aux soupçonneux, aux indifférents. — Mais la bonté gratuite, la générosité volontaire, le servage par charité, est encore meilleur que la justice. Il faut aimer les hommes non qu'ils le méritent, mais parce que l'amour est beau, parce que Dieu est amour. Il faut surmonter son instinct de pudeur et son instinct de justice par le dévouement qui s'offre sans attendre, qui donne sa réciprocité, qui agit sans lassitude, et qui surabonde sans compter.

7 février 1872. — Qu'il est malaisé de mettre en contact la foi des simples avec les résultats de la science historique et critique, sans avoir l'air d'un impie et sans scandaliser le pauvre croyant! Peut-être au moins faut-il que le ton

grave et pieux de l'initiateur rassure un peu celui qu'il bouleverse. La conscience de ce dernier doit sentir une autre conscience devant elle, et non pas une science indifférente ou narquoise. Les erreurs sacrées ont la vie plus dure qu'aucune vérité; il ne faut les égorger qu'avec un couteau respectueux. Ce que le prêtre a béni est embaumé pour des siècles, fût-ce une obscurité, fût-ce un crime. C'est la propriété de la foi d'assurer un asile à ce qu'elle protège, asile inviolable même à la vérité. Ainsi la foi religieuse se défend contre Dieu lui-même, si Dieu ne prend le mot de passe, et ne montre pas patte blanche à la porte qu'il voudrait faire ouvrir. — La foi est donc une chose terrible, puisqu'elle peut être aveugle par pitié, et maudire celui qu'elle croit adorer, tandis qu'elle le méconnaît en dehors d'une certaine livrée. Comme ce factionnaire historique, ineptement sublime, elle peut croiser la baïonnette devant son empereur et s'écrier : « Petit caporal, on ne passe pas ! » Sans la foi, l'on ne fait rien, mais la foi peut bâillonner toute science.

Qu'est-donc que ce Protée? Vient-il de Dieu ou du diable?

La foi est une certitude sans preuves. Étant une certitude, elle est un énergique principe d'action. Étant sans preuves, elle est le contraire

de la science. De là ses deux aspects et ses deux effets. Son point de départ est-il dans l'intelligence? Non. La pensée peut ébranler ou raffermir la foi, non l'engendrer. Son origine est-elle dans la volonté? Non. La volonté bonne peut la favoriser, la volonté mauvaise l'empêcher, mais on ne croit pas par volonté et la foi n'est pas un devoir. La foi est un sentiment, car elle est une espérance; elle est un instinct, car elle précède tout sentiment extérieur. La foi est l'héritage de l'individu naissant, ce qui le relie avec l'ensemble de l'être, et pour ainsi dire le cordon ombilical de son âme. L'individu ne se détache qu'avec peine du sein maternel, il ne s'isole qu'avec effort de la nature ambiante, de l'amour qui l'enveloppe, des idées qui le baignent, du berceau qui le contient. Il naît dans l'union avec l'humanité, avec le monde et avec Dieu. La trace de cette union originelle est la foi. La foi est le ressouvenir de ce vague Éden dont notre individu est sorti, mais qu'il a habité dans l'état somnambulique antérieur à sa vie individuelle.

Notre vie individuelle consiste à nous séparer de notre milieu, à réagir sur lui pour en prendre conscience et pour nous constituer personnes spirituelles, c'est-à-dire intelligentes et libres. Notre foi primitive n'est plus que la matière neutre que retravaille notre expérience de la vie

et des choses, et qui, par suite de nos études de toute espèce, peut complètement périr dans sa forme. Nous pouvons nous-mêmes mourir avant d'avoir su retrouver l'harmonie d'une foi personnelle qui satisfasse notre esprit, notre conscience, en même temps que notre cœur. Mais le besoin de foi ne nous quitte jamais. Il est le postulat d'une vérité supérieure qui met tout d'accord. Il est le stimulant de la recherche, il donne la perspective de la récompense, il montre le but. — Voilà du moins la foi excellente. — Celle qui n'est qu'un préjugé d'enfance, qui n'a jamais connu le doute, qui ne connaît pas la science, qui ne respecte, ni ne comprend, ni ne tolère des convictions différentes, celle-là est une stupidité et une haine, la mère de tous les fanatismes. On peut donc redire de la foi ce qu'Ésope affirmait de la langue :

Quid melius linguâ, linguâ quid pejus eâdem.

La foi est trop souvent le contraire de la bonne foi, et l'homme de foi ressemble alors à s'y méprendre à l'homme sans foi. Pour désarmer en nous la foi de ses crocs venimeux, il nous faut la subordonner à l'amour de la vérité. Le culte suprême du vrai est le moyen d'épurer toutes les religions, toutes les confessions, toutes les sectes. La foi ne doit être qu'à la seconde place, car elle

a un juge. Quand elle se fait elle-même juge de tout, le monde est en esclavage; la chrétienté, du ^{III}^e au ^{XVI}^e siècle, en fournit la preuve. Le mal de la catholicité actuelle est dans la fausse autorité, qui corrompt la conscience et réprouve la vérité scientifique. La science pour vaincre le papisme devra révolutionner non seulement le Romanisme, mais le Christianisme. La vérité, qui est de Dieu, devra faire éclater la théologie, qui est de l'homme, et la hiérarchie, qui est du Malin. La fraude greffée sur la superstition ont fabriqué ce fourré étouffant où s'étirole en esprit la plus grande partie de la chrétienté. Il y faudra le fer et la flamme, la flamme de la science et le fer de la critique. Une foi épurée vaincra-t-elle la foi grossière? Espérons-le. Ayons foi dans un meilleur avenir.

Voici pourtant la difficulté. La foi bornée a beaucoup plus d'énergie que la foi éclairée; le monde est à la volonté bien plus qu'à la sagesse : il n'est donc pas sûr que la liberté triomphe du fanatisme. Le malheur est que le caractère est du côté des épais, et que jamais l'indépendance de la pensée n'aura la violence d'un préjugé.

La solution, c'est la division de la tâche. Après ceux qui auront dégagé l'idéal de la foi pure et libre, viendront les violents qui la feront entrer dans les choses acquises, dans les préjugés et

dans les institutions. N'est-ce pas déjà ce qui est arrivé au christianisme? Après le doux Jésus, l'impétueux saint Paul et les âpres conciles. — Il est vrai que c'est là ce qui a corrompu l'Évangile. Mais enfin le christianisme a fait encore plus de bien que de mal à l'humanité. Ainsi avance le monde, par la putréfaction successive d'idées toujours meilleures. Ainsi le maître de l'histoire réduit la dose du mal par l'inoculation persévérante du bien. L'erreur cède graduellement à la vérité. Typhon voit renaître perpétuellement Osiris pour sa confusion et sa défaite.

19 juin 1872. — Le chamaillis continue au Synode parisien¹. Le surnaturel est la pierre d'achoppement. Sur l'idée du divin on pourrait tomber d'accord; mais non, il ne s'agit pas de cela, il faut trier la paille du bon grain. — Le surnaturel, c'est le miracle. Et le miracle, c'est un phénomène objectif, en dehors de toute causalité précédente. Or, le miracle ainsi entendu est impossible à constater expérimentalement, et de plus les phénomènes subjectifs, tout autrement importants que les premiers, cessent de rentrer dans la définition. On ne voit pas que le

1. Un Synode des Églises réformées de France cherchait à déterminer les conditions de croyance constitutives du protestantisme.

miracle est une perception de l'âme, la vision du divin derrière la nature, une crise psychique analogue à celle d'Énée lors du dernier jour d'Illion, qui fait voir les puissances célestes donnant l'impulsion aux actions humaines. Il n'y a point de faits miraculeux pour les indifférents; il n'y a que des âmes religieuses capables de reconnaître le doigt de Dieu, c'est-à-dire le surnaturel dans certains faits à propos desquels les écailles leur tombent des yeux.

Les esprits arrivés à l'immanence demeurent incompréhensibles aux fanatiques de la transcendance. Jamais ceux-ci ne devineront que le *panenthéisme* de Krause est dix fois plus pieux que leur dogmatique du surnaturel. Leur passion pour les faits objectifs, isolés et passés, les empêche de voir les faits éternels et spirituels. Ils ne peuvent adorer que ce qui leur vient du dehors. Dès que leur dramaturgie est interprétée symboliquement, tout leur paraît perdu, exactement comme pour toute mythologie. Leur foi se rattache à l'imagination, non à la raison. Leur conscience est bouleversée dès que l'analyse s'attaque à leur notion du miracle. Il leur faut des miracles locaux, disparus et incontrôlables, parce que pour eux le divin n'est que là.

Or, dans une époque de suffrage universel, cette foi-là ne peut manquer de l'emporter surtout

dans les races vouées au dualisme cartésien, qui trouvent clair l'incompréhensible et abhorrent ce qui est profond. Toutes les femmes trouveront plus plausible le miracle local que le miracle universel, et l'intervention visible et objective de Dieu que son action psychologique et intérieure. Le monde latin, par sa forme mentale, est condamné à pétrifier ses abstractions et à ne jamais pénétrer dans le sanctuaire intime de la vie, dans le foyer central où les idées elles-mêmes ne sont pas encore divisées, déterminées et façonnées. L'esprit latin objective tout, parce qu'il se tient en dehors des choses et en dehors de lui-même. Il est comme l'œil qui n'aperçoit que l'extérieur et ne se voit lui-même qu'artificiellement et de loin, par la surface réfléchissante d'un miroir. L'esprit germanique habite en lui-même et a conscience de soi jusqu'au centre. Pour ce dernier, l'immanence est une manière de sentir et de penser; pour l'esprit latin, c'est une monstruosité ou une gageure.

30 août 1872. — Lecture : Ch. Secrétan (résumé analytique de la *Philosophie de la liberté*, 1849); O. H. Jäger (*Die Freiheitslehre als System der Philosophie*, 1859), *rudis indigestaque moles*, illisible.

Les élucubrations *a priori* m'ennuient à

présent autant que qui que ce soit. Tous les scolasticismes me sont nauséabonds. Ils me rendent douteux ce qu'ils démontrent, parce qu'au lieu de chercher ils affirment dès le début. Leur objet est de construire des retranchements autour d'un préjugé et non de découvrir la vérité. Ce sont des empêcheurs, et non des aides. Ils amassent des nuages, et non des rayons. Ils tiennent tous du procédé catholique qui exclut la comparaison, l'information, l'examen préalable. Il s'agit pour eux d'escamoter l'adhésion, de fournir des arguments à la foi, de supprimer l'enquête. Pour me persuader, il faut n'avoir pas de parti pris et débiter par la sincérité critique; il faut m'orienter, me montrer les questions, leur origine, leurs difficultés, les diverses solutions essayées et leur degré de probabilité. Il faut respecter ma raison, ma conscience et ma liberté. Tout scolasticisme est une captation; l'autorité a l'air de s'expliquer, mais elle n'en a que l'air, et sa déférence n'est qu'illusoire. Les dés sont pipés, et les prémisses sont préconçues. L'inconnu est supposé connu et tout le reste s'en déduit. On commence par une thèse sur Dieu et on conclut qu'une omelette est criminelle le vendredi, licite le dimanche.

Les constructions spéculatives de la messe ou du salut sont des curiosités plus ou moins ingé-

nieuses, mais qui n'ont rien à faire avec la vérité, puisque la théologie brahmanique ou arabe a fait la même chose pour de tout autres dogmes et de tout autres rites. Est-ce qu'un théologien et un rhéteur ne démontrent pas tout ce qu'on veut, et, s'ils parlent seuls, n'ont-ils pas toujours raison ?

La philosophie, c'est la complète liberté de l'esprit, par conséquent l'indépendance de tout préjugé religieux, politique ou social. Elle n'est, au point de départ, ni chrétienne ni païenne, ni monarchique ni démocratique, ni socialiste ni individualiste, elle est critique et impartiale ; elle n'aime qu'une chose : la vérité. Tant pis si cela dérange les opinions toutes faites de l'Église, de l'État, du milieu historique où est né le philosophe. *Est ut est aut non est.*

La philosophie, c'est le doute d'abord, et ensuite la conscience de la science, la conscience de l'incertitude et de l'ignorance, la conscience des limites, des nuances, des degrés, des possibles. — L'homme vulgaire ne doute de rien et ne se doute de rien. Le philosophe est plus circonspect. Même il est impropre à l'action, parce que, tout en voyant moins mal que d'autres le but, il mesure trop bien sa faiblesse et ne s'abuse pas sur ses chances.

Le philosophe est l'homme à jeûn dans l'ébriété

universelle; il aperçoit l'illusion dont les créatures sont le complaisant jouet; il est moins dupe qu'un autre de sa propre nature. Il juge plus sainement du fond des choses. C'est en cela que consiste sa liberté : voir clair, être dégrisé, se rendre compte. La philosophie a pour base la lucidité critique. Son sommet serait l'intuition de la loi universelle, du principe premier et du but dernier de l'univers. Ne pas s'abuser est son premier désir, comprendre est le second. L'émancipation de l'erreur est la condition de la connaissance réelle. Un philosophe est un sceptique qui cherche une hypothèse plausible pour s'expliquer l'ensemble de ses expériences. En imaginant qu'il ait trouvé cette clef, il la propose à d'autres, mais ne l'impose pas.

Gryon sur Bex, 19 septembre 1872. — Je viens de relire : J. J. Rousseau, *Lettre à l'archevêque de Beaumont*, avec un peu moins d'admiration qu'il y a... dix ou douze ans, je ne sais. Cette précision chevillée qui ne se fatigue jamais fatigue à la longue. Ce style intense donne l'impression d'un livre de mathématiques. On sent le besoin de se détendre avec quelque chose d'aisé, de naturel et de gai. La langue de Rousseau est un prodigieux travail, qui donne goût à quelque récréation.

Mais que d'écrivains et que d'ouvrages dérivent de notre Rousseau ! Je retrouvais chemin faisant les points d'attache de Chateaubriand, Lamennais, George Sand et Proudhon. Celui-ci, par exemple, a calqué le plan de son grand ouvrage, *De la Justice dans l'Église et dans la Révolution*, sur la lettre de Rousseau à Beaumont ; ses trois volumes sont un chapelet de lettres à un archevêque, et l'éloquence, l'audace, l'érudition se fondent dans une sorte de persiflage fondamental.

Que d'hommes dans un homme, que de styles dans un grand écrivain ! Rousseau, par exemple, a créé bien des genres. Peinture alpestre, éloquence politique, onction religieuse laïque, la dialectique passionnée, le style législatif lapidaire, la réfutation pied à pied, l'égotisme apologétique... Que sais-je encore ? L'imagination le transforme et il suffit aux rôles les plus variés, même à celui du logicien pur. Mais comme l'imagination est son axe intellectuel, sa faculté maîtresse, il y a dans chacun de ses ouvrages une demi-sincérité et une demi-gageure. On sent que son talent a fait avec lui-même le pari de Carnéade, celui de ne perdre aucune cause, fût-elle mauvaise, dès que le point d'honneur est engagé. C'est du reste la tentation de tout talent : subordonner les choses à soi-même et non soi-

même aux choses ; vaincre pour vaincre, l'amour-propre se substituant à la conscience.

Le talent ne demande pas mieux que de triompher pour une belle cause ; mais il est volontiers *condottieri* et se contente fort bien de porter la victoire là où il porte son drapeau. Je ne sais même si un succès, quand la cause est faible et mauvaise, n'est pas infiniment plus flatteur pour le talent, qui ne partage alors son succès avec personne.

Le paradoxe est la friandise des gens d'esprit et la joie des gens de talent. Il est si agréable d'avoir raison contre tout le monde et d'abasourdir le bon sens banal et la platitude vulgaire ! L'amour de la vérité et le talent ne coïncident donc pas ; leur pente est autre et leur route souvent aussi. Pour obliger le talent à servir quand son instinct est de commander, il faut un sens moral très vigilant et un caractère vigoureux. Les Grecs, artistes de la parole, étaient artificieux dès les temps d'Ulysse, sophistes à l'époque de Périclès, rhéteurs, courtisans et rusés jusqu'à la fin du Bas-Empire. Leur talent a fait leur vice. Napoléon, virtuose de batailles, ne sut pas s'arrêter avant sa ruine : son talent fut cause de sa perte.

Quant à Rousseau, il explique lui-même sa carrière littéraire : « Une misérable question d'Aca-

démie m'agitant l'esprit malgré moi, me jeta dans un métier pour lequel je n'étais point fait; un succès inattendu m'y montra des attraits qui me séduisirent. Des foules d'adversaires m'attaquèrent sans m'entendre, avec une étourderie qui me donna de l'humeur, et avec un orgueil qui m'en inspira peut-être. Je me défendis, et de dispute en dispute, je me sentis engagé dans la carrière presque sans y avoir pensé... » (Début de la *Lettre à l'archevêque de Beaumont*).

Faire comme Rousseau sa trouée par la polémique, c'est se condamner à l'exagération et à la guerre perpétuelle. On expie sa célébrité par une double amertume, celle de n'être jamais entièrement vrai et de ne pouvoir reprendre la libre disposition de soi-même. Quereller le monde est attrayant, mais dangereux.

9 octobre 1872. — Pris le thé chez M^{***}. Ces intérieurs à l'anglaise sont aimables. Ils sont la récompense et le résultat d'une longue civilisation et d'un idéal poursuivi avec persévérance. Lequel? celui de l'ordre moral fondé sur le respect de soi et des autres, sur le respect du devoir, en un mot sur la dignité. Les maîtres témoignent de la considération à leurs hôtes, les enfants ont de la déférence pour leurs parents, chacun et chaque chose est à sa place. On sait commander

et obéir. Ce petit monde est gouverné et paraît aller tout seul ; le devoir est le *genius loci*, mais le devoir avec cette teinte de réserve et d'empire sur soi qui est la couleur britannique. Les enfants donnent la mesure de ce système domestique : ils sont heureux, souriants, confiants, et pourtant discrets. On sent qu'ils se savent aimés, mais qu'ils se savent aussi subordonnés. Les nôtres se conduisent en maîtres et quand un ordre précis vient limiter leur importunité débordante ils y voient un abus de pouvoir, un acte d'arbitraire ; pourquoi ? parce qu'en principe ils croient que tout tourne autour d'eux. Les nôtres peuvent donc être gentils et affectueux, mais ils ne sont pas reconnaissants et ne savent pas se gêner.

Comment les mères anglaises obtiennent-elles ce résultat ? Par la règle impersonnelle, invariable et ferme, en d'autres termes par la loi, qui forme à la liberté, tandis que le décret ne pousse qu'à l'émancipation et au murmure. — Cette méthode a l'immense avantage de créer des caractères revêches à l'arbitraire et soumis à la justice, sachant ce qu'on leur doit et ce qu'ils doivent, vigilants de conscience et exercés à se dominer. Dans tout enfant anglais on sent la devise nationale : Dieu et mon droit. A tout foyer anglais on sent aussi que le *home* est une citadelle ou mieux encore un vaisseau. Aussi la vie

de famille vaut-elle dans ce monde-là ce qu'elle coûte; elle a sa douceur pour ceux qui en portent le poids.

14 octobre 1872. — Voilà terriblement longtemps que je n'exige plus rien de moi-même, et que je vivote comme les végétaux. Le seul intérêt véritable de ma vie, c'est quelques affections. Le reste n'est que prétexte. J'en suis encore à cette vieillerie romanesque : l'amour, comme attrait, mobile, raison, foyer de l'existence. Si je n'étais assuré de quelques sympathies sérieuses, si personne ne tenait à moi, je n'aurais pas le moindre goût à vivre. Réjouir ceux qui s'attachent à moi, je ne connais guère plus d'autre bonheur. Et je sens que la charité seule survit à la foi et à l'espérance. Je sens que l'acte de la charité a remplacé pour moi l'acte esthétique et scientifique, et je ne suis plus bon à rien qu'à être bon. — Cette débonnairété de la vieillesse, cette mansuétude anticipée est la compensation de l'impuissance, suite de la non-ambition, de la désuétude et de la paresse. J'ai au moins la joie secrète de ne pas me sentir d'envie et de prodiguer à de jeunes talents les encouragements et les conseils que je n'ai pas obtenus moi-même. L'ambition personnelle me fatigue; mais je puis être ambitieux, inventif, infatigable pour d'autres.

C'est une spécialité inoffensive, et où la concurrence n'est pas à craindre.

Mon moi a dépensé en curiosité sur lui-même la force que les autres emploient à le dilater et à le mettre en relief. Les uns veulent dominer la matière ou les hommes, se faire riches, influents, puissants, célèbres; je n'ai cherché qu'à me connaître ou plutôt à m'expérimenter. J'ai essayé de me passer de tout, hors du nécessaire, et le nécessaire pour moi, c'est un peu d'indépendance matérielle et un attachement. Le dépouillement plus complet me paraît au-dessus de mes forces. Privé d'affection et réduit à la misère, il me semble que je mourrais très vite, car même avec mes avantages, je ne tiens qu'à un fil. Personne n'est moins chevillé que moi à son corps, et l'ennui d'être m'a déjà souvent tourmenté. Je crois que ma mémoire n'a pas plus de cohésion que mes molécules, et qu'enfin la désagrégation est déjà commencée de mon vivant. Le contemplateur assiste à sa vie plutôt qu'il ne la conduit, il est spectateur plutôt qu'acteur, il essaie de comprendre plutôt que de faire. — Est-ce que cette manière d'être est illégitime, immorale? est-on tenu à l'action? ce détachement est-il une individualité à respecter ou un péché à combattre? J'ai toujours balancé sur ce point, et j'ai perdu des années en reproches inefficaces et en élans

inutiles. Ma conscience occidentale et pénétrée de moralisme chrétien a toujours persécuté mon quiétisme oriental et ma tendance bouddhique. Je n'ai pas osé m'approuver, je n'ai pas su m'amender. En ceci comme en tout le reste, je suis demeuré hésitant, partagé, confus, perplexe, incertain, et j'ai oscillé entre les contraires, ce qui est une façon de sauvegarder l'équilibre, mais ce qui empêche toute cristallisation.

Ayant entrevu de bonne heure l'absolu, je n'ai pas eu l'effronterie indiscreète de l'individualité. De quel droit me faire d'un défaut un titre? Je n'ai su voir aucune nécessité à m'imposer aux autres et à réussir. Je n'ai jamais eu l'évidence que de mes lacunes et des supériorités d'autrui. Ce n'est pas ainsi qu'on fait son chemin. Avec des aptitudes variées et passablement d'intelligence, je n'avais pas d'impulsion dominante ni de talent impérieux, de sorte que, capable, je me suis senti libre, et que, libre, je n'ai pas découvert ce qui était le mieux. L'équilibre a produit l'indécision, et l'indécision chronique a stérilisé toutes mes facultés.

13 octobre 1872. — Au fond qu'est-ce que je mérite? Ai-je donc tant travaillé, tant souffert? puis-je me plaindre des sévérités, des injustices de la destinée? Mais non. J'ai été certainement

du nombre des bien partagés, j'ai été relativement privilégié. Seulement, je trouve ce bonheur lui-même un peu fade, et la vie assez pauvre. — En as-tu tiré tout le parti possible? Nullement; tu as manqué de savoir-faire, de volonté, d'énergie. — De qui te plains-tu? de personne. De quoi te plains-tu? De n'avoir pas réalisé un seul des rêves de ta jeunesse. A qui la faute? A la désharmonie entre les circonstances et toi, plus brièvement à ta non-adaptation. Tu n'as pas su faire un milieu à ton image et tu n'as su que te résigner à ta vie sans t'y plaire. Aurais-tu pu avoir meilleure chance? peut-être. Aurais-tu pu avoir plus de courage? Certes. Mais ce dégoût précoce, cette antipathie pour la lutte inutile, ce sentiment de l'impossible ne sont-ils pas la première de tes fatalités? Un oiseau obligé de vivre en cage, un poisson obligé de vivre dans l'air ne sont pas heureux. L'éternelle contrainte de nos meilleurs penchants et de nos goûts les plus vifs finit par briser en nous le grand ressort de l'existence, le désir. La perpétuelle expérience de notre faiblesse et de nos rechutes, nous ôte la dernière illusion qui nous fortifie, l'espérance. La série interminable des déceptions et des désabusements, des pertes et des arrachements, use en nous la force qui console, la foi. Et ainsi dépouillée, qu'est notre vie? une défensive

ennuyeuse contre un dépouillement plus grand encore, une chamade qui se déguise en sérénade, le simulacre d'une grande revue pour masquer une déroute, l'apparence d'une fête autour d'une faillite, en d'autres termes une gageure que tient notre fierté, une comédie jouée par décorum, mais avec la mort dans l'âme. Triste.

8 novembre 1872 (neuf heures du matin).
— Temps couvert. Je me sens mal éveillé pour avoir eu la tête un peu trop basse et m'être couché après minuit. C'est le contraire du réveil frais et de l'élasticité bondissante. Peut-être serait-il mieux de rompre cette habitude, de laisser mes volets entr'ouverts et de me lever avec le jour. Ce serait mieux pour ma vue et pour mon cerveau; mais ça ne se fera pas.

Vouloir est un ennui, changer est un effort,
La vie est après tout un tissu d'habitudes;
D'ailleurs nouveaux projets, nouvelles attitudes
Valent-ils bien la peine? on est si vite mort!...

Comme le dit Louisa¹: « Le cœur énervé
cède à la fatalité, »

Quand vient l'amour avec le bonheur pour amorce,
Nous le regardons fuir d'un œil désenchanté,
Nous demeurons passifs, nous n'avons pas la force,
Le cœur énervé cède à la fatalité.

1. Louisa Siefert, l'auteur des *Stoïques*, 1870.

Pauvre Louisa ! Nous faisons la stoïque et nous avons toujours au flanc le dard envenimé, *lethalis arundo*. Comme toutes les âmes passionnées, que voulez-vous, Louisa ? Les contraires à la fois, la gloire et le bonheur. Qu'adorez-vous ? La Réforme et la Révolution, la France et le contraire de la France. Et votre talent aussi a les deux qualités opposées : l'intimité et l'éclat, le lyrisme et la fanfare. Et vous cassez le rythme des vers en même temps que vous en soignez la rime. Et vous balancez entre Valmore et Baudelaire, entre Leconte de Lisle et Sainte-Beuve, c'est-à-dire que vos goûts aussi réunissent les extrêmes. Vous l'avez dit :

Toujours extrême en mes plaisirs,
Jadis, enfant joyeuse et folle,
Souvent une seule parole
Bouleversait tous mes plaisirs.

Mais quel beau clavier vous possédez, quelle âme forte et quelle richesse d'imagination !

11 novembre 1872. — Par plaisanterie, j'ai quelquefois parlé de l'avantage d'être étranger à Genève. Le citoyen a toutes les charges financières et autres qui sont lourdes à porter et sa récompense, c'est de voter, ce qui est une corvée perpétuelle. Il paie donc chèrement les verges dont on le fouette. L'étranger, pour un simple

permis de séjour, de quelques sous, profite de tous les biens, y compris l'éducation gratuite, et échappe à tous les impôts, taxes, prestations que nous subissons à sa place. Conclusion : Que ne peut-on postuler la situation d'étranger? — Ce qui empêche de le désirer, c'est le patriotisme. Et pourtant qu'est-ce qui reste de la patrie, quand tous les éléments qui la composent sont évanouis? quand il n'y a plus en commun la religion, l'esprit public, les désirs, les espérances, la foi politique, les convictions, quand on ne se sent plus chez soi dans les idées, les volontés, les goûts de son entourage, qu'on n'a plus d'ascendants ni de descendants, bref qu'on est sans racines et sans attaches dans son pays? La patrie devient un mythe; mais on a beau faire, elle reste une affection.

Je me sens fort isolé de la Genève réelle; mais le fantôme idéal de Genève me dit encore quelque chose. Superstition? soit. Foi sans motif? d'accord. Mais le cœur a besoin d'objet et même de chimère. On aime les choses et les gens non pas pour le bonheur qu'ils vous donnent ou vous promettent; mais bêtement, sans savoir pourquoi, ou noblement, sans espoir de récompense.

18 novembre 1872. — Matinée de rêverie.

Demandé par lettre à deux personnes si elles connaissent mon individualité ; à supposer que leur jugement coïncide, il y aurait probabilité qu'elles ont raison. Pour moi, j'ai perdu la clef de moi-même et ne connais plus la chose essentielle, mon don particulier, la chose pour laquelle je suis fait, par conséquent ma force, ma mission, ma charge.

*Edlen Seelen vorzūfühlen
Ist der wertheste Beruf.*

« Penser aujourd'hui ce qui sera admis et populaire dans trente ans. » — Voilà deux réponses : celles de Goethe et de Schopenhauer. Pour moi, je me disais plutôt : Comprendre tous les modes de la nature humaine et faire bien tout ce qu'on fait. — Cette dernière devise semble indiquer peu d'originalité, peu de force créatrice, inventive, peu de volonté, une sorte d'indifférence pour l'action. Agir correctement, sentir et penser juste, ce n'est pas l'idéal d'un artiste, d'un ambitieux, d'un orateur, mais tout simplement d'un critique attentif et d'un brave homme. Dominer les gens, bouleverser les choses n'est point mon fait. Contempler, deviner, aimer, consoler, a toujours eu pour moi plus d'attrait. Mon talent est la neutralité désintéressée et l'impersonnalité de l'esprit ; mon goût est la vie des affections. J'ai

l'intelligence objective et le cœur tendre. Ce qui m'est antipathique, c'est la vie vulgaire tissée de préjugés, de passions, d'intérêts à la fois égoïstes et ardents, étroits et résolus. Ce qui m'est insupportable, c'est d'agir pour mon compte et pour moi-même. Je ne sais pas m'intéresser à ma personne, à ma carrière, à mes projets, à mon avenir. Cela me paraît grossier, ignoble et vil. Et comme le monde est l'arène où tous les appétits luttent pour se satisfaire, je ne me sens pas du monde, livré aux convoiteux, aux forts et aux habiles.

Entre le relatif qui m'assomme et l'absolu que je désespère d'atteindre, je flotte nonchalamment, et je n'agis qu'à la dernière extrémité, toute action étant une loterie, sauf quand elle est un devoir positif. Dans le doute abstiens-toi, dit le proverbe : or dans toute action facultative, je doute ; et dans toute décision spéculative, j'hésite. — Je n'ai pas ce qui fait la détermination, c'est-à-dire cette illusion qui prend parti pour sa volonté et la croit bonne parce qu'elle est sienne. Pour moi, j'ai toujours l'arrière-pensée que le contraire de ce que je vais dire ou faire était peut-être aussi vrai ou aussi bon. Il me manque l'infatuation de moi-même ou cette obstination de la volonté qui remplace l'infatuation. Je ne suis jamais assez de mon opinion ni de mon parti pour travailler

énergiquement dans leur sens. Je n'ai nullement l'évidence de ce qui me convient ou de ce qu'il convient que je fasse. Ma sagacité, mon tact, ma résolution, mon zèle ne peuvent servir que pour autrui.

Singulière organisation : vraiment bouddhique et monastique. J'étais fait pour le dévouement, à condition qu'une tendresse dévouée prît la conduite de mes intérêts personnels. Et la destinée a eu l'ironie de me condamner au *self government* depuis mon enfance, à l'isolement et au célibat, dans mon âge mûr. A quoi m'a servi mon indépendance ? simplement à m'abstenir. Je n'ai pas su me bâtir une existence à mon gré ; je n'ai fait que retirer pieds et pattes sous ma carapace pour soutenir les intempéries extérieures. Et encore, je n'ai pas osé être stoïcien ou bouddhiste jusqu'au bout, avec une logique intrépide. Je n'ai été ni oriental ni occidental, ni homme ni femme tout à fait, je suis demeuré, amorphe, atone, agame, neutre, tiède et partagé. Pouah !

23 novembre 1872. — Partout querelle, dispute, zizanie ; que le monde est fatigant. L'impossibilité de la paix a été convertie par l'orgueil de notre race en titre de grandeur ; à peu près comme les bossus s'ils étaient en majorité décréteraient que la gibbosité fait l'ornement de

l'homme. L'oscillation entre les bévues contraires paraît la loi de notre espèce; la sagesse, c'est-à-dire la conciliation des contrastes, n'est le lot que de quelques privilégiés. Le monde humain est livré aux partis, et les partis sont des partialités qui s'ignorent mais s'entremordent. Qu'est-ce que tout cela prouve? qu'Héraclite a raison : que la majorité des bipèdes aptères sont des créatures mal douées, chez qui la sottise et la malignité dominant.

Plus un homme est vraiment homme plus il est isolé; à mesure qu'il grandit en clairvoyance et en bonté il a moins de semblables; s'il était parfait, il serait un exemplaire unique. Ainsi l'excellence fait le vide autour de lui et le sépare de son milieu, du vulgaire, de la multitude. Heureusement que la charité lui fait repasser l'abîme. Moins les hommes méritent sa complaisance et son amour, plus il se dévoue à eux. Moins il les goûte, plus il essaie de leur être utile. Plus il les trouve inintelligents et mauvais, plus la pitié étouffe la répugnance. Il tire de sa supériorité un motif non de dédain mais d'apostolat.

Les querelles religieuses et politiques t'assomment; l'éternelle enfance des foules passionnées, qui sont maîtresses de tout en démocratie, te donne des satiétés et des nausées perpétuelles; la nécessité de disputer sur tout, de redémontrer

sans trêve les vérités élémentaires ; l'ennui des préjugés courants, des rengaines usuelles, des trucs familiers t'écœure et t'affadit ; la certitude que l'idée la meilleure aura toujours le dessous dans les préférences des masses, te décourage. — Donc, tu manques d'énergie et d'amour du prochain. La désillusion te rend froid.

Il est certain que changer le monde te paraît une chimère, et que tu trouves bien assez difficile de te réformer toi-même. Apprendre à voir plus juste, à faire mieux suffit à ton ambition. Ajoutons-y l'aide à tous ceux qui le demandent et qui espèrent en toi, nous voilà au bout de tes sacrifices. Tu n'as pas la notion distincte d'une charge d'âmes plus générale, d'une mission publique, d'un devoir envers ceux qui ne t'appellent point et ne te donnent point la parole. Tu n'as aucune démangeaison de prosélytisme, de propagande ou même de publicité. Le sentiment de l'universelle suffisance, que produit le régime de la démocratie, t'a ôté jusqu'au désir de la discussion.

28 novembre 1872. — Anniversaire de la mort de S^{***1}, de la naissance de M^{***}, et du mariage de

1. S^{***} désigne une ancienne amie que le Journal avait baptisée Sibylle.

H***; les trois grandes circonstances de la vie pour trois de mes amis tombent sur la même date ou plutôt sur le même jour de l'année. Naître, doubler son existence, mourir, ce sont les trois grands moments juridiques et religieux. Depuis combien d'années S*** est-elle entrée dans son repos? M*** est-elle sur la terre? et H*** est-il marié? Je ne le sais plus. Le temps m'est chose indifférente et ne marque pas sur ma mémoire. Les dates relatives aux choses du dehors m'intéressent et prennent encore quelque valeur pour ma pensée; mais ma propre vie ne se catégorise pas chronologiquement, je ne me vois pas *sub specie temporis*; ces divisions de semaines, mois, années, décades ne se reliaient à rien dans mon âme et lui demeurent étrangères. Pourquoi? parce que l'action n'est pas ma forme d'existence et que l'action seule nous engrène avec le monde extérieur régi par le calendrier. La vie intérieure, comme le rêve, n'a rien à faire avec ces raies et coches artificielles de la durée. Mon autobiographie, comme l'histoire de l'Inde, serait pour moi, si je perdais ces cahiers de journaux, impossible à reconstruire. Je n'aperçois en moi ni marche, ni progrès, ni croissance, ni événements. Je me sens *être* avec plus ou moins d'intensité, de tristesse ou de joie, de santé ou de lucidité, mais il n'arrive rien dans ma vie et je ne

parcours pas une carrière, m'éloignant d'un point fixe et me rapprochant d'un terme désiré. Mon ambition (si le mot n'est pas énorme et impropre), c'est d'éprouver la vie, de prendre conscience des modes de l'être humain, c'est de sentir et de penser non de vouloir, autrement dit de contempler. Pour la contemplation, l'éternité dévore le temps. Et voilà pourquoi je ne m'aperçois du temps révolu et des années écoulées que par des observations extérieures, en voyant par exemple un de mes camarades devenu grand'père, mais non par perception personnelle et directe.

Mon extrait de baptême me prouve que j'ai dépassé le demi-siècle; mais j'atteindrais au double que je ne serais pas encore habitué au monde et pas même à mon propre corps. Le roulis du temps me paraît curieux et m'étrange encore autant et plus qu'il y a vingt-cinq ans. J'assiste à ma propre lanterne magique, mais le moi qui regarde ne s'identifie pas avec le spectacle. Je suis à moi-même l'espace immobile dans lequel tournent mon soleil et mes étoiles. Mon esprit est le lieu de mes phénomènes; il a le temps en lui, et par conséquent est en dehors du temps. Il est à lui-même ce que Dieu est au monde, éternel par opposition à ce qui apparaît et disparaît, commence et finit, à ce qui se métamorphose continuellement.

1^{er} décembre 1872 (9 heures trois quarts du matin). — Quel singulier rêve! Je devais subir la peine capitale dans deux jours. Il paraît que je l'avais méritée, car je n'éprouvais pas la moindre indignation. Mais le curieux est que je n'avais pas le souvenir du crime, que ma conscience était parfaitement tranquille et que je ne redoutais pas du tout la mort. En un mot, j'étais à la fois coupable et innocent, je n'avais rien à redire ni à la vie ni à la mort. — Ce rêve ne serait-il pas dû à la combinaison d'une gnômê du 27 novembre (La vie et la mort sont indifférentes) et de ma conférence du 29 (sur la peine de mort)? Peut-être faudrait-il même additionner comme troisième élément le Déterminisme (dont le concours Disdier m'a aussi farci l'entendement), qui supprime la culpabilité du criminel. — Ou bien serait-ce le mot d'Othello sur lui-même « meurtrier, homme d'honneur » sur lequel aurait travaillé mon imagination?

Ce qui m'a secrètement fait plaisir au réveil, c'est le sentiment que même en rêve je ne pouvais m'identifier avec un scélérat, et que si de fait j'avais commis quelque homicide c'était à mon insu, comme un somnambule qui en tombant du toit écraserait un passant.

Une autre explication qui me vient pour mon rêve, c'est l'exercice de lecture tragique fait cette

dernière quinzaine, exercice dans lequel le lecteur prête sa voix et sa personne à des terreurs ou à des férocités étrangères, en sorte qu'il n'est pas ce qu'il est, qu'il n'éprouve pas réellement ce qu'il représente par complaisance. De même rêvant, j'étais un criminel sans crime, et je devais être exécuté sans épouvante. Tout en me croyant sérieusement perdu, j'avais la sécurité de celui qui aperçoit la fiction.

J'avais l'illusion sans l'avoir. Je me jouais à moi-même la comédie, trompant mon imagination sans pouvoir tromper ma conscience. Cette puissance du rêve de fondre ensemble les incompatibles, d'unir ce qui s'exclut, d'identifier le oui et le non, fait sa merveille et en même temps son symbolisme. En rêve notre individualité n'est pas close, elle enveloppe pour ainsi dire son entourage, elle est le paysage et tout son contenu, nous compris. Mais si notre imagination n'est pas nôtre, si elle est impersonnelle, la personnalité n'est qu'un cas particulier et réduit de ses fonctions générales. A plus forte raison pour la pensée. La pensée pourrait être sans se posséder individuellement, sans se concréter dans un moi. En d'autres termes, le rêve conduit à l'idée d'une imagination affranchie des limites de la personnalité, et même d'une pensée qui n'est plus consciente. L'individu qui rêve est en train de se

dissoudre dans la fantaisie universelle de Maïa. Le rêve est une excursion dans les limbes, une demi-délivrance de la prison humaine. L'homme qui rêve n'est plus que le lieu de phénomènes variés dont il est le spectateur malgré lui ; il est passif et impersonnel, il est le jouet des vibrations inconnues et des lutins invisibles.

L'homme qui ne sortirait pas de l'état de songe n'arriverait pas à l'humanité proprement dite, mais l'homme qui n'aurait jamais rêvé ne connaîtrait que l'esprit tout fait et ne pourrait comprendre la genèse de la personnalité ; il ressemblerait à un cristal, incapable de deviner la cristallisation. Ainsi la veille sort du rêve, comme le rêve émane de la vie nerveuse, et comme celle-ci est la fleur de la vie organique. La pensée est le sommet d'une série de métamorphoses ascendantes qui s'appellent la nature. La personnalité retrouve dès lors en profondeur intérieure ce qu'elle perd en étendue, et compense la richesse de la passivité réceptive par le privilège énorme de la direction de soi-même qu'on appelle la liberté. Le rêve, en brouillant et supprimant toutes les limites, nous fait bien sentir la sévérité des conditions attachées à l'existence supérieure ; mais la pensée consciente et volontaire seule fait connaître et permet d'agir, c'est-à-dire seule est capable de science et de perfectionnement. Donc,

aimons à rêver par curiosité psychologique et pour notre délassement ; mais ne médisons pas de la pensée, qui fait notre force et notre dignité. Commençons en Oriental et finissons en homme d'occident : ce sont les deux moitiés de la sagesse.

9 décembre 1872. — Quelle est la vérité de l'ordre moral qui ne s'altère pas en se vulgarisant et qui ne devienne pas fausse en devenant populaire ? Ainsi la liberté, l'égalité, la sainteté, la piété, la foi, le libre examen, le progrès, et tant d'autres. Toute vérité est relative, limitée, nuancée, conditionnelle. Or le populaire se rue sur elle comme le taureau sur l'écarlate, ne voit qu'elle, l'isole, l'exagère, la tient pour absolue, et d'une vérité fait une erreur. L'homme a un certain prurit de vérité, mais il n'arrive à la vérité qu'après épuisement des combinaisons possibles ; c'est-à-dire que la foule a une affinité naturelle pour l'erreur et va toujours par le plus long et le plus tortueux des zigzags au but qu'elle se propose. Elle rappelle la stupidité des bourdons en cage, qui se cognent à toutes les parois, avant de découvrir l'issue. Les peuples sont l'imprévoyance même et expérimentent toutes les bévues que la raison avait indiquées, parce qu'ils ne voient que ce qu'ils touchent. L'esprit consiste à anticiper l'expérience et à faire l'économie des

fautes où tombera la sottise. Dans ce sens, les foules sont sans esprit; elles ne connaissent que l'attrait, la passion, le préjugé, et ressemblent aux animaux, dépouillés de leur instinct.

Le suffrage universel, commode pour trancher les questions de légalité, vicierait au contraire, par sa nature même, toutes les questions de vérité. La vérité scientifique, morale, religieuse, artistique a toujours avancé par les minorités, par les individus épars, et a toujours eu contre elle les foules, qui persiflent, bafouent, persécutent, martyrisent l'excellent, où qu'il se montre, mais qui n'en conviennent jamais. Quand cet effet semble manquer, c'est qu'il est resté assez de pudeur publique pour que la voix des bons juges soit entendue, et que la plèbe a rougi de juger elle-même. Mais qu'elle se prenne au sérieux, et qu'ayant la force et le droit elle ambitionne en outre de décider sur ce qui est vrai, sur ce qui est beau, sur ce qui est saint, le niveau de tout baisse, baisse jusqu'à la grossièreté. *Ne sutor ultra crepidam.*

Ce que tout le monde pratique le plus volontiers, et ce que tout le monde fait le plus mal, c'est le jugement, c'est la critique.

Ce qu'il y a de plus facile et de plus usuel, c'est de juger; ce qu'il y a de plus malaisé et de plus rare, c'est de bien juger. — Pourquoi?

parce que pour juger, il suffit de l'étourderie et de la sottise, et que pour bien juger il faut beaucoup de réflexion et de sagesse...

Un fou, qui se jugerait fou, serait guéri en principe, puisque sa folie serait subordonnée à sa raison. Un sot, capable de mesurer sa sottise, serait un homme d'esprit ayant eu un accident. Mais les foules sont folles et sottes sans le savoir, ce qui rend leur cas incurable ou du moins désespérant.

(*Dix heures du soir*). — Une fourmi qui badinerait avec les colères ou les intérêts ou les vanités de sa fourmilière ne serait pas une fourmi patriote. Un homme qui joue avec ce qui passionne son entourage n'est plus tenu pour un homme sérieux. L'esprit qui rit de lui-même est l'antipode du sérieux; inversement le sérieux paraît comique à l'esprit qui n'est pas dupe de son illusion. Le sérieux est donc une foi, une crédulité, un parti pris; un critique purement critique sera plutôt gai (j'en pourrais citer des preuves vivantes, *nisi odiosa essent exempla*). Le sérieux est dans l'individu sa partie sensible et vulnérable, la chose à quoi il tient; que cette chose soit sa bourse, son honneur, sa conviction, sa vénération, sa patrie, sa mère, son titre, peu importe. Dès que cette chose

est menacée, il cesse de rire et se met sur la défensive. C'est la partie engagée et non libre de son être. Le prochain a l'intuition qu'il n'a prise sur nous que par notre côté sérieux, et que si nous rions de tout, nous échappons à tout servage, à toute association et enchaînement. Il a raison. Le sérieux est notre cordon ombilical, ce qui nous rattache à l'humanité.

N'es-tu pas un homme sérieux? assez peu dans un sens, car tu es resté beaucoup plus libre d'esprit que la plupart des hommes de ton âge, et tu peux badiner avec beaucoup d'intérêts qui te laissent indifférents mais auxquels ils attachent une importance d'état. N'étant ni marié, ni ambitieux, ni magistrat, ni homme de parti, ni homme d'argent, ni chef de maison, la surface de ton sérieux est beaucoup plus réduite. Elle est à son minimum. Quelques affections, les conditions matérielles de l'indépendance [et de la santé, la loi morale, voilà tout ou presque tout.

N'inspirant ni crainte ni espérance, ne pouvant être ni classé ni exploité, comment serais-je pris au sérieux? Avec cela, je fuis toute pose, je cherche l'ombre, je m'efface, je fais le mort, je veux être demandé et ne pas m'offrir. Ce procédé me ramène à zéro. Qui donc compterait avec moi?

Heureusement l'indépendance me plaît mieux que le pouvoir, que la célébrité, que la richesse, et j'ai presque l'indépendance.

11 décembre 1872. — Dormi comme un petit saint Jean, mes sept heures et demie d'un bloc; sommeil bleu et sans rêve. Je retrouve le ciel gris, bas, pluvieux, qui nous fait depuis si longtemps compagnie. Il fait doux et triste. Je crois bien que mes vitres peu nettes contribuent à cet aspect maussade du monde extérieur. La pluie et la fumée ont barbouillé leur surface

Et remplacé la transparence
Par la diaphanéité.

Entre nous et les choses, que d'écrans! L'humeur, la santé, tous les tissus de l'œil, les vitraux de notre cellule, la brume, la fumée, la pluie ou la poussière, et la lumière même, et tout cela variable à l'infini! Héraclite disait : On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. Je dirai : On ne revoit pas deux fois le même paysage, car une fenêtre est un kaléidoscope et le spectateur en est un autre.

Que le monde est bizarre et que l'homme est étrange!
Le spectateur changeant d'un spectacle qui change
Croit qu'il reste le même et qu'il tient le réel...

Qu'est-ce que la folie? C'est l'illusion à la seconde puissance. Le bon sens établit des rapports réguliers, un *modus vivendi* entre les choses, les hommes et lui-même, et il a l'illusion qu'il touche la vérité stable, le fait éternel. La déraison n'aperçoit pas même ce que voit le bon sens, et a l'illusion de voir mieux. Le bon sens confond le fait d'expérience avec le fait nécessaire, et prend de bonne foi ce qui est pour la mesure de ce qui peut être; la folie ne perçoit plus la différence entre ce qui est et ce qu'elle se figure; elle confond son rêve avec la réalité.

Le réel est vrai et nécessaire : illusion simple. Le réel est réel : illusion à la seconde puissance ou carrée. Peut-il y avoir une illusion cube? Ne serait-ce pas le cas si la conscience du fou avait conscience de sa folie, mais la tenait *in petto* pour sagesse?

La sagesse consiste à juger le bon sens et la folie, et à se prêter à l'illusion universelle sans en être dupe. Entrer dans le jeu de Maïa, faire de bonne grâce sa partie dans la tragi-comédie fantasque qu'on appelle l'Univers, c'est le plus convenable pour un homme de goût, qui sait folâtrer avec les folâtres et être sérieux avec les sérieux. Il me semble que l'intellectualisme aboutit là. L'esprit en tant que pensée arrive à l'intuition que toute réalité n'est que le rêve d'un

rêve. — Ce qui nous fait sortir du palais des songes, c'est la douleur, la douleur personnelle; c'est aussi le sentiment de l'obligation, ou ce qui réunit les deux, la douleur du péché; c'est encore l'amour; en un mot, c'est l'ordre moral. Ce qui nous arrache aux enchantements de Maïa, c'est la conscience. La conscience dissipe les vapeurs du kief, les hallucinations de l'opium et la placidité de l'indifférence contemplative. Elle nous pousse dans l'engrenage terrible de la souffrance humaine et de la responsabilité humaine. C'est le rabat-joie, c'est le réveille-matin, c'est le cri du coq qui chasse les fantômes, c'est l'archange armé du glaive qui chasse l'homme du paradis artificiel. L'intellectualisme ressemblait à une ivresse qui se déguste; le moralisme est à jeun, c'est une famine et une soif qui refusent de dormir. — Hélas! Hélas!

6 janvier 1873. — Lu les sept tragédies d'Eschyle. Le *Prométhée* et les *Euménides* sont encore les grandes parmi les grandes; elles ont la sublimité des prophètes. Toutes deux peignent une révolution religieuse, une crise profonde de la vie de l'humanité. Prométhée, c'est la civilisation arrachée à la jalousie des dieux; les Euménides, c'est la transformation de la justice et le remplacement du talion implacable par l'expiation et le

pardon. Prométhée montre le martyre de tous les sauveurs; les Euménides sont la glorification d'Athènes et de l'Aréopage, c'est-à-dire d'une civilisation vraiment humaine. Que cette poésie est magnifique et que toutes les aventures individuelles de la passion paraissent chétives à côté de ce tragique colossal des destinées!

20 janvier 1873. — Passé la matinée avec Cantù : Histoire des républiques italiennes, des Croisades, du moyen âge en général, de la ligue hanséatique.

Qu'est-ce que l'histoire universelle? l'épuisement des combinaisons et des fautes possibles. Tend-elle à la justice? oui, sous la forme du nivellement distributif ou de la participation de tous à tout; elle tend à l'égalité des conditions puis à l'égalité des biens. Elle aspire au mieux et ne trouve jamais le bien; l'eût-elle trouvé, elle le détruirait aussitôt. Le bien est un équilibre; l'équilibre serait la mort de l'histoire. L'histoire est donc l'agitation éternelle à la poursuite de l'irréalisable. Les individus peuvent réaliser en eux la sagesse. Les nations n'en peuvent réaliser que l'apparence, savoir l'égalité dans la liberté.

Imaginons que le genre humain soit mort de vieillesse, ait achevé son âge géologique, à quoi

aura-t-il servi? A convertir en idée toute la somme de vie planétaire incarnée en lui; et mieux que cela à traduire le poème du *cosmos* dans la langue spéciale de Cybèle. Notre humanité sera un accord et une mesure de la symphonie colossale qu'exécutent les mondes assujettis à notre soleil. Elle représente un monde composé de la cinquantième puissance; mais relativement aux humanités de nos planètes coordonnées, elle n'est qu'une unité dans un nombre.

Devenir esprit, c'est entrer dans la vie éternelle. Est-ce éterniser son individualité? Est-ce reprendre son rang dans le cercle des invisibles? A quoi conduit la mort? A rentrer en Dieu. Que l'effet en soit une résorption dans l'être universel ou une adoration par la personnalité persistante, ce qui sera, sera bien, car ce sera l'ordre divin. Si Dieu est amour, il doit lui convenir d'être aimé. Mais l'individu sans la limite, sans la forme et la vie, que peut-il être? nous n'en savons rien. On peut croire en Dieu sans que l'immortalité de l'âme s'en suive; on peut croire au bien sans croire en Dieu. — L'acceptation stoïque de l'ordre et de la destinée est au-dessus de toutes les révolutions religieuses et de toutes les crises théologiques. — Si les énergiques espérances, les puissantes affections, les aspirations profondes étaient des argu-

ments, la survie deviendrait plausible. Mais que faire des méchants qui redoutent de revivre, et de la moitié de l'humanité qui soupire après le néant? On pourrait imaginer l'immortalité facultative, accordée à la foi ardente, jusqu'à ce qu'elle-même demande à s'endormir du sommeil éternel. On conquerrait l'immortalité comme la liberté, par un effort que Dieu respecte et récompense. Il est sûr que la vie spirituelle, en dehors de l'erreur et du péché, redevient séduisante; la vie de contemplation et d'amour m'attirerait; mais les rêves paradisiaques sont tout pétris de contradictions intérieures, qui accusent le jeu de l'imagination plutôt que la vue de la pensée lucide. Les choses dernières sont affaire de foi et de conjecture. On n'en *sait* rien. Généralement, on croit là-dessus ce qu'a cru un devancier, une belle âme religieuse : un Pythagore, un Platon, un Bouddha, un Jésus. Les croyances et les cultes ne sont que la prolongation d'une émotion et d'une intuition première, et leur confession dix milliards de fois répétée ne saurait augmenter la valeur de leur contenu et de leur certitude. L'homme se contente d'aller où va ce qu'il aime, soit dans la vie soit dans la mort, soit dans l'immortalité, soit dans l'annihilation. Mais il faut reconnaître que, vu la faiblesse humaine, la foi dans l'immortalité donne une

bravoure, une espérance, une sérénité intérieures qui préparent mieux au combat de la vie. Si c'est une illusion, elle est bienfaisante. Si c'est une chimère, elle fortifie.

31 mars 1873 (quatre heures après-midi).

En quel songe
Se plonge
Mon cœur, et que veut-il?

Depuis une heure, je me sens une inquiétude indéfinissable : je reconnais mon vieil ennemi

Agnosco veteris vestigia flammæ.

C'est la nostalgie de l'inconnu, la fièvre sans nom, la soif du bonheur, le remuement des vieilles cendres, la renaissance des désirs juvéniles, la démangeaison des ailes, la montée de la sève printanière. C'est un vide et une angoisse, le manque de quelque chose : quoi ? l'amour, la paix, Dieu peut-être. C'est un vide, certainement et non pas une espérance, c'est une angoisse aussi, car on ne mesure ni le mal, ni le remède. C'est la soif de tendresse, le besoin de caresses, de sympathie, de vie à deux et aussi de voyage, de joie pour les yeux. C'est la langueur de la volupté.

Le renouveau me trouble : o nature cruelle !...
O printemps sans pitié, dans l'âme endolorie,
Avec tes chants d'oiseaux, tes brises, ton azur,
Tu creuses sourdement, conspirateur obscur,
Le gouffre des langueurs et de la rêverie.

(*Sept heures du soir*). — Poussé jusqu'au vingt et unième vers cette plainte contre les malignités du renouveau. — De toutes les heures du jour, quand le temps est superbe, c'est l'après-midi, vers trois heures, que je trouve surtout redoutable. Jamais je ne sens plus qu'alors « le vide effrayant de la vie, » l'anxiété intérieure et la soif douloureuse du bonheur. Cette torture de la lumière est un phénomène étrange. Le soleil, de même qu'il fait ressortir les taches d'un vêtement, les rides du visage et la décoloration de la chevelure, éclaire-t-il d'un jour inexorable les déchirures et les cicatrices du cœur ? Donne-t-il honte d'être ? En tout cas l'heure éclatante peut inonder l'âme de tristesse, donner goût à la mort, au suicide ou à l'anéantissement, ou à leur diminutif, l'étourdissement par la volupté. C'est l'heure où l'individu a peur de lui-même et voudrait échapper à sa misère et à sa solitude,

Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

(LECONTE DE LISLE).

On parle des tentations de l'heure ténébreuse

du crime ; il faut y ajouter les désolations muettes de l'heure resplendissante du jour. Dans l'une comme dans l'autre, Dieu a disparu, mais dans la première, l'homme suit le regard de ses yeux et le cri de sa passion ; dans la seconde, il est éperdu et se sent abandonné de tout.

En nous sont deux instincts qui bravent la raison :
Le goût du suicide et la soif du poison.
Cœur solitaire, à toi prends garde !

2 avril 1873 (quatre heures après-midi). — Torrent d'impressions infixables et contradictoires, pendant la lecture d'une foule de journaux, pendant la causerie à trois, avec De^{***}, Do^{***} et H^{***} sur la place de la Taconnerie. A peine rentré chez moi senti la nostalgie de l'in-définissable, la soif de la volupté, l'inquiétude de l'amour, l'ennui de moi-même et de ma solitude, l'acédie du cloître. La lecture de quelques lieds de Goethe ne fait qu'aiguillonner ce désir de vie, et ce dégoût de l'ascétisme puritain. Tous les renoncements monastiques paraissent alors une duperie pieuse, une énorme fiction, et, pour dire la chose plus crûment, une bêtise. La tentation de jeter son bonnet par-dessus les moulins, et de faire danser la cachucka à Minerve, comme à la grande duchesse de Gêrolstein, la démangeaison de la folie, le prurit de

l'extravagance et du plaisir vient bouleverser les professeurs comme les moines. On se sent en train de parodier la sagesse et de souffleter la dignité, comme des conventions ridicules et des grimaces de profession. C'est la « crise » si joliment peinte par Feuillet, c'est la fatigue de la vertu, le doute sur les principes, le réveil de la nature tyrannisée, la revanche de Caliban trop longtemps subjugué par les formules magiques de l'esprit supérieur, Prospero; c'est la carmagnole de la chair qui s'ennuie de son pédagogue et de son tyran, le décorum; c'est le désir du nouveau, de l'inconnu, de l'ivresse; c'est l'ardeur carnavalesque qui vient brouiller toutes les habitudes de la bonne façon; c'est la malice de Belzébuth qui brise le frein de la moralité et veut sa fête de l'âne, son sabbat, sa messe noire, son heure de saturnales. Cette bouffée anacréontique et gaudriolesque, cette titillation orgiaque qui reparait, une minute au printemps, même dans les existences graves et rangées, a tenu jadis une bien autre place dans les institutions religieuses de l'humanité. Des cultes entiers ont donné issue à ce besoin d'enivrement frénétique, à cette rage de vie si parente de la mutilation et du suicide... Cette fureur divine a une issue bien simple et bien naturelle, celle que chante le *Pervigilium Veneris*... mais, faute de

cette solution, elle écume en poésie, en transports, en orages, comme l'électricité contrariée devient l'éclair et la foudre tonnante.

Ici encore la virginité et la continence produisent des tempêtes, magnifiques sans doute, mais morbides, dont sont affranchis les époux. L'imagination est un fulminate, le plus explosible de tous, que le désir confus de la génération a la propriété de faire partir. A ce tapage colossal, on dirait qu'il s'agit du ciel et de la terre, tandis qu'il n'est question que d'un point : Jacquot s'entendra-t-il avec Jacqueline ? Que de bruit pour un baiser de plus ou de moins ! Petite pluie abat grand vent. Une bergère voluptueuse dompte Attila. Une boulangère éteint Raphaël. Dalila, avec ses tresses, fait plus que tout un peuple pour réduire Samson...

En somme, la fonction sexuelle est la plus terrible des redevances que nous ait imposé la nature. Et de toutes les manières d'échapper à cette servitude, la plus sûre, la seule bonne, c'est l'obéissance à sa loi. Le calme est dans l'usage, non dans la privation ou la mutilation.

La femme nous guérit de la curiosité, du désir et de la folie du sexe. Elle guérit le mal qu'elle cause. Elle tente, mais elle rassasie ; elle excite, mais elle apaise. Et réciproquement. Chaque sexe n'arrive donc à l'humanité équilibrée que par l'autre sexe. La sexualité est une

imperfection dont l'individu ne se corrige que par le couple... La vie, l'histoire, la littérature, le droit, la société n'ont pour juges éclairés que les individus ayant franchi l'initiation naturelle et regardé dans les yeux d'Isis. Sans la possession par excellence, on ne possède pas une idée correcte sur la nature des choses, on est étranger à l'expérience universelle. Avec la possession, on n'est pas un bien grand clerc, mais on a passé l'examen inférieur et pris sa première inscription dans les matricules de la vie générale. Cette initiation est une immense désillusion, mais une désillusion salutaire. Elle apprend que la volupté n'est rien ou presque rien, qu'elle n'est qu'une fausse promesse et le symbole de quelque chose d'excellent; savoir l'amour. L'amour n'est lui-même que la forme exaltée et fugitive de quelque chose de meilleur, qui est la tendresse; et la tendresse n'est qu'une application de la charité ou de la divine pitié. Compatir à la vie, l'aider, la favoriser, la consoler, la couvrir pour ainsi dire, c'est le point de vue des grands cœurs, qui sont devenus maternels, n'importe le sexe. Il n'y a plus pour eux de volupté, d'ivresse, de sensualité, d'égoïsme; leur joie est de donner de la joie, leur bonheur est de rendre heureux ou de combattre la souffrance et par conséquent le péché

qui est un faux espoir, celui de trouver l'allégresse en dehors du bien. La charité comprend tout, supporte tout, excuse tout, parce qu'elle a les entrailles de la mère et les patiences de la bonté. Pour elle il y a des malheureux, elle ignore s'il y a des coupables.

3 avril 1873. — Visite chez mes amis ***. Leur nièce y arrive avec deux de ses enfants, et l'on parle de la conférence du père Hyacinthe.

Les femmes enthousiastes sont curieuses quand elles parlent des orateurs et des improvisateurs. Elles s'imaginent que la foule est inspiratrice et que l'inspiration suffit à tout. Est-ce assez candide et enfantin, comme explication d'un vrai discours, où rien n'est laissé au hasard, ni le plan, ni les arguments, ni les idées, ni les images, ni même la longueur, et où tout est préparé avec le plus grand soin ! Mais les femmes, dans leur amour du merveilleux et du miracle, préfèrent ignorer tout cela. La méditation, le travail, le calcul des effets, l'art, en un mot, leur diminue la valeur de la chose, qu'elles préfèrent tombée du ciel et envoyée d'en haut. Elles veulent le pain et ne peuvent souffrir l'idée du boulanger. Le sexe est superstitieux et déteste comprendre ce qu'il désire admirer. Il serait vexé de rabattre de ses préjugés sur le compte du sentiment, et

de faire une place plus large à la pensée. Il veut croire que l'imagination remplace la raison et le cœur la science, et il ne se demande pas pourquoi les femmes, si riches de cœur et d'imagination, ne peuvent faire une œuvre oratoire, c'est-à-dire combiner dans l'unité une multitude de faits, d'idées et de mouvements. Ces femmes ne devinent pas même la différence entre l'échauffement d'une harangue populaire qui n'est qu'une éruption passionnée et le déploiement d'un appareil didactique qui veut établir quelque chose et convaincre les auditeurs. Aussi pour elles, l'étude, la réflexion, la technique ne sont rien; l'improvisateur monte sur le tréteau, et Pallas tout armée sort de ses lèvres pour conquérir les applaudissements de l'assemblée éblouie. Il s'ensuit que les orateurs se subdivisent pour elles en deux groupes : les manœuvres qui fabriquent à la lampe leurs discours laborieux, et les inspirés qui se donnent la peine de naître. Elles ne comprendront jamais le mot de Quintilien : *Fit orator, nascitur poeta*.

L'enthousiasme productif est peut-être une lumière, mais l'enthousiasme réceptif ressemble fort à un aveuglement. Ce dernier brouille les valeurs, confond les nuances, offusque toute critique sensée et trouble le jugement. L'« éternel féminin » favorise l'exaltation, le mysticisme,

le sentimentalisme, le lyrisme, le fantastique. Il est l'ennemi de la clarté, de la vue calme et rationnelle des choses, il est l'antipode de la critique et de la science. L'influence prépondérante des femmes est tout à l'avantage des religions et des prêtres, et subsidiairement des poètes, au détriment de la vérité et de la liberté. Cette influence est une ivresse analogue à l'ivresse amoureuse et au nuage sanguin. — Aussi Athénée préfère les mâles, et Proudhon a montré que l'avènement des femmes a détruit la société antique, parce qu'il a pour réciproque l'effémination des hommes.

Je n'ai eu que trop de sympathie et de faible pour la nature féminine; son infirmité me devient plus visible, par l'excès même de mes complaisances antérieures. La justice et la science, le droit et la raison sont choses viriles, et l'imagination, le sentiment, la rêverie, la chimère passent après. Quand on pense que le Romanisme se soutient par les femmes, on sent le besoin de ne pas rendre les rênes à l'éternel féminin, dont le charme est au fond dangereux et trompeur.

Vendredi-Saint, 11 avril 1873 (onze heures du matin). — Je viens de relire toute l'histoire de la dernière semaine de Jésus, et beaucoup d'articles sur la résurrection, sur l'unité religieuse,

sur la Foi et la Science. Remué beaucoup d'idées et de doutes. Senti le poids de la solitude. Marée d'indécisions. Nuée de points d'interrogation. J'oublie tous mes résultats acquis. J'ai froid, je suis triste. Tout est incertain, et la foi ne prouve rien quant à la vérité intrinsèque et objective des choses; la foi n'est que la mesure d'une âme par ses aspirations.

Dans ce moment-ci à quoi est-ce que je crois? à la beauté de l'âme de Jésus, à la noblesse de certaines individualités. Par exemple, je crois à l'admirable caractère de S***; mais je le crois, parce que je le vois, parce que je l'éprouve. Comme Dante, je regarderais volontiers le ciel dans les yeux d'une femme inspirée. La foi est un abusement volontaire et par amour; c'est le partage d'une illusion, d'un rêve, d'une espérance, d'un idéal. La seule réalité de la foi est une réalité morale, c'est la communion des âmes qui se reconnaissent dans leur désir; cette réalité est psychologique. La foi religieuse est le besoin de sortir de son isolement et de se lier à d'autres âmes. La religion ne prouve pas Dieu, elle ne prouve qu'une faculté de l'homme, le besoin de se mettre en harmonie avec l'ensemble des choses, et de se sentir dans l'infini. Elle est née d'un sentiment, le sentiment inquiet et profond du mystère; elle le satisfait par un instinct, la foi,

qui est une formule provisoire du mystère, et par un acte, la prière ou le culte, qui est un témoignage de soumission au principe divin. — S'unir avec ses semblables et s'unir avec l'éternel Inconnu, selon le procédé ou le rite de telle grande âme revêtue d'un caractère sacré : c'est là ce qui fait israélite, bouddhiste, musulman ou chrétien. Aimer, glorifier, vouloir ce qu'a aimé, glorifié ou voulu celui qu'on prend pour guide, pour initiateur et pour modèle, c'est là ce que fait et ce que fait faire la faculté religieuse. La religion se transmet comme une aimantation par intermédiaire; elle se gagne, se propage, s'inocule comme un virus moral, par la région confuse, inconsciente de nous-mêmes, celle qui nous fait amoureux à notre insu, par la faculté mimétique et réceptive de l'âme. La foi est une magnétisation à laquelle on s'abandonne et qui donne une certitude sans preuve, une tranquillité qui se passe de motifs, un bien-être indéfinissable.

20 avril 1873. — Hier au soir conduit ma sœur au concert de la Société de Chant sacré. Entendu le *Messie*, de Händel; avec mélancolie, pourquoi? à cause de beaucoup de souvenirs meilleurs; puis songé à Berlin, à mes belles années, au professeur Gervinus. Senti aussi la poésie de la croyance orthodoxe et la beauté

sévère de cette musique. Mais malgré tout, l'impression des ruines a dominé; ruines de mon être, archéologie des croyances et des œuvres d'art, fugacité et fragilité de toutes les formes, engloutissement inévitable de tout ce qui a vécu. Impression de gouffre et d'abîme. Tout est songe. Dieu seul demeure.

O gouffre, je te sens; je te vois, morne abîme!
Tout ce que nous croyons grand, noble, glorieux,
Siècles et nations, les mondes et les dieux,
Que sont-ils? moins que rien; un soupir de l'infime
Qui traverse un instant l'éternité des cieux...
O stupeur formidable et vision sublime!

Rien n'existe, sinon l'inexorable loi.
L'être n'est que chimère, apparence, vaine ombre.
La triple immensité de l'espace, du nombre,
Du temps, vaste sépulcre, engloutit tout en soi,
Dans l'océan sans fond de l'infini tout sombre;
L'homme croit vivre, et vit seulement par la foi.

21 avril 1873. — Assez battu les buissons, erré, flâné, lentiponné, tergiversé. Il faudrait supprimer l'inutile, courir à l'indispensable, simplifier ses vœux, se concentrer, se résumer. Tu le pensais, il y a trois ans, tu te proposais plusieurs révolutions à la fois. Puis n'ayant pu réaliser la principale, tu as tout laissé aller, suivant ton habitude. La vie au jour le jour t'a repris;

l'incurie est devenue ta sagesse. Comme l'autruche, tu as remis la tête sous ton aile pour ne plus voir le danger ni l'ennemi. Ce qui t'a aidé à vivre, ce sont trois amitiés féminines, une surtout, qui s'est faite intime et sérieuse et qui t'a fait connaître une bien belle âme. Mais la douceur du présent t'a fait détourner les yeux des menaces de l'avenir. Étant mieux logé, mieux entouré, mieux portant, tu as oublié avec délices les chagrins futurs et les mesures provisionnelles; ton antipathie de la prévoyance s'est donné carrière...

O soucieux insouciant! ce que tu détestes, c'est de vouloir, c'est de te décider, parce que tu doutes toujours de tes lumières et que tu ne sais pas ce qui est le mieux... C'est toujours là que ton second instinct te ramène, l'instinct de la faiblesse qui ne supporte pas, même en idée, l'humiliation. Ton premier instinct, c'est l'activité par amour, et aussi par essor esthétique. Ce qui te manque, c'est bien l'âpreté virile du vouloir et l'effronterie de ton intérêt propre. Ton malheur est d'avoir la nature féminine sans être une femme. Tu veux être appelé et non t'imposer. Tu n'as pas la dose d'ambition et de combativité nécessaires. L'audace, l'espérance, le courage te font défaut. Tu n'as jamais su brutaliser ton style, brusquer la fortune, bronzer ta sensibilité. — Dommage.

29 avril 1873. — Avant cinquante ans le monde est le cadre où nous travaillons à notre portrait; après cinquante ans, quand notre individu nous attriste et se fane, il faut nous oublier dans quelque chose de meilleur et de plus grand que nous, la patrie, la science, l'art, l'humanité. C'est le moyen, sinon de rajeunir, au moins d'échapper à la mort anticipée, de vaincre la tristesse en quittant une nacelle qui sombre pour un vaisseau qui ouvre ses voiles. Gare au mécontentement, qui fait prendre en grippe et en mépris non seulement le naufragé, mais les seuls moyens de sauvetage. Ton instinct est de quitter ce qui te quitte; mais cette fierté fait autour de nous l'isolement. Mieux vaut faire abstraction de soi-même, de ses préférences, de ses prétentions, de ses droits, de ses goûts, ne demander ni égards, ni justice, ni sympathie, ni bonté, et ne songer qu'au bien et au bonheur de quelque chose de grand et de durable, comme une institution ou une communauté. N'est-ce pas en d'autres termes se mettre au service de Dieu?

23 mai 1873. — L'erreur fondamentale de la France est dans sa psychologie. Elle a toujours cru qu'une chose dite était une chose faite, comme si la rhétorique avait raison des penchants, des habitudes, du caractère, de l'être

réel, comme si le verbiage remplaçait la volonté, la conscience, l'éducation, la régénération. La France procède toujours à coups d'éloquence, de canon ou de décrets, elle s'imagine ainsi changer la nature des choses; elle ne fait que des ruines et des phrases. Elle n'a jamais compris la première ligne de Montesquieu : « Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. » — Elle ne veut pas voir que son impuissance à organiser la liberté vient de sa nature même, des notions qu'elle a de l'individu, de la société, de la religion, du droit, du devoir, de la manière dont elle élève les enfants. Sa façon est de planter les arbres par la tête et elle s'étonne du résultat! Le suffrage universel avec une mauvaise religion et une mauvaise éducation populaire est la bascule à perpétuité entre l'anarchie et la dictature, entre la rouge et la noire, entre Danton et Loyola. Entêtée dans son illusion, elle court encore après sa queue. Combien de boucs émissaires égorgera-t-elle avant de se frapper la poitrine?...

15 juillet 1873 (sept heures du matin). — Tristesse. Grosse toux, multiplication de fils d'argent, sentiment de l'impossible et de l'irréparable, impression de folie et de sottise, lassitude de la vie, ennui de moi-même, humiliation,

regret. Perception de ma propre décadence. Vue claire de ce qui me sera toujours refusé. J'oublie, mais je ne puis ni me résigner ni vouloir. J'étouffe mes désirs, ne pouvant ni les supprimer ni les satisfaire. Trop fier pour me plaindre du sort, trop découragé pour lutter avec lui, trop éclairé pour compter sur moi-même ou sur le monde, je ne sais quelle figure faire devant la destinée. Je ne suis ni un heureux ni un malheureux. Je suis un naufragé qui n'en convient pas. Je suis une aspiration déçue et une vie manquée. Le doute a détruit en moi jusqu'à la faculté d'espérer; à peine si je crois à ce que je tiens, tant la fragilité de tout bien m'est présente. Je sens que tout, que tout échappe; si je serrais la main d'une femme loyale en disant : veux-tu être à moi, j'ai l'arrière-pensée que la mort glacera presque aussitôt cette main dans la mienne. La vie est si perfide et si cruelle, que je ne lui demande rien pour me soustraire à sa tyrannie. Je profite de ce qu'elle m'envoie, mais sans faire fond sur rien, pas plus que sur le beau temps.

... On frappe. C'est la bonne qui m'apporte une lettre. On dirait un truc théâtral ou une réponse de la Providence. La lettre vient de Céligny; elle est d'une amie bien chère, celle qui m'a demandé de penser à elle dans mes heures

noires. Il y a vraiment là une coïncidence touchante et qui peut rendre pensif.

17 juillet 1873 (dix heures et demie du soir).
— Ciel limpide et fourmillant d'étoiles. Sentiment de vide. N'est-il pas contre nature d'être ainsi absolument seul ? en tout cas, cela est contre ma nature. Je suis sociable, aimant, tendre même ; qui s'en douterait ? J'étouffe dans le délaissement ; mais je feins l'indifférence stoïque. Ce soir concert, feu d'artifice ; mais y aller seul, à quoi bon ? J'ai été faire un tour à la Plaine, puis je suis rentré pour me ronger le foie à l'aise.

23 juillet 1873. — Trois choses me refroidissent très vite : être soupçonné, n'être pas compris ou découvrir un besoin d'indépendance. La première m'offense, la seconde me décourage, la troisième me désintéresse. J'ouvre à qui veut sortir, je me retire de qui veut m'estimer moins, je me tais avec qui cesse d'entendre. Ainsi le prochain est toujours maître des relations qui nous rapprochent,

Selon qu'il a semé chacun récolte en moi.

Je ne puis rien changer à cela et je ne le désire point. Il faut que ceux qui se passent de moi je me passe d'eux : ainsi l'exige leur liberté et ma

dignité. Dououreux ou facile, ce sacrifice doit être fait. Ce qui le facilite, c'est le refroidissement préparatoire. Si l'amour d'autrui me rend esclave, son injustice ou son dédain me délie. Rompre m'est presque impossible, mais accepter une rupture ne m'est pas trop malaisé. Autrement dit, j'ai le cœur faible et la fierté raide. Dès qu'on me détache, je suis détaché. Tant que je suppose un malentendu, je puis abonder en démarches et en explications. Mais disputer un cœur qui marchande sa retraite, cela n'est pas dans ma gamme. Ce terrible avilissement de l'amour (qui ne sert jamais à rien, puisque l'amour n'est pas une gratitude et s'endurcit par ses torts bien loin d'arriver au repentir), cette prosternation vaine et insensée, m'ont été épargnés, grâce au ciel. Je sais bien que la formidable épreuve de la passion délirante m'a été épargnée aussi, et que je n'ai pas senti tout mon bonheur, tout mon avenir, toute mon espérance, dépendre d'une carte unique, d'un être unique, d'une seule volonté de cet être ou d'un seul caprice de cette carte. Cette servitude absolue excuse bien des choses. De même les fureurs de la trahison subie me sont personnellement inconnues ; je n'ai jamais été trahi, quoiqu'on ait été plus d'une fois perfide à mon égard.

Ainsi quoique ma vie secrète ait eu ses tourments, je n'ai point traversé les pires supplices,

ceux de l'amour méconnu, de l'amour trahi, de la passion devenue folie, ni l'arrachement d'une épouse ou d'un enfant chéris. Comparativement, j'ai été privilégié. Les épreuves de la misère, de l'humiliation prolongée, des cruelles infirmités physiques ont passé loin de moi. J'ai bien des grâces à rendre à Dieu pour ma destinée, qui a été plutôt contemplative qu'active, mais qui a recueilli plus de biens qu'elle n'a souffert de maux.

Conclusion : portons les fardeaux les uns des autres, et par conséquent songeons moins à la défensive personnelle qu'à la charité. Si nous pouvons être utiles à quelqu'un, soyons-le, fût-ce sans beaucoup d'espoir ni d'attrait. Semons sans compter les grains.

25 juillet 1873. — Ton renoncement est inconsolé, tu n'es pas d'accord avec les circonstances, tu souffres sans en convenir, tu n'as point de paix, parce que tu n'as plus ni espérance ni but, ni foi...

Voilà donc ces moments chaotiques dont parle Othello. La nuit se fait dans mon âme. Tout est trouble et confus. Je ne vois plus de sens à ma vie; il n'y a plus de résultats acquis; je n'ai plus conscience d'un talent, d'une habitude, d'une maxime, et je n'aperçois que mon néant et le

désir de ne pas être. O le tourbillon noir! — Et cependant je vois danser comme les astres au ciel les atomes bleuâtres dans le rayon qui filtre à travers mes volets; et cette échelle de Jacob emmène mon esprit parmi les magnificences de l'univers; les hirondelles gazouillent dans l'étendue; des voix d'enfants jouent sur les galeries; nous sommes en juillet et bien des maisons dans les cinquantes lieues carrées qui m'entourent feraient accueil à ma visite. Les livres, les montagnes, le voyage, le spectacle humain me sont ouverts ou m'appellent. Cette désolation muette n'est-elle pas un accès d'hypochondrie, une folie, une ingratitude? Est-ce donc n'avoir rien que de n'avoir pas tout? Cet abattement n'est-il pas de l'ambition rentrée? Ce détachement n'est-il pas de la bouderie, c'est-à-dire du dépit, de l'insubordination, presque de la révolte? S'accommoder du réel, de ses imperfections et de ses limites, convertir ses soupirs en force active et bienfaisante, accepter son sort et son lot, se réconcilier avec le prochain et les circonstances telles qu'elles sont, diviniser ses expériences et découvrir une intention paternelle dans les joies et les douleurs qui ont fait le tissu de nos jours, c'est le moyen de retrouver la force et la paix.

Schéveningue, 18 août 1873. — Notons le *corso* d'hier. — Air tonique. Paysage clair, vif et net, la mer gaie, d'un certain bleu cendré et blanchâtre, qui n'a rien à faire avec l'azur et l'indigo de la Mer Ionienne. Jolis effets de plage, de marine et de lointain; la silhouette des clochers de la capitale se détachait en découpure. Belles traînées d'or sur les vagues, lorsque le soleil descendit au dessous des bandes de vapeur du mi-ciel, avant d'entrer dans les brumes de l'horizon marin. Foule considérable. Tout Schéveningue et La Haye, le village et la capitale inondaient la terrasse aux mille tables et submergeaient les étrangers et les baigneurs.

Les matrones, nourrices, les enfants et les poulettes de l'endroit, avec leurs coiffes sous-casquées de vermeil, leurs tabliers blancs ou noirs, et leurs fichus arrêtés dans la ceinture, promenaient leurs tailles engoncées et godronnées qui effacent la différence des âges. Quelques officiers (marine ou cavalerie). Des juives passées au blond, mais nez busqué et lèvres sensuelles. Toilettes variées, modes françaises. Petits chapeaux de toute espèce, en galette, en gouttières, en escarpement d'un pied de haut, avec rubans flottants ou blonde voltigeante; tous les accords de couleur, gris et rose, gris et

bleu, rose et noir, bleu et blanc, rose et roux, blanc et rouge. Les jolies personnes pas trop rares ; les formes élégantes, souples, onduleuses, les attitudes aisées et distinguées abondaient moins.

L'orchestre a joué du Wagner (*Lohengrin*), de l'Auber et des valse. Que faisait tout ce monde ? Il jouissait de la vie ; la moitié remuante circulait autour de la moitié assise.

Mille pensées erraient dans mon cerveau : le droit et la valeur de la mode européenne ; le loisir ; le dimanche ; l'esthétique des couleurs, la symbolique de la toilette ; ce qu'il fallait d'histoire pour rendre possible ce que je voyais (dimanche, musique, toilette, loisirs, rangs sociaux, état hollandais, cosmopolitisme, etc., etc.) La Judée, l'Égypte, la Grèce, la Germanie, la Gaule, et tous les siècles, de Moïse à Napoléon, et toutes les zones, de Batavia à la Guyane, avaient collaboré à cette réunion. L'industrie, la science, l'art, la géographie, le commerce, la religion de tout le genre humain se retrouvent dans chaque combinaison humaine ; et ce qui est là sous nos yeux, sur un point, est inexplicable sans tout ce qui fut. L'entrelacement des dix mille fils que tisse la nécessité pour produire un seul phénomène est une intuition stupéfiante. On se sent en présence de la Loi, on entrevoit

l'atelier mystérieux d'Isis. L'éphémère aperçoit l'éternel.

Donc ne fléchissons point, la crainte est insensée ;
Si notre Père occupe et le temps et le lieu,
Toujours, ravissante pensée,
Partout, nous habitons en Dieu.

Qu'importe la brièveté de nos jours, puisque les générations, les siècles et les mondes eux-mêmes ne font que reproduire sans fin l'hymne de la vie, dans les cent mille modes et variations qui composent la symphonie universelle ? Le motif est toujours le même ; la monade n'a qu'une loi ; toutes les vérités ne sont que des diversifications d'une seule vérité.

L'univers est la joie de Brahma et la volonté de l'Éternel. Il représente la richesse infinie de l'Esprit voulant en vain épuiser tous les possibles, et la bonté du Créateur qui veut faire participer à l'être tout ce qui dort dans les limbes de la toute-puissance.

Contempler et adorer, recevoir et rendre, avoir jeté sa note et remué son grain de sable, c'est tout ce qu'il faut pour l'éphémère ; cela suffit à motiver son apparition fugitive dans l'existence.

... Une coccinelle aux élytres transparentes s'abat sur mon papier et vient à boire l'encre de

ces lignes. Elle aussi trouve ce qui lui faut, et c'est ma plume qui l'abreuve. Était-il prévu dans le livre des destinées, que le 18 août 1873, à onze heures du matin, un Genevois ferait ce plaisir à cet insecte? Je ne le pense pas. Mais il est écrit : Qui cherche trouve, et il est pourvu à ce que tous les êtres rencontrent leur équilibre. Seulement la Nature ne connaît guère que le combat; et l'homme connaît aussi la bienveillance, même la charité.

*Edel sey der Mensch
Hülfreich und gut.*

(GOËTHE)

Qu'il accepte pour lui-même la loi de l'effort, la nécessité de la lutte, le jour du travail, mais qu'il soit secourable, fraternel, généreux, prévenant pour le prochain.

(*Même jour*). — Hier soir, après la fin du concert, l'esplanade briquée en arrière des hôtels, et les deux routes qui conduisent à la Haye, fourmillaient de mouvement. J'ai cru être sur un des grands boulevards parisiens, à la sortie des théâtres, tant il a roulé de carrosses, d'omnibus et de fiacres. L'écoulement a duré près d'une heure. Puis, sur le tumulte humain disparu, a resplendi la paix du firmament étoilé,

et aux rêveuses lueurs de la voie lactée n'a plus répondu que le lointain murmure de l'Océan.

Demain ici, théâtre. La *Soupe aux choux* est sur l'affiche; l'ami Marc¹ me salue ainsi aux confins du continent. Benvenuto! que fait-il maintenant, lui, l'athlète infatigable, l'intarissable homme de lettres? Le *Journal des Débats*, la *Bibliothèque universelle*, la *Revue des Deux-Mondes* voient constamment de sa prose, et son volume sur la littérature genevoise doit être au bout de l'impression, comme sa maison neuve va recevoir ses premiers locataires. Lui, ne perd pas sa vie et sait exploiter son temps et la marche du monde. Il a raison. Il a tout fait à point, et moi rien, voilà la différence entre nous. Aussi est-il connu et joyeux, tandis que je suis seul, stérile et dans l'ombre. C'est justice.

Qu'est-ce qui s'est donc interposé entre la vie réelle et toi? Quel écran de verre t'a comme interdit la jouissance, la possession, le contact des choses, en ne t'en laissant que le coup d'œil? C'est la mauvaise honte. Tu as rougi de désirer; tu t'es fait du désintéressement un point d'honneur inutile; tu t'es condamné au renoncement superflu et au détachement gratuit. Tu t'es traité bénévolement comme Sancho le fut

1. Marc Monnier.

par le médecin de Barataria, tu t'es réduit à l'abstinence et à la privation sans nécessité. Funeste effet de la timidité aggravée par une chimère. Cette démission par avance de toutes les ambitions naturelles, cette mise à l'écart systématique de toutes les convoitises et de tous les désirs était peut-être une idée fausse; elle ressemble à une mutilation insensée, à un eunuquéisme fanatique ou poltron. Cette idée fausse est aussi une peur.

La peur de ce que j'aime est ma fatalité.

Et je crois bien que cette peur de toute passion est née du besoin de l'indépendance combiné avec le sentiment d'une secrète faiblesse. On n'affronte pas le danger, quand on n'a pas l'élan de la témérité ou le pressentiment de la victoire.

De très bonne heure j'ai découvert qu'il était plus simple d'abdiquer une prétention que de la satisfaire,

Car le néant peut seul bien cacher l'infini,

et ne pouvant obtenir tout ce qui aurait été dans le vœu de ma nature, j'y ai renoncé en bloc, sans même prendre la peine de déterminer en détail ce qui m'eût séduit; à quoi bon en effet remuer ses misères et se peindre des trésors inaccessibles? Ainsi j'ai anticipé en esprit tous les désabusements, selon la méthode stoïcienne.

Seulement, ô défaut de logique, j'ai laissé parfois survenir les regrets, et j'ai regardé avec des yeux vulgaires une conduite fondée sur des principes exceptionnels. Il fallait être ascétique jusqu'au bout et se contenter de la contemplation, surtout à l'époque où les cheveux s'argentent. Mais quoi? je suis un homme et non un théorème. Un système est impassible et je souffre. La logique n'a besoin que de conséquence, et la vie a mille besoins; le corps veut la santé, l'imagination appelle le beau, le cœur réclame l'amour, l'orgueil demande la considération, l'âme soupire après la paix, la conscience pleure après la sainteté, tout notre être a soif de bonheur et de perfection; et incomplets, chancelants, mutilés, nous ne pouvons feindre l'insensibilité philosophique, nous tendons les bras à la vie et nous lui disons à demi-voix : pourquoi as-tu trompé mon attente? N'ai-je pas eu tort de suivre une route solitaire? Ce renoncement n'était-il pas une erreur? Où est la sagesse? Elle n'est pas dans la contradiction, mais elle n'est pas non plus dans la tristesse aride.

Es irrt der Mensch, so lang er strebt.

Schéveningue, 19 août 1873 (huit heures du matin). — Bien-être. Sommeil ininterrompu,

grâce à une ventilation de ma chambre essayée discrètement. Promenade matinale. Il a plu cette nuit; le sable est tigré à la surface comme par la petite vérole. Gros nuages. La mer, veinée de fauve et de vert, a revêtu l'aspect sérieux du travail. Elle est à son affaire, sans menace mais sans mollesse. Elle fabrique ses nuages, charrie les sables, visite et baigne ses rives d'écume, soulève son flot pour la marée, porte les vaisseaux et alimente la vie universelle. Trouvé une nappe de sable fin, plissée par l'eau comme le palais rose de la bouche d'un petit chat, ailleurs semblable à un ciel pommelé. Tout se répète par analogie et chaque petit canton de la terre reproduit sous une forme réduite et individuelle tous les phénomènes de la planète. — Plus loin, je rencontre un banc de coquillages en train de s'émietter, et j'entrevois que le sable des mers pourrait bien être le détritüs de la vie organique des âges antérieurs, la pyramide archimillénaire des générations sans nombre de mollusques qui ont travaillé à l'architecture des rivages en bons ouvriers de Dieu. Si les dunes et les montagnes sont la poussière des vivants qui nous ont précédés, comment douter que notre mort serve autant que notre vie et que rien ne se perde de ce qui est prêté? L'emprunt mutuel et le service temporaire semblent la loi de l'existence.

Seulement les forts exploitent ou dévorent les faibles, et l'inégalité concrète des lots dans l'égalité abstraite des destinées vient inquiéter le sentiment de justice.

(*Même jour*). — Lettre de mon neveu^{***}. La chaleur à Paris est intolérable, me dit-il. Ces lettres de quelques lignes sont caractéristiques. On naît négociant, et dès lors on ne devine pas même que la plume peut peindre les choses et communiquer des pensées ou des impressions. Échanger des faits et des chiffres n'est pas de la correspondance, c'est du commerce. Son frère^{***} a plus d'instinct littéraire. Il a du trait et des images dans la parole; il observe et sait rendre ce qu'il voit. Mais il n'éprouve aucun désir de communiquer avec moi, n'espérant pas m'éblouir. A son âge, l'amour-propre tient la plume. D'ailleurs cette génération est utilitaire; et, comme je ne puis la servir dans ce qu'elle cherche, la réussite et le succès, nous n'avons rien à nous dire. C'est tout simple, et je ne m'en offense ni ne m'en étonne. Ce qui doit être est.

D'ailleurs, à d'autres égards, et avec les hommes de pensée qui ont de vingt-cinq à trente ans, je me sens aussi entré dans la *landwehr*. Un nouvel esprit gouverne et inspire la génération qui me suit. C'est un singulier phénomène de se

sentir pousser l'herbe sous les pieds, et déraciner intellectuellement. Il faut parler à ceux de son âge; les plus jeunes ne vous écoutent plus. On est censé vieilli, fané, *ad acta*. La pensée est traitée comme l'amour, on ne lui veut pas un cheveu gris. « La science elle-même aime les jeunes gens, comme jadis faisait la Fortune. » La civilisation contemporaine ne sait que faire de la vieillesse; à mesure qu'elle défie l'expérimentation naturelle, elle dédaigne l'expérience morale. On reconnaît à cela que le darwinisme triomphe; c'est l'état de guerre et la guerre veut la jeunesse du soldat; elle n'admet l'âge dans les chefs que s'ils ont la force et la trempe des vétérans bronzés.

Actuellement il faut être fort ou disparaître, se renouveler constamment ou périr. Tout ce qui chancelle est piétiné ou abandonné. — On dirait que l'humanité de notre âge a, comme les oiseaux migrateurs, un immense voyage à faire à travers l'étendue; elle ne peut plus soutenir les faibles et entraîner les retardataires. Le grand assaut de l'avenir la rend dure et sans pitié pour ce qui défaille en route. Sa devise est : Arrive qui peut. *Væ victis!*

Le culte de la force a toujours eu des autels, mais il semble qu'à mesure qu'on parle plus de justice et d'humanité, l'autre dieu voit grandir son empire. Cela tient probablement à la domi-

nation croissante des sciences physiobiologiques. La Nature est construite sur le type de la force, et le Dieu moderne est la Nature.

Schéveningue, 21 août 1873. — Les briques et les voyelles ont en hollandais le même nom *Klinkers* (les sonores). Ici tout est de briques, les maisons, les palais, les routes, les canaux; le sable cuit sert à combattre le sable mouvant, l'eau douce, le vent, la vague. *Similia similibus curantur.* — La langue est muette sans les voyelles, et le hollandais affectionne les doubles voyelles. La Hollande ne se conçoit passans la brique. Du reste, le ciment blanc de ces briques brunes (fait de coquilles pulvérisées) est dur comme du marbre, et trente années de pluie sur ces maisonnettes les laisse intactes et propres comme des carafons...

Différence extrême de l'air en dedans et en dehors de la dune, même des deux côtés de la même maison si elle est sur la dune; non seulement autre température, mais autre effet physiologique. L'air de mer est vivifiant, tonique, oxydé; l'air du dedans est mou, détendu, tiède, flasque. Ma chambrette est dans l'air flou et doux. A vingt pieds d'elle, je trouve la brise saline. De même que l'écume est phosphorescente, cette brise a quelque chose d'électrique. Elle remonte, tandis que l'atmosphère abritée est affadissante. — Il y a

donc deux Hollandes dans chaque Hollandais : l'homme du polder, blanchâtre, lourd, blême, flegmatique, lent, patient et impatientant, — l'homme de la dune, du port, de la plage, de la mer, qui est tenace, trempé, persévérant, bronzé, entreprenant. Leur synthèse est dans la prudence calculatrice et dans l'obstination méthodique de l'effort.

Schéveningue, 22 août 1873 (huit heures et demie du matin). — Pourquoi les médecins conseillent-ils si souvent mal ? parce qu'ils n'individualisent jamais assez leur diagnostic et leur traitement. Ils classent le malade dans un tiroir convenu de leur nosologie, et chaque malade est pourtant un *hapax*¹. Comment un triage aussi grossier et aussi superficiel pourrait-il permettre une thérapeutique judicieuse ?

... Les docteurs espèrent capturer l'eau avec leur filet, emprisonner le subtil et le volatil dans leurs catégories approximatives ; ils ont le courage ou plutôt l'audace d'appliquer leurs procédés élémentaires à des cas d'un ordre de complication supérieure. Ce sont des forgerons qui osent manipuler une montre microscopique ; ce sont des vernisseurs qui entendent restaurer une

1. Un cas spécial, un exemplaire unique.

toile de Raphaël; ce sont des écoliers qui, parce qu'ils savent arracher aux mouches les ailes, se croient aussi capables de les replanter. Le vrai médecin voit se dissoudre les cadres généraux en cas particuliers. Chaque maladie est un facteur simple ou complexe qui se multiplie par un second facteur toujours complexe, savoir l'individu qui la souffre; en sorte que le résultat est un problème spécial, réclamant toujours une solution spéciale, surtout à mesure qu'on s'éloigne de l'enfance de la vie rustique, champêtre ou militaire. Les femmes, les hommes de lettres, les artistes après quarante-cinq ou cinquante ans sont des machineries excessivement compliquées et délicates, auxquelles il ne faudrait toucher qu'avec scrupule et tremblement. Un nouveau venu, à moins d'intuition transcendante, ne fait avec elles que galvauder et boussiller, quand ce n'est pis. Le mot de Tibère est toujours vrai; mais je ne sais quelle insouciance irréfléchie et quel espoir vague nous font recommencer toujours la même faute. « Là-bas, là-bas, est la santé, là-bas, là-bas! »... et nous remordons au leurre de plus belle. Hélas! avec ou sans espérance, on va de Charybde en Scylla.

Soyez forts, tout est là; si vous ne l'êtes pas, soyez prudents et résignés, c'est tout ce qui reste aux gens de la seconde table, pour parler avec La Fontaine.

(*Plus tard*). — Temps pluvieux. Grisaille générale. Heures favorables au recueillement et à la méditation. Le vendredi et le lundi sont ici les jours de détente. J'aime ces journées où l'on reprend langue avec soi-même, et où l'on rentre dans sa vie intérieure. Elles ont un aspect paisible, elles tintent en bémol et chantent en mineur. Le sol est comme tapissé de velours, et les heures y glissent en pantoufles de soie, sans faire le moindre bruit en passant. On retourne alors sa fourrure en dedans, et l'âme se dorlote dans son intimité. On n'est que pensée, mais l'on se sent être, jusqu'au centre. Les sensations elles-mêmes se transforment en rêveries. C'est un état d'âme étrange; il ressemble aux silences dans le culte, qui sont, non pas les moments vides de la dévotion, mais les moments pleins, et qui le sont, parce qu'au lieu d'être polarisée, dispersée, localisée dans une impression particulière, l'âme est alors dans sa totalité et en a la conscience. Elle goûte sa propre substance. Elle n'est plus teintée, colorée, vibrée, affectée, elle est en équilibre. C'est alors qu'elle peut s'ouvrir et se donner, contempler et adorer. C'est alors qu'elle entrevoit l'immuable et l'éternel enveloppant tous les phénomènes du temps. Elle est dans l'état religieux, dans l'union avec l'ordre, du moins l'union intellectuelle; car pour la sainteté il faut plus, il faut

l'union de volonté, la perfection du dévouement, la mort du moi, l'absolue soumission.

Je sens très distinctement que ma paix actuelle n'est que de la première sorte; qu'elle tient à l'absence de douleur et de résistance; qu'elle est une grâce et pour ainsi dire une volupté. Elle est par conséquent fragile et dépendante. Elle est à la merci de la première souffrance physique, du premier chagrin que peut m'apporter l'homme ou la femme, la nature ou le monde. Elle est un intérim, une relâche. J'ensuis reconnaissant comme d'un calme dans la tempête; mais je ne puis me faire d'illusion sur sa durée.

La paix psychologique, l'accord parfait mais virtuel n'est que le zéro, puissance de tous les nombres; elle n'est pas la paix morale, victorieuse de tous les maux, éprouvée, réelle, positive et pouvant braver de nouveaux orages. La paix de fait n'est pas la paix de principe. — Il y a bien deux bonheurs, celui de nature et celui de conquête, deux équilibres, celui de la Grèce et celui de Nazareth, deux royaumes, celui de l'homme naturel et de l'homme régénéré.

Pourquoi donc, après avoir connu et goûté souvent la plus solide de ces béatitudes, revenir insensiblement à l'autre? Pourquoi redescendre de l'esprit à la nature, du point de vue divin au point de vue humain? Sans doute par

faiblesse charnelle ; mais aussi sans doute à cause des crises religieuses contemporaines. A moins d'une foi fermée et obstinée, comment ne pas vaciller sur ses propres principes et sur sa religion à soi ? D'ailleurs, je suis toujours à la refonte, et je me reperds continuellement. Ma fluidité infixable est une propriété, peut-être une infirmité de ma nature ; cette facilité aux métamorphoses progressives ou régressives, m'ôte les bénéfices des convictions fortes et des caractères trempés. Quand on peut tout comprendre, il est malaisé de s'endurcir dans une forme conventionnelle. Quand on ne sent pas son individualité et qu'on n'en a pas l'amour-propre ou le respect, il est presque impossible d'être compact, homogène, conséquent dans sa manière de sentir ou d'agir. On n'est pas un rocher au milieu des ondes, mais plutôt une balise, fixée il est vrai par son ancre, mais qui flotte avec les marées et les vents autour de son point d'attache et qui ne se maintient qu'en cédant.

Schéveningue (30 août 1873).— ... L'Océan grondait seul dans le silence d'une heure du matin. Il semblait qu'il allait reprendre son domaine, et rouler les hôtels et la dune, comme l'apocalypse roule au dernier jour la nappe des étoiles. — Je le trouve ce matin hérissé de cinq

collines d'écume et d'une couleur tempête, qui indique l'humeur farouche de ce lion formidable. Mais les rumeurs de vie, le bruit du travail, la résonance des voitures sur les klinkers, le soufflement de la machine à vapeur près de mes fenêtres, couvrent maintenant la grande voix des flots, ou plutôt la relèguent dans le lointain. D'énormes nuées grises sur le fond blanc volent avec la vitesse de la flèche vers le Nord. Les ajoncs frissonnent sur les dunes ainsi que les blés sur les guérets; et les écharpes traînantes de sable fin dansent devant la brise comme les fumerolles d'un volcan ou les feux-follets d'un marécage. Malgré quelques rayons pâles qui cinglent par-ci par-là une sorte de coup de fouet de lumière, le paysage enveloppé d'un horizon gris, terne et bas, a une tristesse septentrionale. Heureusement tout change vite ici, et les journées uniformément farouches, telle que celle d'hier, sont peu communes dans cette saison.

... Déjà le ciel s'éclaircit sensiblement. Ses voiles diminuent. Les bandelettes d'Isis tombent les unes après les autres. Son sourire reparait, comme une promesse au fond de la menace. Mais l'azur se fait encore attendre. Espérons.

Amsterdam, 11 septembre 1873. — Le docteur *** sort d'ici. Il me trouve de la fièvre et

ne pense pas que je puisse partir de trois jours sans imprudence... Dureste, j'éprouve ici, comme à Schéveningue, comme toujours, que les médecins, en me droguant d'après leurs casiers généraux, me font invariablement du mal. Cette cravate mouillée, qui m'a inspiré une secrète appréhension, m'a en effet gazé la voix et laissé une trace de gêne pulmonaire. En me manipulant comme la moyenne, on m'abîme très vite.

N'était que je redoute la responsabilité, et que je me défie trop de moi-même, je ne devrais exécuter aucune prescription non approuvée par mon instinct, et ne m'en remettre qu'à mon expérience. Malheureusement, sitôt malade, je jette le manche après la cognée et je retombe dans les candeurs oublieuses de la foi, de la foi en autrui. Et pourtant toujours cette foi a été trompée. Je ne me rappelle presque pas un conseil qui ait été purement bon, ni un médecin qui ait été pour moi un ami pénétrant et sûr.

Ce double fait contradictoire, d'une espérance naïve renaissant après toutes les déceptions et d'une expérience presque invariablement défavorable, s'explique comme toutes les illusions par une volonté de la nature, qui veut ou que nous soyons abusés ou que nous agissions comme si nous l'étions encore. N'en est-il pas de même par exemple pour les promesses de la volupté, ce

leurre perpétuel des créatures vivantes? L'imagination offusque la mémoire, et le prestige, vingt fois convaincu de néant, réussit à fasciner le regard et à enflammer le désir.

Le scepticisme est plus sage, mais il paralyse la vie, en supprimant l'erreur. La maturité d'esprit consiste à entrer dans le jeu obligé en se donnant l'air d'être dupe. Cette complaisance débonnaire corrigée par un sourire est encore le parti le plus ingénieux. On se prête à une illusion d'optique, et cette concession volontaire ressemble à de la liberté. Une fois emprisonné dans l'existence, il faut en subir les lois de bonne grâce. Se gendарmer contre elle ne conduit qu'à une rage vaine, dès qu'on s'interdit le suicide.

L'humilité soumise, ou le point de vue religieux; l'indulgence désabusée avec une pointe d'ironie, ou le point de vue de la sagesse mondaine: ces deux attitudes sont possibles. La seconde suffit avec les déboires et les contrariétés; l'autre est peut-être nécessaire dans les grandes douleurs de la vie. Le pessimisme de Schopenhauer suppose au moins la santé et la pensée pour se soutenir contre tout le reste. Mais il faut l'optimisme stoïque ou chrétien pour supporter les supplices de la chair, de l'âme et du cœur. Il faut croire que le tout au moins est bon, ou que la douleur est une grâce paternelle,

une épreuve purifiante, pour échapper aux étreintes du désespoir.

Il est sûr que l'idée d'une immortalité bienheureuse servant de port aux tempêtes de cette existence mortelle, et récompensant la fidélité, la patience, la soumission, le courage des passagers, il est sûr que cette idée, la force de tant de générations et la foi de l'Église, donne une consolation inexprimable à ceux qui sont éprouvés, chargés, tenaillés par les peines et par la souffrance. Se sentir nominativement surveillé et protégé par Dieu, donne à la vie une dignité et une beauté particulières. Le monothéisme facilite la lutte pour l'existence. Mais l'étude de la nature laisse-t-elle debout le monothéisme, et surtout les révélations locales qui s'appellent Mosaïsme, Christianisme, Islamisme? Ces religions, fondées sur un *cosmos* enfantin et sur une histoire chimérique de l'humanité, peuvent-elles affronter l'astronomie et la géologie contemporaines? L'immortalité individuelle est-elle vraisemblable? Et sans cette immortalité, que devient tout le système eschatologique des consolations et des espérances religieuses du monothéisme? L'échappatoire actuelle qui consiste à distinguer la science et la foi, la science qui dit non à toutes les anciennes croyances, et la foi qui, pour les choses ultra-mondaines et

invérifiables, se charge de les affirmer, cette échappatoire ne peut pas tenir toujours. Chaque conception du *cosmos* demande une religion qui lui corresponde. Notre âge de transition ne sait que devenir entre ses deux méthodes incompatibles, la méthode scientifique et la méthode religieuse, entre ses deux certitudes qui se contredisent.

La conciliation doit être cherchée, ce semble, dans la ligne adoptée par Secrétan et Naville, dans le fait moral, qui est aussi un fait, et qui, de proche en proche, réclame pour son explication un autre *cosmos* que le *cosmos* de la nécessité. Qui sait si la nécessité n'est pas un cas particulier de la liberté et sa condition? Qui sait si la nature n'est pas un laboratoire à fabriquer des êtres pensants, qui deviennent créatures libres? La biologie crie haro, et en effet, l'existence supposée des âmes en dehors du temps, de l'espace et de la matière, est une fiction de la foi, moins logique que le dogme platonicien. Mais la question reste ouverte. La notion de but, même si on l'expulse de la nature, se trouvant une notion capitale de l'être supérieur de notre planète, est un fait, et ce fait postule un sens à l'histoire universelle.

Je *faséie* et divague : pourquoi? parce que je n'ai pas de credo. Toutes mes études posent des

points d'interrogation, et pour ne pas conclure prématurément ou arbitrairement, je n'ai pas conclu.

Critique, dubitatif, contemplatif, en un mot sceptique par humilité, indécision et ouverture de pensée : telle serait ma situation actuelle. Que faudrait-il pour en sortir ? un livre à faire. Ce qui me manque, c'est la concentration et la continuité.

D'ailleurs tout contribue à me disperser : le défaut de santé, le manque de foyer, la privation d'un intérêt dominant, d'un groupe d'hommes voulant ou cherchant ou creusant les mêmes questions ; je ne sens ni coterie, ni parti, ni école, ni église, ni drapeau auquel j'appartiens.

Barbarus hic ego sum qui non intelligor illis.

De là ce vide inquiet d'une vie non fixée, qui n'a pas trouvé son centre, son appui, sa joie, son œuvre, qui n'a pas même découvert son talent et déterminé son but. Hélas ! j'aurais voulu n'agir que par amour, et comme il a fallu songer à me défendre et calculer mon intérêt, cela m'a dégoûté, et je suis arrivé à l'inertie, ou du moins au minimum d'action.

Clarens (24 septembre 1873). — Me voici à

Clarens, avec un grand sentiment de bien-être. Ma chambrette me plaît. Elle regarde au levant. La nuit est prodigieusement étoilée et je n'ai jamais vu scintiller à ce point le firmament : on dirait des yeux qui clignent. J'entrevois dans les ténèbres le vague profil des montagnes aimées, et sur ma droite l'éparpillement lumineux des lanternes de Vernex et de Montreux. Il y a je ne sais quoi de paisible et de fortuné dans ces rivages, qui me salue et me caresse. La gratitude et presque l'espérance reviennent au fond de mon cœur, à un jet de pierre de l'endroit où j'ai choisi ma dernière demeure. Serait-ce que le tombeau nous fait une patrie, et qu'on ne vive nulle part mieux que là où l'on a désiré mourir ? Une société chérie, un travail sur le métier et pour cadre une belle nature, il me semble que cela me suffirait. La mondanité, l'ambition, la politique, la gloriole ne sont rien pour moi. Peu de chose suffirait à mes désirs ; mais ce peu est trop et je ne l'aurai jamais.

Clarens, 26 septembre 1873. — Je viens de passer deux heures méditatives dans le champ de repos que j'aperçois de ma fenêtre... Mon désir de reposer ici s'est accru par cette visite... Quelle est l'idée commune à tous ces trépassés et qui flotte sur leurs tombeaux ? La foi dans la

résurrection, l'assurance dans le salut par Jésus-Christ. Est-ce que les millions et milliards de créatures qui se sont endormies dans cette espérance ont été dupes d'une illusion? Cela serait horrible à penser, s'il y a eu d'immenses sacrifices à cette illusion et si l'on a manqué la vie présente au profit d'une chimère ultérieure. Mais non, cette espérance aide à mieux vivre et console. Elle n'est donc pas un piège...

(*Plus tard*). On ne peut rien sans la foi; or, je n'ai point de foi dans l'inconnu; je déteste la loterie et je ne me sens ni porté, ni soutenu, ni inspiré par une Providence. Aussi je suis oui et non, flottant et partagé dans toutes mes voies, libre et n'ayant aucun goût à la responsabilité, obligé de choisir au hasard et n'y consentant pas; en un mot, m'obstinant faute de mieux et par défiance de toute action.

Aussi ma vie est terne, grise, ambiguë, comme le ciel aujourd'hui. Toutes les cimes sont envahies par le brouillard horizontal, et une lumière pâle enveloppe seule les coteaux et les rivages.

4 octobre 1873. — Rêvé longtemps au clair de lune qui noie ma chambre de ses rayons pleins de mystère confus. L'état d'âme où nous plonge cette lumière fantastique est tellement crépusculaire

lui-même que l'analyse y tâtonne et balbutie. C'est l'indéfini, l'insaisissable, à peu près comme le bruit des flots formé de mille sons mélangés et fondus. C'est le retentissement de tous les désirs insatisfaits de l'âme, de toutes les peines sourdes du cœur, s'unissant dans une sonorité vague qui expire en vaporeux murmure. Toutes ces plaintes imperceptibles qui n'arrivent pas à la conscience donnent en s'additionnant un résultat, elles traduisent un sentiment de vide et d'aspiration, elles résonnent mélancolie. Dans la jeunesse, ces vibrations éoliennes résonnent espérance : preuve que ces mille actions indiscernables composent bien la note fondamentale de notre être et donnent le timbre de notre situation d'ensemble. — Dis-moi ce que tu éprouves dans ta chambrette solitaire, quand la pleine lune t'y visite et que ta lampe est éteinte, et je te dirai ton âge et je saurai si tu es heureux.

Ce rayon lunaire est comme une sonde lumineuse jetée dans le puits de notre vie intérieure, et qui nous en laisse entrevoir les profondeurs ignorées. Il nous montre à nous-mêmes et nous fait sentir non pas tant nos laideurs, nos torts et nos fautes, que nos tristesses. — Peut-être que pour d'autres, c'est l'état de la conscience qui se révèle alors. Cela dépend de la conduite sans doute et des circonstances. L'amoureux, le pen-

seur, l'ambitieux, le coupable, le malade ne sont pas affectés de même.

Pour moi et actuellement, que m'apprend sur moi-même ce rayon nocturne? Que je ne suis pas dans l'ordre et que je n'ai pas de paix véritable, que mon âme n'est qu'un gouffre inquiet, à la fois ténébreux et dévorant, et que je ne suis en règle ni avec la vie ni avec la mort.

7 octobre 1873 (neuf heures du soir). — Nouveau coup de foudre pire que le précédent : mort de *** à quarante-cinq ans, dimanche cinq courant. Je dînais à sa table le 22 septembre, comme le 29 à Burier. On dirait que la camarde me suit à la trace et frappe mes hôtes en attendant de m'atteindre. Deux morts subites en quatre jours. C'est terrifiant...

Pluie par accès depuis le lever de la lune; ciel couvert et noirâtre. Sentiment indéfinissable de vide et d'inquiétude. Ces morts subites, les ténèbres de l'avenir et les lacunes du présent, la fragilité des existences, l'instabilité de toutes choses, l'inconsistance de ma vie et les aspirations insatisfaites de mon cœur, tout cela passe et repasse devant moi comme une vision vague et me donne une sorte de trouble d'imagination et comme un souci de conscience.

« Aujourd'hui même ton âme te sera redeman-

dée. » Cette menace biblique résonne à mes oreilles. Suis-je prêt? Je n'ose dire oui. J'aurais pu faire plus et mieux que je n'ai fait; mais je ne suis nécessaire à rien; et, sauf trois ou quatre personnes à qui je manquerais certainement quelque peu, le monde sera indifférent à ma disparition et ne l'appellera pas une perte. Je puis donc être retiré sans causer trop de larmes et déranger trop de choses. Mon nom ne me survivra pas, mais qu'importe? Si Dieu me pardonne d'avoir été peu ambitieux, trop sensible et trop vite découragé, je suis tout consolé de ma charité et de mon néant. J'irai dormir à Clarens, en paix avec les hommes et résigné à la volonté de Dieu...

La vie m'effraie plus que la mort, parce que la première crée et multiplie les responsabilités, et que la seconde libère, dispense et licencie. — Mon credo a fondu; mais je crois en Dieu, à l'ordre moral et au salut; la religion pour moi, c'est vivre et mourir en Dieu, en tout abandon à la volonté sainte, qui est un fait de la nature et du destin. Je crois même à la Bonne Nouvelle, savoir à la rentrée en grâce du pécheur avec Dieu, par la foi dans l'amour du Père qui pardonne.

15 octobre 1873. — ... Bon ! me voilà comme

Montaigne, me dévisageant à tâche et me désillusionnant au delà du nécessaire. Le plaisir de se fustiger est-il un raffinement de l'amour-propre, pour s'occuper encore de soi-même en se rendant justice ou pour se prouver qu'on n'est pas dupe de ses instincts? Serait-ce un reste de la conscience qui préfère se condamner à se vaincre, et qui prend les devants sur le blâme pour le désarmer? Non, tout bien regardé, il n'y a pas tant de machiavélisme dans cette façon d'agir; il n'y a que la vieille habitude de l'analyse psychologique et la désuétude de l'effort moral. La contemplation m'attire et m'intéresse, la lutte me fatigue, la défaite me dégoûte. Ce n'est pas plus malin que cela. Le curieux, c'est qu'étant stérile je sois sympathique aux productifs, c'est qu'étant sans énergie morale je sois aimé d'âmes fortes, c'est que n'ayant plus de culte effectif, je sois recherché par des natures religieuses. Il est probable que je suis jugé plus avantageusement par les autres que par moi-même et que mes amis ne mesurent pas l'étendue de ma faiblesse et de ma misère.

18 octobre 1873. — Soupé et veillé chez R***. Émoustillé les enfants. Essayé de mettre en danse un docteur en philosophie de la Saxe, pour qui

se donnait la soirée... Je ne sais quelle verve drôlatique me poussait à batifoler avec ces gravités somnolentes. C'est la tentation des femmes espiègles, turlupinant les joueurs d'échecs. Le badinage paraît une si grande liberté d'esprit auprès de la magoterie sérieuse; les libellules aiment à lutiner les gros quadrupèdes balourds. Le contraste fait exagérer la liberté. Prends-y garde toutefois. Une barbe grise et un professeur de philosophie ne peuvent être impunément facétieux ni même gais. On les trouve aisément sans dignité ni tenue. Tu ne dois plus dépasser la nuance de l'enjouement, sous peine d'avoir l'air oublieux des convenances et d'être regardé comme un loustic hors de saison. Sauf avec les gens vraiment spirituels, il ne faut plus à ton âge sortir du décorum attendu de ta profession. Il est très dangereux d'amuser; ceux qui ont ri mordent ensuite pour toute récompense. Le badinage même gracieux n'est à conseiller qu'avec les intimes, c'est-à-dire avec ceux qui nous connaissent sous l'aspect grave. Les autres peuvent y voir de la vanité, du mauvais goût, du persiflage et s'en faire un grief contre nous. Aux gens de cet acabit, il faut cacher ses ailes, et apparaître cuirassé de la majesté romaine. Sous ce costume, ils ne reconnaîtraient par Minerve elle-même. Les gens du monde ne croient pas

au mérite qui se moque des apparences, c'est-à-dire de l'essentiel selon eux.

Par aversion de la pédanterie gourmée ou de la lourdeur sotte, garde-toi de paraître folâtre. Au contraire porte la tête comme un saint-sacrement et ne souris que d'un air contenu et mystérieux, comme tel ou tel. Redis-toi avec componction que les plaisants sont déplaisants, et qu'il est préférable de passer pour un pitaud consciencieux que pour un baladin disert. Le sérieux du prochain a beau te paraître récréatif et burlesque, n'en laisse rien voir, car il n'est ni endurant, ni débonnaire. Prends soigneusement le ton du milieu où tu parles, si tu veux n'être pas mal compris et mal jugé.

La demie sonne à Saint-Pierre. Dimanche a commencé. Fin des vacances. Lundi s'ouvre le semestre d'hiver et la première année de l'*Université* de Genève¹. Le temps de rire et de flâner n'est plus. Te revoilà repris par la fonction, par le devoir, par le travail. Mets tes ailes dans un étui, et revêts le manteau solennel du docteur en office. Ouf!!

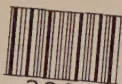
1. La loi sur l'Instruction publique de 1873, en créant une Faculté de médecine dans l'ancienne Académie, venait de la transformer en Université.

TABLE

JOURNAL INTIME	1 à 342
(Du 7 janvier 1866 au 18 octobre 1873.)	

[illegible]

844.8 A51 1922 V02



a39001



008058656b

844.8

A51

1922

V.2

